ANNÉE. N° 24. 1er DÉCEMBRE 1910

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg : 15 frs., Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

L'OTAGE

PERSONNAGES :

LE PAPE PIE.

LE CURÉ BADILON.

LE ROI DE FRANCE.

LE VICOMTE ULYSSE AGENOR GEORGES DE COUFONTAINE ET DORMANT.

LE BARON, puis COMTE, TOUSSAINT TURELURE, Préfet de la MARNE, puis de la SEINE.

SYGNE DE COUFONTAINE.

COMPARSES.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

L'Abbaye des moines Cisterciens de COUFONTAINE achetée par SYGNE. Au premier étage la bibliothèque : c'est une grande et haute pièce, éclairée par quatre fenêtres sans rideaux, aux petits carreaux verdâtres. Au fond, entre deux hautes portes, sur le mur blanchi à la chaux, une grand croix de bois avec un crucifix en bronze d'aspect farouche et mutilé. A l'autre bout, au-dessus de la tête de SYGNE, un lambeau d'une fraîche tapisserie de soie, où l'on voit dans un rinceau, au milieu d'un pastorale déchirée, l'écu de Coûfontaine divisé: en chef d'or avec une foi de gueules (deux mains unies), en pointe d'azur avec une épée d'argent en pal entre le soleil et la lune, et pour cri et devise : COUFONTAINE ADSUM !

Le plancher extrêmement propre est de larges planches inégales clouées de gros clous brillants. SYGNE est assise dans un coin à un joli petit bureau tout couvert de registres et de liasses de papiers bien rangées. Plus loin, une petite table sur laquelle il y a du pain, du vin, et le reste. De grands meubles rigides, chaises et fauteuils sont alignés d'un bout à l'autre de la salle qui a un air austère et abandonné. Par terre une claie où sèchent des pruneaux.

Tout cela au lever du rideau n'est pas visible. Il fait nuit; les volets intérieurs sont fermés. La pièce n'est éclairée que par le flambeau de cire sur la table.

Tempête au dehors.

Porte qui s'ouvre sans que l'on voie personne, sifflements du vent. La flamme de la bougie s'incline. SYGNE la protège avec la main.

SYGNE, *regardant vers le fond de la pièce.* — Georges !

COUFONTAINE. — Bonne nuit, Sygne ! Bonjour, plutôt.

(Elle porte la main à son cœur comme quelqu'un qui est trop ému. Il apparaît dans la zône à demi éclairée de la chambre. C'est un homme de stature athlétique, se tenant très droit).

SYGNE [1]. — Votre chambre est prête.

COUFONTAINE [2]. — Tout à l'heure.

Je n'ai pas le temps de dormir. J'ai beaucoup à causer avec vous.

Voici étrangement longtemps que nous ne nous sommes vus, ma cousine.

(Elle se rassied.)

SYGNE. — Vous pouvez venir. Tous mes comptes sont là, nets et purs !

Jamais je ne me suis couchée un soir sans qu'avant de faire ma prière je n'aie mis mes registres à jour.

Ceux qui sont là pour la police, et ce petit

[1] *Elle parle d'une voix claire et mélodieuse, avec quelques notes d'une sonorité étrange et presque pénible.*

[2] *Il parle sans hâte, d'une voix toujours égale et un peu basse, et comme mesurée.*

qui est pour vous. De jour comme de nuit.

On peut venir ! Vous trouverez tout clair et en ordre.

COUFONTAINE. — Les comptes ! Les comptes ! c'est toujours votre premier cri !

Je vous retrouve la même, Sygne ! Notre vieille Suzanne s'est fait une bonne élève.

Rien de tel pour vous apprendre l'écriture qu'un maître qui ne sait pas lire.

Je n'ai pas de comptes à vous demander. Tout est à vous.

SYGNE. — Pour vous, Monsieur,

Vous êtes le chef, et moi la pauvre sibylle qui garde le feu.

COUFONTAINE. — Je n'aime pas cette lumière.

SYGNE. — Les volets sont fermés au dedans et au dehors.

On ne peut rien voir. Moi-même, c'est à peine si je vous distingue.

COUFONTAINE, *à voix plus basse, levant un doigt.* — *IL* est ici ?

SYGNE, *de même.* — Il est arrivé, il y a deux heures. Justin l'a amené sur l'âne à travers les bois.

COUFONTAINE. — Qu'a-t-il fait ?

SYGNE. — Il s'est assis, les deux mains sur les genoux, respirant fort comme un homme qui va passer.

Il a demandé un prêtre pour se confesser.

J'ai envoyé chercher l'abbé Badilon.

(Geste de Coûfontaine)

Vous êtes mécontent ?

COUFONTAINE. — Poursuivez.

SYGNE. — Je n'ai pu lui refuser. Il m'a prié d'une manière si aimable, me regardant de ses grands yeux noirs.

Parlant de son cœur, à la manière ecclésiastique, « le poids qu'il a sur le cœur ». Quel poids ?

Il s'est confessé et il a dit sa messe aussitôt. J'y étais.

Ah, ce n'était plus le même homme à l'autel ! Non plus cette maigre dépouille ! Mais un ange en grande véhémence et suavité, accomplissant un acte inestimable, le pontife qui parle en grandes lettres d'or !

Qui est-il, Georges ?

COUFONTAINE. — Il repose ?

SYGNE. — Il repose. L'abbé est resté près de lui ; il dira la messe ici.

(Rafales de vent au dehors.)

COUFONTAINE. — Il était temps de nous mettre à l'abri.

Je reconnais le vent de mon pays.

SYGNE. — Quel dommage ! les pommiers étaient si beaux !

Il ne restera pas un pépin sur l'arbre.

COUFONTAINE. — La tempête nous garde. Je suis en grand hasard, Sygne !

J'ai osé une chose inouïe.

SYGNE. — Ah, quel que soit le péril, vous êtes en sûreté avec moi !

COUFONTAINE. — Le fait est que je n'ai jamais été inquiété ici,

C'est pourquoi je vous ai amené ma prise.

De quoi je suis obligé à ces mauvais yeux de notre frère Toussaint,

Avec qui je sais que vos relations sont bonnes.

SYGNE. — Mon cousin, je suis un homme d'affaires et ne choisis point mes relations.

COUFONTAINE. — Il faut l'épouser. Ses armes embarbouillées aux nôtres,

Ça égaierait cette vieille peinturelure.

(Il montre la tapisserie).

SYGNE. — Ne vous moquez pas ainsi.

COUFONTAINE. — Je plaisante, Sygne. Fi de moi ! La voici les larmes aux yeux !

Vous êtes si bonne, c'est plus fort que moi, il faut que je vous fasse de la peine ! c'est ma façon de vous aimer.

Quelle jeunesse, ma pauvre cousine, que la vôtre !

Reprenant, remettant ensemble les morceaux épars de cette terre,

Vignes et clos, bois, sablons et terres labourées,

Comme une vieille dentelle déchirée que l'on reprend brin par brin.

SYGNE. — C'est votre bien que nous refaisions ainsi, Coûfontaine, Suzanne et moi.

COUFONTAINE. — Bien travaillé, tisseuse !

Nos mères de leurs doigts oisifs s'amusaient à parfiler,

Décousant broderies et galons, détachant chaque fil un par un.

Ce qu'elles ont défait vous le refaites.

J'ai ma cousine Sygne qui est plus pour moi que beaucoup d'or et d'argent !

Que dit-on des lys qu'ils ne filent pas ?

Ah, si chacun de vos blancs frères de France, ma cousine, eût aussi bien fait,

Toutes les filles de noble maison, le Roi pourrait revenir,

Il n'y aurait pas un trou dans le vieux drapeau !

Hélas, avec un fil qui part, que de mailles qui sautent !

SYGNE, *prenant dans ses deux mains et regardant une miniature posée sur la table.* — Les voilà ! Ce sont mes deux bien-aimés, pour qui il faut bien que je me donne un peu de la peine.

Tes enfants, Georges, et dis ! Les miens aussi, n'est-ce-pas ? Il faut que la tante fée, la fée araignée qui est restée là-bas, leur refasse une maison en France par son art magique.

Car nous autres, qui sommes pris entre le souvenir et le devoir, vous et moi, nous ne travaillons pas pour nous.

Quand est-ce que je les verrai, Georges ? Aimables enfants !

Le chevalier avec son petit fouet, il a déjà vos traits, Coûfontaine, et ce tour picard, et cet air de commandement et de considération.

Et la petite fille, qu'elle est bonne !

Leur mère se plaignait d'eux dans sa dernière lettre. Est-il possible ?

COUFONTAINE. — C'est une vieille lettre.

Ils sont sages maintenant et ne lui donnent aucune peine.

SYGNE. — Et que leur mère est belle qui les tient entre ses beaux bras nus !

O Georges, que cela doit être bête à embrasser quand vous revenez de la guerre, cette belle rose fraîche tout ensemble où brillent ces six beaux yeux !

Je comprends bien ce qui vous a plu en elle, c'est cet air mal défendu et candidement arrogant, la grosse lèvre et le petit front.

Nous travaillons ensemble et je les regarde parfois, le cœur content.

Que ses yeux sont beaux, comme quelqu'un qui donne son cœur, un jeune être bien tendre qui regarde si vous l'aimez !

Quel courage vous avez, Coûfontaine, de la quitter, toujours loin d'elle errant !

COUFONTAINE. — Nous sommes au service du roi tous les deux.

SYGNE. — Vous écoute-t-il toujours ?

COUFONTAINE. — Je crains d'avoir perdu de mon crédit.

SYGNE. — L'auriez-vous offensé ?

COUFONTAINE. — Il n'était pas en mon pouvoir de faire vivre ma femme toujours.

(Silence)

SYGNE. — Georges, je ne comprends pas !

quelle horrible parole me baillez-vous, pleine de poisons ?

COUFONTAINE. — Ne savez-vous pas que ma femme était la maîtresse du Dauphin ?

Tout le monde là-bas enviait mon bonheur. Moi seul, stupide, ne savais rien.

La mort a tout fait paraître.

SYGNE. — Elle est donc morte, Georges ?

COUFONTAINE. — Donnez-moi ce portrait.

SYGNE, *le prenant vivement.* — Ne lui faites plus de mal ! Ma chérie, ici du moins tu es en sûreté contre mon cœur.

COUFONTAINE. — C'est la seule image qui me reste d'eux.

(Elle le regarde comme ne comprenant pas)

Tout cela que vous tenez entre vos mains n'est plus.

SYGNE. — Georges !

COUFONTAINE. — Ne me comprenez-vous pas ? Les deux enfants...

SYGNE. — Assez ! ne parlez pas. Ah, pas cela ! pas cette chose horrible !

COUFONTAINE. — ... sont morts. Tous deux presque en même temps, pendant que j'étais en France, de cette mauvaise fièvre anglaise.

SYGNE. — Dieu ait pitié de nous !

Sygne reste pendant un moment immobile, les yeux fermés et comme évanouie, puis lentement elle agite la tête comme quelqu'un qui fait Non.

Je suppose qu'il n'y a rien à vous dire, Georges?

COUFONTAINE. — Il n'y a rien à me dire.

(Pause)

SYGNE. — Venez prendre ce papier pour vous qui est là sur la table.

(Il approche de la table et comme il tend la main, Sygne la lui saisit dans les siennes et éclate en sanglots, le visage sur sa main. Coûfontaine lui caresse la tête en silence.)

COUFONTAINE. — Il ne faut pas pleurer, Sygneau. Voilà que notre nom est fini et il ne reste plus que nous, tous les deux.

Mais bien d'autres choses encore, plus belles, finissent avec nous.

Tout le monde n'est pas fait pour être heureux.

Un autre lui a plu, je n'y peux rien, je croyais l'aimer autant qu'il faut.

Et quant à ses petits enfants, un soldat n'en a pas besoin et c'est un grand débarras.

SYGNE, *avec une sorte d'ironie.* — Vous êtes dur, Georges.

COUFONTAINE. — Je reste à l'alignement, le reste ne regarde personne.

SYGNE. — Au nom de ces deux innocents ! Pardonnez-lui au nom de ces innocents !

Songez combien elle était jeune et le mal que cela fait de mourir !

Ah, c'est une chose plus enivrante que le vin d'être une belle jeune femme !

Dites-moi que vous lui avez pardonné.

COUFONTAINE. — Je ne pense plus à cela.

SYGNE. — Mais dites que vous lui avez pardonné !

COUFONTAINE. — Celui qui aime beaucoup ne pardonne pas facilement.

SYGNE. — Mon cœur est brisé de compassion pour vous.

COUFONTAINE. — Il y a la nuit seulement

qui est mauvaise à passer, mais on finit toujours par dormir lorsque l'on est fatigué.

SYGNE. — Et ils sont morts tous les trois !

COUFONTAINE. — Epargnez-moi, mon Sygne, et tâchez d'être plus calme.

SYGNE. — Mon Dieu, ainsi tout est perdu et vain de ce que j'ai fait !

COUFONTAINE. — Parole sur toute chose la dernière. Mais vous du moins, c'est à Dieu que vous la dites.

SYGNE. — " Ma génération a été roulée et retirée de moi comme la tente du pasteur ! "

Jadis j'ai vu mon père et ma mère, votre père aussi et votre mère, Coûfontaine, paraître sur l'échafaud ensemble,

Ces quatre figures saintes à la fois qui nous regardaient, liées comme des victimes, mes quatre pères et mères que l'on a abattus l'un après l'autre sous la hache !

Et quand ce fut le tour de ma mère, le bourreau roulant autour de son poing la queue de cheveux gris, lui tirait la tête sous le couteau.

Nous étions au premier rang, et vous me teniez la main, et leur sang a rejailli jusque sur nous.

J'ai tout vu et ne me suis pas évanouie, et nous sommes revenus ensuite à pied à la maison.

Les hommes ont tranché la tige, et maintenant Dieu pense à nous et nous retire notre fruit.

Mon Dieu, vous avez fait attention à cette pauvre chose que nous avions encore ! Que votre volonté soit faite ! Que votre amère volonté, que votre amère volonté...

Nous restons seuls, Georges, vous et moi,

Vous et moi de plus en plus une seule personne et seuls, et la vie comme d'elle-même se retire de nous,

Dans un monde où nous avons cessé d'avoir part et proportion.

COUFONTAINE. — Il faut vous séparer de moi et faire votre propre bonheur.

SYGNE. — C'est moi maintenant qui vous tiens la main, comme vous teniez la mienne ce matin de Prairial.

COUFONTAINE. — Vous êtes jeune, vous êtes riche et la vie est belle devant vous.

SYGNE. — C'est ce que chantaient les cloches le jour de votre mariage.

COUFONTAINE. — Ce n'est pas le chant que j'ai entendu.

SYGNE. — Je connais que vous avez reçu le sacrement, ne croyant pas.

COUFONTAINE. — Je ne croyais pas. Je savais tout d'avance.

Mais j'étais prisonnier comme un qui ne peut pas faire autre.

SYGNE. — La pauvre enfant aussi vous aimait.

COUFONTAINE. — J'étais comme le mineur qui sort pour un moment de ses sapes et qui s'aperçoit qu'on en est tout de même au mois d'avril.

De quelle idiote fringale de bonheur j'ai été saisi tout à coup !

SYGNE. — Vous avez eu votre heure.

COUFONTAINE. — Je ne l'ai pas eue. Elle ne m'a pas pris pour un autre.

SYGNE. — Qui donc vous tenait séparé ?

COUFONTAINE. — Ce sang de mon père sur ma face.

SYGNE. — Et ce sang aussi à vos mains ?

COUFONTAINE. — Est-ce qu'il vous fait horreur, Sygne ?

SYGNE. — Ah, j'en demande pardon à Dieu, il ne me fait pas horreur !

COUFONTAINE. — C'est celui pourtant de beaucoup d'innocents.

Souvenez-vous de la rue Saint-Nicaise.

SYGNE. — Ne l'avez-vous pas payé du vôtre?

COUFONTAINE. — Il est vrai. O ma femme et mes pauvres enfants !

SYGNE. — Moi, je reste encore.

COUFONTAINE. — Comme une fille dont le nom un jour va changer.

SYGNE. — Mais le mien m'a été surimposé d'un second baptême.

COUFONTAINE. — J'ai participé à ce sacrement avec vous.

SYGNE. — Non indignement cette fois.

O Georges, toute notre race en ce jour a été mise sous le pressoir.

COUFONTAINE. — O vin sacré issu de ce quadruple cœur !

SYGNE. — Leur sang a été semé sur le mien.

COUFONTAINE. — Le vieux plant ne nous donne plus sa sève.

SYGNE. — Il reste un vin pur ! Le nom en nous est vivant.

COUFONTAINE. — O âme qui m'es née toute pareille. ô mon étrange jumeau !

Vous comprenez ces choses.

Comme la terre nous donne son nom, je lui donne mon humanité.

En elle nous ne sommes pas dépourvus de racines, en moi par la grâce de Dieu elle n'est pas dépourvue de son fruit, qui suis le Seigneur.

C'est pourquoi précédé du *de*, je suis l'homme qui porte son nom par excellence.

Mon fief est mon royaume comme une petite France, la terre en moi et ma ligne devient gentille et noble comme une chose qui ne peut plus être achetée.

Et comme le miel ou les fleurs ou le vin qu'elle produit sont reconnaissables entre tous,

Ou le gibier que l'on y tire et la viande que l'on y paît,

Ainsi entre beaucoup de plantes précaires l'Arbre-Dormant,

Le grand chêne généalogique qui se dressait dans la cour de notre château,

Et dont les racines, comme il apparut le jour

qu'il fut arraché, plus liantes que celles de ces figuiers que j'ai vus au Coromandel, et que ces veines d'un sein qui font le lait,

Etaient enfoncées à demi dans le noir béton de la substruction romaine,

A demi au travers de la compacte glaise dans le banc natif de la meulière couleur de fleur de marronnier.

Et comme le vin de Bouzy n'est pas celui d'Esseaume, c'est ainsi que je suis né Coûfontaine par fait de la nature à quoi les Droits de l'Homme ne peuvent rien.

Ainsi la nation n'avait pas à se fabriquer elle-même ses chefs et ses lois, défendue contre les rêves,

Mais la nature dans toute la France les lui donnait avec ses autres productions, bons ou mauvais, depuis le roi jusqu'au juge,

Au tournant de chaque vallée, au flanc de chaque coteau, chacun en sa saison refleurissant de son pied ou de sa souche,

Comme les fleurs et les fruits en leur variété.

SYGNE, *relevant la tête et le regardant avec ermeté*. — Qu'importe tout cela, Georges ?

COUFONTAINE. — Ce qu'il importe ?

SYGNE. — Dieu l'a voulu. C'est bien. Il n'y

a pas de notre faute. A quoi bon le bouder et le quereller ?

COUFONTAINE. — Dieu lui-même ne peut m'enlever ce qui est à moi.

SYGNE. — Rien n'est à nous, tout est à lui qui est le seigneur éminent.

Et il est donc vrai qu'il ne peut rien nous enlever, mais il peut nous relever nous-mêmes

De ce poste qu'il nous avait confié.

COUFONTAINE. — Que suis-je sans cette place d'où je tiens mon nom ?

SYGNE. — Cela seul à qui rien ne peut plus être enlevé.

COUFONTAINE. — Moi du moins, il y a une chose que je ne retire pas quand je l'ai donnée.

SYGNE. — Laquelle, Georges ?

COUFONTAINE, *tendant la main.* — Ma main droite.

SYGNE, *lui donnant la sienne.* — Ni moi, celle que je te donne, mon frère !

COUFONTAINE. — Le monde s'est rétréci, mais nous subsistons tous les deux.

SYGNE, *à voix basse.* — COUFONTAINE ADSUM.

COUFONTAINE. — Tu es ma terre et mon fief, tu es mon parti et mon héritage,

Tu es demeurante et véritable

A la place de cette femme fausse qui est morte et de ces enfants et de la terre.

SYGNE. — Dieu seul est véritable.

COUFONTAINE, *d'un ton ambigu* — Cela, nous allons le voir tout à l'heure.

SYGNE. — Ne va point contre Sa volonté.

COUFONTAINE. — Que savons-nous d'elle?

Quand le seul moyen pour nous de la connaître est de la contredire.

SYGNE. — Georges, mon frère ! Parole digne de vous !

COUFONTAINE. — A tant faire que d'être condamné,

Autant s'en assurer pour de vrai.

Et toi, ne prends point parti contre moi.

SYGNE. — Que prétends-tu faire ?

COUFONTAINE. — Forcer

Ton Dieu à me répondre clairement,

Et qu'il montre enfin s'il est d'un côté ou de l'autre !

SYGNE. — O Georges, quoi de plus clair qu'un voleur et que veux-tu savoir encore ?

Heureux qui a quelque chose à donner, car à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a.

Heureux qui est dépouillé injustement, car il n'a plus rien à craindre de la justice.

Celui qui n'accepte pas le mal, comment recevra-t-il le bien ? C'est ainsi que je vous vois retranché de tout, pauvre frère !

Et moi, parce que j'ai tout accepté, voici que tout m'a été rendu.

COUFONTAINE. — Ma cause n'est pas de moi-même.

Périsse Coûfontaine, si le Roi est restauré avec la France.

SYGNE. — Tant de peines, tant de sacrifices, tant de dangers, tant d'esprit et de combinaison,

Tant d'argent, tant de sang versé, le vôtre et celui de beaucoup,

Tout cela en vain !

Et moi de mon côté, mon œuvre bien achevée et la terre refaite,

Voici qu'elle est nulle entre mes mains !

COUFONTAINE. — Il ne sert pas de se désoler.

SYGNE. — Je ne me désole pas, mais je me réjouis !

O mon Dieu, je me réjouis amèrement dans votre grandeur et mon inutilité, et l'extension jusqu'à moi de ces desseins qui passent tout sens !

Je suis veuve et orpheline de tous les miens, et vierge, vous m'ôtez mes enfants, et vous vous moquez de moi, me posant seule au milieu de ces biens que j'ai conquis.

Que pouvais-je faire cependant et fallait-il me croiser les bras ?

J'étais une femme, voyant ce qu'il y a de plus prochain, tâchant de bien faire à ceux qui me sont le plus proches,

Et je n'ai point d'esprit pour imaginer quelque chose de mieux, mais ce que j'ai connu de bon, j'ai tâché de le refaire et de le réparer.

Tant de peines et de privations, la misère d'abord, la crainte, la solitude, la sévérité sur moi de la vieille Suzanne.....

COUFONTAINE. — Pauvre Sygneau !

SYGNE. — .....La valeur âprement apprise de chaque pièce, le liard, le sou, l'écu, et le beau double louis d'or lourd à la fin, les comptes chaque soir mis au net sans tache ni rature,

La valeur de chaque terre étudiée et de chaque coin de chaque terre, le prix du blé et du vin, et de la pierre à bâtir, et du plâtre, et du bois, et de la journée de femme et d'homme,

Tout l'ancien bien appris par cœur, autant que jadis pour notre grand-père il en tenait dans une nuit de bouillotte,

Les ventes courues, les journées à cheval ou en carriole, au blanc du soleil ou sous la pluie froide dans mon grand manteau de bergère,

Les longues heures de bataille dans l'étude des notaires, où l'on combat bien couvert et la face riante,

Comme jadis mes ancêtres la visière avalée et l'écu serré sur le corps,

Moi, pauvre fille parmi ces hommes de loi comme Jeanne d'Arc parmi les gens de guerre !

Les visites au préfet, les discussions avec les fermiers et les entrepreneurs,

L'esprit vigilant, l'œil levé, le cœur inflexible et resserré,

Toute chose enfin reprise et rajustée, (à l'exception de notre château détruit), la vaisselle même et les livres à nos armes, chacun racheté pièce à pièce,

Et voici que, tout refait, tout reste mort, comme un cadavre épars dont on rapproche les morceaux!

COUFONTAINE. — Tout cela préparait la retraite où je suis caché aujourd'hui,

Moi et cette prise que j'ai faite.

SYGNE. — Notre château a été détruit, mais la maison-Dieu est restée debout,

Le mur a été fondu, le fossé a été comblé, l'Arbre-Dormant a été arraché,

Le puits a été pollué, la tour est tombée d'un seul coup comme un homme qui s'abat sur la face, les entrailles de la maison familiale se sont rompues et effondrées,

Et de tout l'œuvre antique, il ne reste qu'un seul pignon et la cave, refuge du renard et du hérisson !

Mais l'antique maison tirée du sol par la foi, le mystique domicile ayant l'hostie pour semence,

Puisque aucun ne l'avait choisie pour sienne, comme Jean reçut Notre-Dame, c'est ici que je me suis retranchée avec Dieu,

Moi faible créature toute seule sous les vastes arceaux, femme, soupir léger à la place du puissant grommellement de ces cent mâles de Dieu chantants !

COUFONTAINE, *regardant la croix.* — Ce n'est point la croix capitulaire.

SYGNE. — Ne la reconnaissez-vous point ?

C'est le crucifix de bronze donné par notre ancêtre, Agénor V, le Ligueur,

Pour remplacer la vieille pierre que les hérétiques avaient jetée bas,

La croix foraine qui était plantée au carrefour des deux routes royales de Rheims et de Soissons.

Et de nouveau les Républicains l'ont déracinée sapant tout le calvaire avec un seul coup,

La croix et les quatre vieux tilleuls qui l'ombrageaient, unique abri des moissonneurs dans la plaine rase ;

Et ils ont planté ce mince arbre de la Liberté à la place, qu'une seule saison a desséché comme une trique.

L'homme de bronze a été rompu en morceaux, mais on ne l'a point fondu en canon et monnayé en gros sous,

Et de tous côtés j'en ai retrouvé les membres épars, comme on raconte d'Isis et d'Osiris dans Plutarque,

Les jambes rompues comme celles du larron, la poitrine qui servait d'enclume chez le maréchal-ferrant,

Les bras que gardaient deux pieuses vieilles filles, et la tête au fond d'un four de boulanger ;

Et Suzanne et moi, les pieds nus, marchant tout une nuit,

Nous avons rapporté le chef sacré entre nos bras, récitant nos prières,

Et maintenant le grand bon-dieu noir rongé par le soleil et la pluie, le cynique supplicié,

Le voici entre ces murs caché des hommes avec nous, et nous recommençons avec lui comme des exilés

Qui se refont un foyer de deux tisons mis en travers.

COUFONTAINE, *les yeux sur la croix*. — Quel est ce bois dont la croix est faite, où l'on voit des traces de feu ?

SYGNE. — Je l'ai faite des poutres de notre maison.

COUFONTAINE. — Le pal est de chêne et la potence de chataîgnier.

C'est une essence maintenant qui a disparu de chez nous,

Et cependant les charpentes partout de nos vieilles fermes et la " forêt " de la Cathédrale de Rheims en sont faites.

SYGNE. — Mais ce bois dont la croix est faite ne manquera jamais.

COUFONTAINE. — Heureux cet arbre qui porte sur lui le poids d'un Dieu, ou ne fût-ce même qu'un homme.

Voici donc, rentrant chez moi, tout ce que je retrouve de la maison,

La poutre en croix avec la solive, et cela même

vous l'avez pris pour vous, ô fils de l'ouvrier ! et il n'y a pas place pour deux.

Et moi aussi, me voici une croix à la place de mon nom proscrit. Tous mes biens sont tombés de moi comme un manteau, et je me tiens seul dans cet ajustement qui ne peut changer de mon corps et de mon esprit,

Dépouillé, abrégé, inflexible, infructueux !

Mais à ce moment où je rentre au pays, comme l'Enfant prodigue chez le père qui lui a partagé sa substance,

Nul n'est là pour lui tomber sur le cou, père ou mère,

Ni enfant, ni épouse, car tout cela est tombé de moi.

SYGNE. — Mais moi du moins, moi du moins, Georges, je reste !

COUFONTAINE, *la regardant.* — Est-ce que vous voulez m'épouser, ma cousine ?

SYGNE. — O Georges, je suis bien assez à vous sans cela !

COUFONTAINE. — Il est vrai. Nous sommes trop semblables ; rien de nouveau ne peut sortir de nous.

SYGNE. — Qui donc continuera la race ?

COUFONTAINE. — Vous êtes jeune, vous êtes riche. Gardez ces biens que vous avez réunis et qui seraient de nul fruit à cet homme retranché.

Quelqu'un viendra.

SYGNE. — Ne vous moquez pas de moi ainsi !

COUFONTAINE. — Quelque beau chasseur à la barbe rousse,

Quelque jeune étourdi plein de guerre, et il me prendra par la main cette perfide Judith aux yeux verts,

Sainte Théologie qui dans ce lieu conventuel tient toute seule chapitre,

La vierge bien tempérée dont le sourire modeste ne va pas aux coins de la bouche

Jusqu'à faire trois rides tracées comme avec le poil le plus fin, ô Sygne qui riez entre ces guillemets !

Et il me prendra pour toujours ma cousine-aux-bois-de-France, le laurier de Dormant, la « *virgo admirabilis !* »

SYGNE. — O Georges, je ne pensais pas que vous m'aviez autant regardée !

COUFONTAINE. — Il est vrai. Pas plus que l'on ne se regarde on s'écoute soi-même. Vous n'étiez pas au dehors.

Que connais-je de vous, Sygne, sinon cette

brave petite main dans la mienne le jour de la Saint-Jean,

Et plus tard votre figure claire et dessinée devant moi comme un plan d'église, bien calculée avec la règle et le compas,

Et votre main encore sur mon front les nuits de fièvre, lorsque j'étais blessé, malade et poursuivi,

Ou votre front encore sous la lampe lorsque l'on cachète des dépêches et que l'on compte des rouleaux de louis.

SYGNE. — Je suis celle qui reste et qui est toujours là.

COUFONTAINE. — Ah, de la tête aux pieds vous êtes Coûfontaine, et l'on peut causer avec vous, et il n'y a pas un trait de vous et manière d'être que je ne comprenne !

Et vous n'avez qu'à tourner la tête, et il y a autant d'images de nous-mêmes en vous que de portraits jadis dans cette galerie du château.

SYGNE. — Je ne porterai donc pas à un autre cela qui est de Coûfontaine seul.

COUFONTAINE. — Ces choses seules sont à moi qui sont mortes, vaincues et impossibles.

SYGNE. — Mais moi, Georges, je ne suis pas

morte, je ne suis pas vaincue, et je ne suis pas impossible !

COUFONTAINE. — Il y a ceci de différent, que vous avez moins de trente ans et que j'en ai plus de quarante. Nous ne sommes pas du même siècle.

Je suis la souche écimée et sans branches, et je vois dans votre œil brun le vert de la jeune feuille.

Nous ne faisons pas notre ombre du même côté, la vôtre vous entraîne,

La mienne est attachée à mes talons et je ne vois rien de moi devant moi.

SYGNE. — Laisse-moi donc renoncer à l'avenir !

Laisse-moi prêter serment comme un nouveau chevalier ! O mon seigneur ! ô mon aimé ! laisse-moi entre tes mains

Jurer comme une nonne qui fait profession !

O mâle de ma race ! ô reste et principe de mon peuple ! je ne te laisserai point sans attestation.

La terre nous manque, la force nous est soustraite, mais la foi de l'homme à l'homme

Demeure, l'âme pure qui trouve son chef et qui reconnaît ses couleurs !

Coûfontaine, je suis à vous ! Prends et fais de moi ce que tu veux,

Soit que je sois une épouse, soit que déjà plus loin que la vie, là où le corps ne sert plus

Nos âmes l'une à l'autre se soudent sans aucun alliage !

COUFONTAINE. — Sygne retrouvée la dernière, ne me trompez pas comme le reste. Y aura-t-il donc à la fin pour moi

Quelque chose à moi de solide hors de ma propre volonté ?

Car depuis que j'ai quitté cette terre, enfant encore, je n'ai plus que la mer sous les pieds,

La mer de l'eau marine et celle qui est faite d'hommes, et cette chose fausse entre mes bras comme un élement. Tout a passé.

Monsieur d'Ajac qui était novice avec moi sur le " Saint-Esprit " (Comme nous causions dans la nuit noire du poste tandis que nos hamacs se heurtaient dans le ressac !),

Je l'ai vu couper en deux sous mes yeux par un boulet.

Et puis, ce qu'il y avait de plus saint pour moi, ce fut leur tour, mon père et ma mère avec les vôtres, Sygne.

Je les ai vu tuer comme des animaux, j'ai reçu leur sang sur la face, qui leur sortait du corps et j'en ai respiré la vapeur.

Le Roi qui était mon roi, le droit qui était mon droit,

Cette femme qui était mon droit, ces enfants qui étaient les miens, le nom même que je porte et la terre avec le fief,

Tout cela m'a menti, tout cela a fui, et la place même où ces choses étaient n'est plus.

Et je mène cette vie de bête traquée, sans une cache qui soit sûre, embusqué toujours ou blotti, dangereux et poursuivi, menaçant et menacé.

Et je me souviens de ce que disent les moines indiens, que toute cette vie mauvaise

Est une vaine apparence, et qu'elle ne reste avec nous que parce que nous bougeons avec elle,

Et qu'il nous suffirait seulement de nous asseoir et de demeurer

Pour qu'elle passe de nous.

Mais ce sont des tentations viles ; moi du moins dans cette chute de tout

Je reste le même, l'honneur et le devoir le même.

Mais toi, Sygne, songe à ce que tu dis. Ne va pas faillir comme le reste, à cette heure où je touche à ma fin.

Ne me trompe point qui ai vraiment faim et soif de ton cœur hors de moi, de la loyauté dans ton cœur hors de moi,

Et non pas d'une chose qui soit sûre, mais d'une qui soit infaillible.

SYGNE. — Dieu seul est infaillible.

COUFONTAINE. — Encore Dieu ! Laisse-le où il est. De lui plus tard.

Plus tard de lui aussi nous allons savoir ce qu'il en va.

Car s'il tient tant à rester caché, qu'il ne nous laisse point d'otage.

SYGNE. — Je ne comprends point vos paroles

(Faible bruit d'une sonnette qui tinte)

COUFONTAINE. — Eh ?

SYGNE. — C'est M. le curé qui est venu dire la messe comme il l'a promis.

COUFONTAINE. — Vous avez eu tort de le mêler à nos affaires.

SYGNE. — Que Dieu qu'il offre en ce moment sur l'autel entende nos paroles !

Lui qui se donne dans l'azyme et ne sait pas se reprendre,

A nous aussi il a donné ce sacrement de se donner et de ne pas se reprendre

Accepte, reprends avec toi tout ce qui est ta race et ton nom,

Et qu'à Coûfontaine du moins Coûfontaine ne fasse pas défaut.

COUFONTAINE. — J'accepte, Sygne, sois ajoutée à l'enjeu de cette partie que je joue.

O femme, la dernière de ma race, engage-toi

donc comme tu le veux et reçois de ton seigneur la foi suivant la forme antique.

Coûfontaine, reçois mon gant !

(Il lui donne son gant)

SYGNE. — Je l'accepte, Georges, et tu ne me le reprendras plus.

(Pause)

COUFONTAINE, *levant le doigt.* — Tout va être décidé. Il se pèse avec le monde entier notre sort.

La violence arrive à sa dissipation et la masse avec l'homme de la terre

Retrouve son poids et son moment.

SYGNE. — Je ne sais rien de la politique. On m'a dit que le pape n'est plus à Rome.

COUFONTAINE. — Et savez-vous où il est ?

SYGNE. — Je ne sais.

COUFOUTAINE. — Ici, sous ce toit même et derrière ce mur.

(Geste d'émotion)

César est d'un côté, mais j'ai pris l'homme de Dieu pour nous.

— Maintenant laissez-nous, car nous avons à parler.

(Elle sort)

SCÈNE II

Un serviteur a ouvert les volets et la pièce tout entière apparaît. Le petit jour.

Il fait grand vent et il pleut à verse. La pluie flaquée avec violence ruisselle sur les carreaux. De grands arbres dont les branches touchent presque les fenêtres assombrissent la pièce. On entend par intervalle le cri âpre d'une girouette rouillée. Un chien au poil hérissé est couché devant la porte d'entrée.

Soudain un panneau de la bibliothèque s'écarte, découvrant pendant un moment l'ouverture d'un porte secrète. On aperçoit dans le fond la flamme d'un cierge et le coin d'un autel couvert de sa nappe avec le Missel. Entre un vieillard en soutane noire, la tête coiffée d'un calotte blanche.

LE PAPE PIE. — Mon fils, que la paix soit avec vous. C'est moi.

Coûfontaine qui était debout, pensif, à l'une des fenêtres, se retourne vivement et s'agenouille devant le vieillard qui lui donne sa main à baiser.

COUFONTAINE, *relevé.* — Saint Père, mangez et buvez, car la route a été longue et rude jusqu'ici, et votre repos court jusqu'à cette messe matinale.

LE PAPE PIE. — Quel est ce pain que vous voulez me donner à manger ?

COUFONTAINE. — Un pain de loyale farine. Une maison chrétienne vous abrite.

LE PAPE PIE. — J'ai reconnu un bien ecclésiastique.

COUFONTAINE. — C'est ici l'abbaye des cisterciens de Coûfontaine, que mes pères ont fondée et nourrie.

Ma cousine,

Sygne l'a achetée sous dispense, le château étant brûlé,

Dormant brûlé, pour la dérober à la destruction, la gardant aux maîtres légitimes.

LE PAPE PIE. — Elle est cette pieuse jeune femme que j'ai communiée cette nuit ?

COUFONTAINE. — Et je suis le Vicomte Ulysse Agénor Georges de Coûfontaine et Dormant, lieutenant du roi Louis en France pour Champagne et Lorraine.

LE PAPE PIE. — Quel est cet acte violent ? Pourquoi m'avez-vous enlevé de ma prison ?

COUFONTAINE *tirant un papier de sa poche.* — Ordre signé de l'Empereur. C'est moi qui me suis chargé de l'exécuter,

Le porteur se trouvant empêché.

La chose a été faite comme il faut. Moscou est loin. Eh, qui n'honorerait une telle signature ?
Une vraie traite en blanc sur tout l'Empire. Ils m'ont tous obéi comme à un ange du ciel.

(Il tend le papier au Pape qui le lit en silence et le lui rend)

Ainsi à moi tout seul j'ai tiré Pierre de sa prison.

LE PAPE PIE. — Je vous remercie, mon fils.

COUFONTAINE. — Vous êtes ici en sûreté. Qui viendrait vous chercher dans ce coin de la Marne ?
C'est ici une vieille demeure secrète à l'écart,
Avec des sorties secrètes par les bois sur trois routes et deux vallées,
Pleine de caches et d'issues.
Je m'en suis servi bien des fois dans cette guerre que je fais.

LE PAPE PIE. — Et c'est de vous maintenant que Nous sommes le prisonnier ?

COUFONTAINE. — Il est vrai. Mon père, vous êtes le prisonnier de votre fils.
Et je vous dirai comme Jacob quand il tenait l'ange si ferme :
Je ne vous lâcherai point que vous ne m'ayez béni.

LE PAPE PIE. — Pauvre enfant ! vous voyez que Nous sommes capture difficile.

COUFONTAINE. — C'est Dieu même qui vous donne au Roi de France.

LE PAPE PIE, *se tournant gravement vers le crucifix. — Ave, Domine Jesu.*

COUFONTAINE. — C'est Notre-Seigneur-de-devant-Rheims, et le Roi lui ôtait son chapeau quand il allait se faire sacrer.

LE PAPE PIE. — Quelles nouvelles de toute la terre ?

Car aucun bruit ne pénétrait jusqu'à Nous dans Notre prison.

COUFONTAINE. — L'Usurpateur est à Moscou.

Il n'y a aucun bruit sur toute la terre que le pas des armées sur les routes et le roulement des roues qui roulent vers l'Orient.

Là-bas on dit qu'il y a eu je ne sais quoi,

Des villes de bois qui brûlent, une victoire vaguement gagnée. L'Europe est vide et personne ne parle sur toute la terre.

Il n'y a que l'attente du monde comme un homme surmonté et surchargé.

LE PAPE PIE. — Et c'est de Moscou que l'Empereur a trouvé le temps de penser à Nous, vieillard ?

COUFONTAINE. — Vous êtes le refus de Dieu dans le silence de tous les hommes.

LE PAPE PIE. — Quel est ce fort de Joux dont parle votre lettre ?

COUFONTAINE. — Une casemate dans la neige d'où l'on ne ressort pas.

LE PAPE PIE. — Il a plu à Dieu de nous retirer de la main ennemie.

COUFONTAINE. — Ensuite
Quelque conclave réuni au milieu des baïonnettes,
Quelque cardinal Fesch ou Maury
Fait pape, comme il a fait rois ses frères,
Aumônier du Grand Empereur.

LA PAPE PIE, *levant le doigt.* — Il y avait sur les routes de Judée des possédés qui dès qu'ils voyaient Notre-Seigneur se jetaient devant lui en pleurant et en criant,

Et tout en le poursuivant avec des injures et des pierres, ils ne cessaient de répéter : Jésus de Nazareth, pourquoi nous persécutes-tu ?

Ainsi pendant tous les siècles les hommes impies avec le Vicaire du Christ.

Il n'y a plus de paix pour les hommes depuis qu'Il est apparu entre eux comme une personne dénuée.

Ils arrangent entre eux de petits pactes pour un jour qu'ils appellent lois, sociétés, constitutions, états, royaumes,

Selon la puissance qui leur est donnée pour un jour et qui est bonne et bénie en elle-même.

Et ils pensent qu'ils ont arrêté la marche du monde, réglant toute chose pour toujours avec leur volonté particulière,

Et parce qu'ils ne savent là-dedans quelle part au juste Lui faire, il arrive qu'ils se mettent en colère contre Dieu

Qui ne veut point part.

(Il se tourne gravement vers le Christ.)

Il est nu sans aucune chose qui lui appartienne.

(Silence).

Et ils voudraient L'arrêter et L'emprisonner, avec des règles et des barrières, des libertés et des concordats.

Et Notre devoir est de Nous prêter à leur fantaisie, comme un pêcheur sur la mer qui s'arrange du temps qu'il fait, n'en ayant point le choix,

Pour le bien des âmes, jusques au point permis.

— Et pour cet Empereur d'aujourd'hui, il est comme un enfant gâté que l'on contrarie.

Il fait le maître et il ne sait pas qu'il est un de

mes pauvres enfants comme tous les autres.

Vainqueur des hommes, comme il dit, voyez-le aujourd'hui qui veut fixer et contraindre Dieu, et le mettre de son parti, prenant son vicaire comme otage.

Ne comprenant point pourquoi il a plu au Tout-Puissant de se faire représenter par ce qu'il y a au monde de plus faible,

Ce Vieillard que l'on nourrit d'un peu de miel et de poisson, ce pauvre sot prêtre qui ne sait rien que son catéchisme.

Et parce qu'il ne sait quoi Nous donner, le voilà qui Nous prend même ce que Nous avons,

Les biens de Notre charge, la vigne de Naboth, le patrimoine de Pierre, l'anneau même du Pêcheur à Notre doigt,

En sorte que Notre Seigneur est de nouveau sur la terre sans lieu comme aux jours de Galilée, et dans sa propre maison comme un captif et comme une personne tolérée ;

Et Notre vie : comme si celui-là vivait qui est enseveli avec le Christ.

(Violent coup de vent qui ébranle la maison. Sifflements et beuglements. Une nappe d'eau ruisselle sur les quatre croisées. Le pape frissonne et s'enveloppe plus étroitement dans son manteau, regardant avec effroi autour de lui.)

COUFONTAINE. — Ce n'est pas le soleil de Tivoli et la brise des monts Sabins.

LE PAPE PIE. — Une farouche demeure pour cette jeune femme seule qui l'habite.

COUFONTAINE. — Elle a un toit sur sa tête et ce pays est le sien.

Je ne vois pas ce qu'elle peut demander davantage.

Plût au ciel seulement que je fusse toujours sec la nuit et que j'eusse toujours la bonne terre de mon pays à mes bottes !

— C'est ici notre grande averse de Septembre qui balaye la moisson et qui amollit la terre pour le labourage.

(Nouveau coup de vent)

LE PAPE PIE, *à demi-voix*. — Priez pour que votre fuite ne soit pas en hiver ou par un jour de sabbat.

COUFONTAINE *rêvant*. — Cela me rappelle l'ancien temps, la grosse mousson de Pondichéry qui nous débarrassait des frégates anglaises.

LE PAPE PIE. — Où sont les anciens maîtres de cette demeure ?

COUFONTAINE. — Ils ne l'ont point quittée, ils n'ont point violé la clôture.

Ils sont rangés côte à côte en bon ordre, les pieds joints, dans le jardin conventuel, les six prêtres, les huit novices et les douze convers,

L'abbé au milieu avec le prieur à sa droite et tous les autres suivant le temps de leur profession.

Par les soins de mon frère de lait et de leur ancien novice qui conduisit leur exécution,

L'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-treize,

Toussaint Turelure, fils du bûcheron et sorcier Turelure, aujourd'hui baron de l'Empire et préfet de la Marne,

Dans le domaine de qui j'ai conduit Votre Sainteté.

LE PAPE PIE. — Nous irons prier sur les restes de ces martyrs.

(Le chien dresse la tête et se lève tout droit contre l'une des fenêtres)

COUFONTAINE. — Tout beau, tout beau, Sylla !

Qu'y a-t-il, ci-devant chien ? C'est le nom de mon frère Toussaint qui te fait ainsi montrer les dents en silence ?

Qui nous viendrait ici par une telle tempête ?

(Il écoute. Le chien retombe sur ses pattes.)

COUFONTAINE *montrant la table servie.* — Mangez, Saint Père.

(Le pape se met à table. Coûfontaine se tient debout respectueusement à son côté, le servant. Le chien est allé se recoucher dans un coin.)

COUFONTAINE. — La bête est d'humeur sombre et il ne faut pas jouer avec elle.

C'est moi qui lui ai appris à ne pas parler.

Nous avons passé ensemble bien des heures, bien des jours et bien des temps sans jour, (la montre même éteinte à cause de son bruit),

Tapis dans quelque recoin précaire, dans quelque noire piécette,

Moi n'ayant avec moi que ce corps de bête, cette pauvre fidélité obscure

Devenant un peu chien, comme lui un peu aristocrate.

(Pause)

Nous savons ce que c'est que le danger continuel.

(Il rêve)

C'est là que j'ai bien compris les ancêtres, les seigneurs épars de nos *fères* et de nos *villes* mérovingiennes.

Ils vivaient de la maigre nouaille vermineuse, ravagée de lapins et de sangliers, du carré de terre noire et pleine de chicots que l'on semait, toute chaude encore comme une galette du feu qui l'avait défrichée.

Comme le poisson de proie dans un trou d'eau, comme l'araignée dans sa toile gluante,

Ils passaient la nuit et le jour à écouter, sensibles à l'homme et au gibier, embusqués sous la fraîche verdure tremblante mélangée de brume,

Qui leur communiquait les odeurs et les bruits ainsi qu'une eau subtile.

LE PAPE, *ayant fini de manger se lève et fait le signe de la croix. — Deo gratias!* Je vous remercie, mon fils, pour ce repas.

COUFONTAINE. — Rude accueil pour le plus grand roi de la terre !

Du moins vous êtes loin ici de M. le Comte de Chabrol, et du noble Borghèse, et du chrétien Portalis.

Votre Sainteté est en paix pour ces quelques jours.

LE PAPE PIE. — Où voulez-vous me mener ?

COUFONTAINE. — En Angleterre où est le Roi de France.

LE PAPE PIE. — Mon enfant, ne Nous faites pas ce tort de remettre le Pape aux mains des hérétiques.

COUFONTAINE. — C'est pour eux que vous êtes ici, refusant de leur être fermé.

LE PAPE PIE. — Il est vrai. Comment donc me laisserais-je interdire de mes propres enfants ?

COUFONTAINE. — La prison ne vous en sépare-t-elle pas ?

LE PAPE PIE. — Où est la croix, là ne cesse pas l'Eglise.

COUFONTAINE. — Venez et soyez libre.

LE PAPE PIE. — Je ne veux pas être libre entre les morts.

COUFONTAINE. — Où vous conduire où César ne soit pas ?

LE PAPE PIE. — Où est Pierre sur les os de qui je suis Pierre à mon tour.

COUFONTAINE. — A Rome, dites-vous ? Votre place y est prise par un préfet.

LE PAPE PIE. — Sur la terre, mais non pas au dessous où j'attends. Que les Catacombes de nouveau reçoivent le salut de tous les hommes !

Trois siècles a duré l'attente de l'Eglise. Et moi, ne puis-je attendre trois jours avec le Christ ?

COUFONTAINE. — Laissez Rome et retrouvez l'univers.

LE PAPE PIE. — Où est le fondement là est Pierre.

COUFONTAINE. — Pierre dans sa vieillesse eut les mains liées et fut conduit où il ne voulait pas aller.

LE PAPE PIE. — Mon enfant, voici Nos mains et béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

COUFONTAINE. — Pourquoi ne vouloir obéir qu'à la force, lorsque l'amour vous appelle ?

LE PAPE PIE. — L'autre volonté me retient de cette Eglise dont je suis l'époux indissoluble.

COUFONTAINE. — La pierre du monde ne servira-t-elle qu'à confirmer César ?

LE PAPE PIE. — Elle est celle-là aussi contre qui s'est brisé le pied de l'idole hétérogène.

COUFONTAINE. — Saint Père, êtes-vous avec nous ou contre nous ?

LE PAPE PIE. — Question que j'ai entendue souvent à Savone.

COUFONTAINE. — Mais nous sommes les

fils demeurés fidèles et quel loyer avons-nous de notre obéissance ?

LE PAPE PIE. — O fils aîné, que vous donner ? car l'Enfant prodigue Nous a tout pris.

COUFONTAINE. — Certes, vieillard, il fallait que votre vue fût basse à cause du grand âge
Quand vous avez béni le bouc au lieu de l'ouaille.

LE PAPE PIE. — Ne pouvais-je oindre un tel front
Quand Jésus même a baisé les pieds de Judas ?

COUFONTAINE. — Saint-Père, laissez-moi vous parler, expliquons-nous,
Puisque vous êtes ici et que je vous tiens avec moi, vicaire de Dieu,
Car j'en ai gros à vous dire, comme un jeune homme qui parle à son père confesseur, une fois par an.
Et d'ailleurs n'êtes-vous pas à nous tous ? et une seule brebis est autant pour vous que toutes les autres ensemble.
Et dire que je me confesse tous les jours, non : la vie que je mène n'est pas celle d'une nonnette. Quand le Roi sera revenu, nous mettrons notre chemise blanche.
— Pourquoi nous scandalisez-vous comme Dieu ?

Il abaisse les bons et il élève les méchants. Ça, ce sont ses voies et il n'y a rien à Lui dire.

Mais vous, vous êtes un homme. Capable de parler, n'avez-vous pas à nous répondre ? Ou qui interrogerons-nous ?

Ce qui est bien et mal pour nous ne l'est-il pas pour le pape ? et le succès fait-il une différence ?

Est-il bien qu'un homme prenne ce qui n'est pas à lui ?

Et ce brigand qui vous a pris Rome, n'avait-il pas pris la France à son roi ?

LE PAPE PIE. — Le monde peut se passer d'un roi, mais non point du Pape.

COUFONTAINE. — Peut-il se passer du droit ? et le droit pour un homme est-il de ce qu'il a ou de ce qu'il n'a pas ?

LE PAPE PIE. — L'homme n'a rien qu'il n'ait de Dieu seul.

GOUFONTAINE. — Combien donc son avoir n'est-il pas sacré ! Être et avoir, ce sont les deux premiers verbes dont tous les autres sont faits.

La chose que l'on a est appelée *le bien*.

L'homme n'a rien qu'il n'ait de Dieu seul et dont il ne dipose entièrement

Selon le mode du donateur, Dieu n'ayant fait aucune chose

Sans un homme pour l'achever et la conserver, en sorte que pour elle

Ce n'est pas être que de ne pas être à lui.

Et qui ne sait point conserver son bien, je le veux, qu'un autre le lui prenne,

Comme Louis occupe le siège de Charles et de Clovis : de quoi je n'ai point grief.

LE PAPE PIE. — Et comme cette homme nouveau s'est assis à la place vacante.

COUFONTAINE. — Non point assis, mais vous le voyez inquiet et debout !

Saint Père, ce n'est point contre un homme que je viens vous demander la foudre,

Mais contre tout ce droit nouveau, car le droit pour l'homme est-il de ce qu'il a ou de ce qu'il n'a pas ?

Vous avez entendu cette doctrine avec horreur

Que tout chacun tient le même droit pareillement de propre nature,

En sorte que celui des autres est un tort qui lui est fait.

Ainsi il n'y a plus rien à donner. Voici qu'il n'y a plus rien de gratuit entre les hommes.

Est-ce que cela aussi est approuvé de Dieu ?

LE PAPE PIE. — C'est pour me poser des questions, pauvre vieillard, que vous vous êtes jeté sur moi comme un aigle ?

COUFONTAINE. — Répondez qui avez autorité, car il est peine de faire son devoir dans la nuit.

LE PAPE PIE. — Le devoir est des choses prochaines sur lesquelles il n'y a point doute.

COUFONTAINE. — Qu'y a-t-il de plus prochain de moi dans la nuit que ma propre pensée ?
Un homme pourchassé qui pense seul toute une nuit dans un fossé,
Toute une nuit de pensées sous la pluie, cela fait un noir café !

LE PAPE PIE. — Il faut dire son chapelet quand on ne dort pas et ne pas ajouter la nuit
Au jour à qui sa propre malice suffit.

COUFONTAINE. — J'ai un chapelet dans mon cœur à dire quand je ne dors pas, grain par grain,
Les têtes coupées de mon père et de ma mère et de tous les miens.
Nous survivons seuls, Sygne et moi.

LE PAPE PIE. — Quelle est donc votre nuit où vous avez de telles lumières brillantes ?

COUFONTAINE. — Elles nous montrent le terme et non pas le chemin.

LE PAPE PIE. — Ne vous mettez pas en peine de beaucoup de choses quand une seule suffit,

Considérant ces beaux lys du ciel qui ne travaillent ni ne filent.

COUFONTAINE. — Ceux de la terre sont-ils fanés pour toujours ?

LE PAPE PIE. — La terre le sait qui garde le caïeu.

COUFONTAINE. — Mais moi, tant que je suis vivant, il me faut bien que je travaille et file mon fil,

Et voici que je n'ai plus ma terre avec moi et le monde de qui je suis m'a été retiré,

Où la mission des miens m'avait été continuée qui est de servir en commandant.

Je regarde autour de moi et il n'y a plus de société entre les hommes,

Mais seulement la " loi " comme ils disent, et le texte imprimé à la machine, la volonté inanimée, idole stupide.

Où est le droit il n'y a plus d'affection.

Et la loi de Dieu était dure dont nous avons été libérés par Jésus-Christ. Que sera-ce de la loi des hommes ?

Quelle société, où chacun croit qu'elle est aux dépens de sa propre charte ? et la force ne peut remplacer le sacrifice.

Comme vous le voyez avec cet homme qui dès qu'il a pris une chose est obligé de prendre tout le reste,

Et de reconquérir le monde à chaque instant pour assurer un seul pas.

LE PAPE PIE. — Nous n'avons pas ici une habitation permanente.

COUFONTAINE. — N'avons-nous pas le devoir cependant de chercher et de maintenir en toute chose le mieux ?

N'est-il pas écrit que tout pouvoir vient de Dieu ? il ne vient donc pas des hommes.

Je ne le compare pas à une épée, mais à un baume dont le chef est oint et dont tout le corps est persuadé.

C'est pourquoi nos rois étaient consacrés sur la France comme des évêques,

Sacrés au front avec le chrême des évêques, communiant sous les deux espèces,

Oints d'une onction toute propre sur les épaules et au pli des bras,

Ordonnés pour le commandement qui est de force dans la suavité.

L'ampoule sainte n'a-t-elle plus en elle de confirmation ?

LE PAPE PIE. — Vous le savez qui avez vu ce saint roi mourir.

COUFONTAINE. — La vertu d'un roi n'est pas de mourir.

LE PAPE PIE. — Mais un saint est plus aux yeux de Dieu que beaucoup de rois et de royaumes.

COUFONTAINE. — N'est-ce point une des prières du *Pater* chaque jour que le règne arrive ?

LE PAPE PIE. — C'est donc qu'il n'est pas arrivé.

COUFONTAINE. — Toutes choses n'arrivent-elles pas pour nous en figures ?

LE PAPE PIE. — La figure de ce monde passe.

COUFONTAINE. — Mais celle de Dieu passera-t-elle ?

LE PAPE PIE. — Elle ne passe point tant que la croix subsiste.

COUFONTAINE. — Père ! Père !
Les temps de la foi sont finis,
Foi en Dieu, foi du vassal en son lige,
Le Roi image de Dieu à qui seul obéissance est donnée à Lui seul due.
Maintenant recommence la servitude de l'homme à l'homme, de par la force plus grande et la loi,

Ainsi qu'au temps de Tibère, et ils appellent cela liberté.

LE PAPE PIE. — L'image de Dieu qui s'est retirée à Dieu,

Et de qui Dieu se retire, elle n'est plus qu'un simulacre païen.

COUFONTAINE. — Tout de même un roi, c'est un homme, mais la pure idole, c'est l'idée,

Le tyran solidifié pour toujours, la chose faite et qui n'est jamais née.

Ces gens de loi qui pensent que tout se règle par un contrat !

LE PAPE PIE, *à demi-voix.* — Reprenant cet ancien chirographe qui avait été attaché à la croix.

COUFONTAINE. — Que dites-vous ? Je ne vous entends pas.

LE PAPE PIE. — Et Nous, Nous vous voyons à peine. Il fait sombre dans cette bibliothèque. Nous sommes vieux, mon fils, et Notre vue est basse.

Pour vous, vous êtes un jeune homme, et vous êtes libre, n'ayant point femme ni enfants,

Habitué au libre horizon, ce que l'œil voit, le pied vous y porte hardiment,

Mais Nous, prêtre suprême, qui portons tous

les peuples sur Notre cœur jour et nuit comme les pierres de l'ancien pectoral,

Le pas plus prompt ne nous est pas permis.

Ce n'est pas la lumière de l'esprit qui Nous guide, mais celle de la conscience,

Faible feu, patiente lueur,

Qui ne nous montre point le convenable, mais le nécessaire, et non point le futur mais l'immédiat.

COUFONTAINE. — Venez avec moi. Videz le monde de votre présence.

Rendez à César pour un temps ce lâche monde qui accepte le coin de César.

LE PAPE PIE. — Je ne puis m'excommunier de l'univers.

COUFONTAINE. — Déliez-nous de notre captivité.

LE PAPE PIE. — Je ne puis que vous absoudre.

COUFONTAINE. — Tout pouvoir ne vous a-t-il pas été remis de lier et de délier ?

LE PAPE PIE. — Pierre lui-même ne put se délier, et il est éminemment appelé Ès-liens.

COUFONTAINE. — Est-ce cette lumière en vous qui dit Non ?

LE PAPE PIE. — Où est Pierre, je suis. Il n'est pas du pape d'errer.

COUFONTAINE. — Mais à Rome, vous retrouverez la main-forte.

LE PAPE PIE. — La force seule m'absout de la nécessité.

COUFONTAINE. — Me faut-il donc l'employer moi-même ?

LE PAPE PIE. — Il est écrit : Tu honoreras ton père et ta mère.

COUFONTAINE. — Ou, seulement, me retirerai-je ?

(Le Pape se tait. Bruit de la pluie.)
Il rêve :

L'eau tombe,
Effaçant avec la même patience
L'année qu'elle a mise à la mener à son point,
Préparant la terre comme une sépulture, l'immense ensevelissement des graines.
Et pour nous, quoi que nous fassions, la chose qui doit être s'en arrange.

(Tout haut)

Saint-Père, comprenez que c'est de votre cause surtout qu'il s'agit.
Pour nous autres, ce que je viens de faire suffit :

La violence que l'on vous a faite a été manifestée et notre bonne volonté propre :

Que vous soyez présentement sauvé ou repris,
Il y a avantage des deux parts.

(Le Pape se tait, comme n'entendant pas)

M'entendez-vous, Saint-Père ?

LE PAPE PIE. — Ne disiez-vous pas que vous Nous laisseriez ici ces quelques jours ?

COUFONTAINE. — Mais combien, je ne sais au juste. Il me faut penser et voir.

LE PAPE PIE. — Laissez à Dieu le temps de nous donner conseil, à tous deux.

COUFONTAINE. — Votre Sainteté est bien lasse ?

LE PAPE PIE. — Lassitude du corps, lassitude de l'âme plus grande ! Laissez-Nous ces quelques jours de repos, mon fils.

Il est dur pour un pauvre moine de préférer sa propre volonté.
Non meam, Domine. Non pas la mienne,
Non pas la mienne, Seigneur, mais la Vôtre.

(Il parle lentement, comme distrait et absorbé.)

Ut quid persequimini me sicut Deus, vos saltem amici mei ?

Pourquoi me persécutez-vous, mes frères évêques ?

Cardinaux, conseillers du Vicaire de Dieu, est-ce pour cela que je vous ai ouvert la bouche ?

Vous voyez qu'il n'est pas en Notre pouvoir de faire autrement.

(Silence. Le pape peu à peu penche la tête sur sa poitrine et s'assoupit.)

COUFONTAINE, *se tournant vers le crucifix.* — Seigneur Dieu, si toutefois Vous existez, comme ma sœur Sygne en est sûre, je Vous apporte cet innocent qui s'endort entre Vos bras.

Il ne s'agit plus de rester caché ; c'est de Vous qu'il s'agit, je Vous ai forcé à paraître.

Le Corse n'a plus cet otage entre les mains. J'ai rétabli les plateaux de la balance. Décidez donc dans Votre liberté.

Tout est bien tiré au clair,

Tout va se passer en spectacle aux hommes et aux anges.

Moi, quoi que Vous fassiez, j'ai pris mes sûretés.

Puisque l'on repousse ma main je la retire.

Si le vieillard s'échappe, c'est moi qui l'ai sauvé.

Et si l'ogre le reprend, le scandale est maintenant public, qu'il s'attache cette meule au cou.

(Il sort)

(à suivre). PAUL C.

HEURES DU SOIR

I

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée !

Au temps de juin, jadis, tu me disais :
" Si je savais, ami, si je savais
Que ma présence un jour dût te peser
Avec mon pauvre cœur et ma triste pensée
Vers n'importe où je partirais."

Et doucement ton front montait vers mon baiser

Et tu disais encor :
" On se déprend de tout et la vie est si pleine !
Et qu'importe qu'elle soit d'or
La chaîne
Qui lie au même anneau d'un port
Nos deux barques humaines."

Et doucement tes pleurs me laissaient voir ta peine.

Et tu disais,
Et tu disais encor :
" Quittons-nous, quittons-nous avant les jours mauvais
Notre existence fut trop haute
Pour se traîner banalement de faute en faute."
Et tu fuyais et tu fuyais
Et mes deux mains, éperdument, te retenaient.

Non, mon âme jamais de toi ne l'est lassée.

II

Subirons-nous, hélas ! le poids mort des années
Jusques à n'être plus que deux tranquilles gens
Qui se donnent d'inoffensifs baisers d'enfants
Le soir, quand le feu flambe au creux des cheminées ?

Nos meubles chers nous verront-ils à pas très lents
Nous traîner du foyer jusqu'au bahut de hêtre,
Nous appuyer au mur pour gagner la fenêtre
Et sur des sièges lourds tasser nos corps branlants ?

Si telle, un jour, doit s'affirmer notre ruine
Dans notre moindre geste et notre moindre pas,
Malgré le sort méchant nous ne nous plaindrons pas
Et retiendrons nos pleurs captifs en nos poitrines.

Car nous conserverons quand même encor nos yeux
Pour regarder le jour dont la nuit est suivie
Et l'aube et le soleil illuminer la vie
Et faire de la terre un objet merveilleux.

III

Avec mes vieilles mains de ton front rapprochées
J'écarte tes cheveux et je baise, ce soir,
Pendant ton bref sommeil au bord de l'âtre noir,
La ferveur de tes yeux sous tes longs cils cachée.

Oh ! la bonne tendresse en cette fin de jour,
Où je compte les ans dont l'existence est faite,
Où tout à coup ta vie apparaît si parfaite
Qu'un émouvant respect attendrit mon amour.

Et comme au temps où tu m'étais la fiancée,
L'ardeur me vient encor de tomber à genoux
Et de toucher la place où bat ton cœur si doux
Avec des doigts aussi pieux que des pensées

IV

Viens jusqu'à notre seuil répandre
Ta blanche cendre
O neige pacifique et lentement tombée.
Le tilleul du jardin tient ses branches courbées.
Et plus ne fuse au ciel la légère calandre.

O neige
Qui réchauffes et qui protèges
Le blé qui lève à peine,
Avec la mousse, avec la laine
Que tu répands de plaine en plaine !
Neige silencieuse et doucement amie
Des maisons au matin dans le calme endormies,
Recouvre notre toit et frôle nos fenêtres,
Et soudain, par le seuil et la porte, pénètre
Avec tes flocons purs et tes dansantes flammes,
Pour réchauffer aussi dans le fond de notre âme
Les derniers rêves qui s'y dorent
Comme du blé qui lève encore.

V

En ce rugueux hiver, où le soleil flottant
S'échoue à l'horizon comme une lourde épave,
J'aime à dire ton nom au timbre lent et grave
Quand l'horloge résonne aux coups profondes du temps.

Et plus je le redis plus ma voix est ravie,
Si bien que de ma lèvre il descend dans mon cœur
Et qu'il réveille en moi un plus ardent bonheur
Que les mots les plus doux que j'ai dits dans ma vie.

Devant l'aube qui naît ou le soir qui s'endort,
Je le répète avec ma voix toujours la même,
Mais, dites, avec quelle ardeur forte et suprême
Je le prononcerai à l'heure de la mort!

EMILE VERHAEREN

LETTRES DE JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

(Seconde série)[1]

XIV

30 Juillet 97

Mon ami bien-aimé, il y a longtemps déjà que je ne t'ai pas écrit une longue lettre, et c'est dire qu'il y a longtemps que je me le reproche. Il y a eu des soirs où j'étais inerte avec un vide absolu dans la tête, et d'autres soirs où je sortais et je rentrais avec une telle lassitude morale que je dormais comme une bête. J'ai fait plusieurs nuits de douze heures de sommeil, et maintenant c'est une habitude prise : hier, comme je m'étais couché tard, je me suis réveillé seulement ce matin à onze heures. J'éprouve un grand engourdissement et cela vaut mieux parce que alors je ne souffre pas.

Sinon la souffrance m'est devenue comme une manie, presque comme une pause. Il me semble parfois que j'ai la poitrine comme une grande

[1] V. le N° du 1er Novembre.

plaie. Toutes les choses belles, le vent dans les feuilles, le ciel, la nuit, me font souffrir davantage: Je n'ai pas d'amour. Je deviens amer, je dis du mal de tout le monde, je me fais une réputation de rosse, je me réjouis de tout le mal qui arrive. Je dévore les faits-divers des journaux et je me réjouis des drames passionnels. J'en suis au passage de mon roman, où la jeune fille est naïve et voit l'amour tout beau, or j'ai mille peines pour être ému comme il le faut pour écrire, des phrases extasiées me seraient venues en d'autres temps au lieu de ces phrases froides.

Je te disais aussi que la souffrance m'est devenue une pause. Il y a des moments où je n'ai pas de tristesse au cœur et où je me surprends avec des mines de jeune homme fatigué qui sont fausses et me dégoûtent. Oh! mon Dieu! c'est bien triste d'être ainsi, de ne plus rien aimer.

. . . .

Je viens de lire l'*Education sentimentale* de Flaubert, que je ne connaissais pas. Mais, c'est à s'en rouler par terre de désespoir. Ah ! pauvre Frédéric, cette vie inepte, et cet amour de toute sa vie pour une femme qu'il n'a pas, cet amour ridicule, qui me fait ricaner de désespoir. Et surtout, ce pauvre Flaubert qui avait tant de tristesses au cœur que seul le rêve lui paraissait beau ! C'est à croire qu'il y a un merveilleux concours de fatalités pour arrêter le bonheur. Pour mon compte je ne crois

plus à rien qu'à des rouages imbéciles qui tournent en moi, de plus en plus mal, et finissent par broyer ma chair, et s'en réjouissent. Je crois à un Dieu méchant qui me persécute. Si je songe à l'avenir, je me demande si le progrès de mes mélancolies doit se poursuivre, et alors il m'apparaît bien impossible d'arriver à vivre jusqu'à trente ans. Je pense à un passage de tes notes où tu dis : Je me tuerais comme un rien, ce soir. Je suis très souvent dans le même état. Rien de la vie ne me réjouit : A quoi bon aller voir tel monsieur, cela ne m'empêchera pas de m'ennuyer, à quoi bon aimer telle femme, elle ne m'aimera jamais, à quoi bon faire quoi que ce soit, du moment que j'ai été mis au monde pour le malheur ? Tous les gestes, toutes les actions m'apparaissent comme des grimaces. Je déteste les femmes en bloc, je voudrais qu'elles crèvent comme des garces. J'en vois autour de moi qui font des mines, qui s'appuient aux bras des hommes en faisant le petit enfant las, qui parlent avec un son de voix pleurard et câlin comme les enfants encore, et je trouve qu'elles contrefont l'innocence et l'ingénuité, et c'est impie, car il y a des choses sacrées. Je voudrais leur faire du mal. Une phrase de Poe habite en moi : "Mon âme est malade, malade jusqu'à la mort même des vanités creuses et résonnantes de la terre peuplée."

. . . .

Je finis cette lettre. Il y a eu un temps où je t'aurais écrit toute la nuit, avec un enthousiasme croissant. Ce soir, je suis déjà las comme si j'avais dévidé tout l'écheveau d'amitié que je possède.

. . . .

XV

Jeudi

Mon ami bien-aimé, je viens de relire ta lettre, c'est plein de conseils que j'aime, qui m'attendrissent. Il y a des choses qui se sont élancées dans mon cœur, et leur souvenir me sera toujours cher. Tu es bon, ta joie ou tes peines ne t'empêchent pas de compatir aux miennes, je t'en remercie. J'aurais voulu t'écrire tout de suite, mais je suis toujours très las, très mou, même physiquement. Penser m'est une grande peine : il est très rare que je trouve encore mes extases de jadis. Vraiment, j'ai un fonds douloureux qui remonte et me rend mauvais. C'est curieux comme je pense du mal de tout le monde, en bloc, ou en détail. J'aime aussi dire du mal, agacer les gens, me moquer d'eux.

Un stupide individu qui rendait compte de mon livre dans la *Revue Septentrionale* en prétendant que j'étais un infect personnage dénaturé et qu'il fallait brûler du sucre après m'avoir lu, m' mais dans des colères rouges. J'ai juré de me

venger de lui. Il est bien certain que si je le rencontrais je lui cognerais dessus furieusement. Je le verrais souffrir avec mille délices.

D'autre part je m'inquiète parce qu'on ne parle pas assez de moi. J'éprouve ce que tu nommais la "conspiration du silence". Je suis parvenu un peu à étouffer ces sentiments, mais il y a des moments où je les sens gronder furieusement en moi.

Pendant que j'y songe, tu as dû recevoir mon conte. Il importe sérieusement que tu le lises pour me dire ce que tu en penses, car j'ai des doutes terribles : ce que j'écris devient compliqué, il me semble, et donc ça n'est plus clair, et il est difficile au lecteur de sentir les émotions avec moi, n'est-ce pas ?

. . . .

...Viendras-tu en octobre comme tu me l'avais dit ? Il le faudrait, et que tu puisses rester longtemps, nous nous attendririons sur toutes les choses. Comme tu le dis, tu me retaperais, mais surtout nous verrions combien les élans tendres de notre cœur se ressemblent, si tu avais des sensations que je ne ressente pas, j'aurais assez d'amitié pour toi jusqu'à effacer mes sensations propres et à mouler mon cœur sur le tien et lui faire éprouver tes sensations.

Quand je vais être bien tranquille à la campagne, il me viendra mille pensées de toi. Et de même que tu me disais regretter, lorsqu'il y a quelque

chose de beau ou de bon, de ne pouvoir me le faire goûter, je regretterai de ne pas pouvoir te montrer mes cieux, mes arbres, mon village, ma maison, et te faire manger les bonnes choses que fera maman.

Mon Dieu ! que je voudrais donc être parti ! Si tu trouves Paris beau à distance, je t'assure que cet été je le trouve affreux. Sais-tu que les marronniers n'ont plus de feuilles, et les platanes aussi. Ce que j'aime le mieux au monde : les feuillages, n'existe plus, et je souffre de tout mon cœur au milieu de ces paysages de pierre. Il semble que les maisons de six étages pèsent sur mon crâne, et les monuments, même Notre-Dame, ne me consolent pas de ma forêt sublime qui est là-bas, bien loin de Paris. La Seine est un fleuve affreux, jaune sale, vert sale, souillé de mille immondices, et elle a l'air vicieux comme une de ces Parisiennes pourries et bien habillées que je déteste plus que toutes choses. Pendant qu'on respire le parfum des fleurs à la campagne, on respire à Paris l'odeur des égouts. Pendant qu'on mange du laitage et des fruits très doux, je mange ici des cuisines affreuses qui me répugnent. La nuit est pleine de bruits. Tu ne sais pas quelle bonne volonté il faut dépenser pour poursuivre ses rêves et son travail. Il fait un temps de pluie, de soleil, de sueur, à crever. J'espère aller mieux bientôt parce que Prod'homme qui part pour deux mois me laisse sa clef et il habite une délicieuse

rue de silence derrière la butte Montmartre où il y a des couchers de soleil plus beaux que ceux de mon pays.

. . . .

XVI

24 août 1897

. . . .

Je travaille à mon roman, et la 1re partie, c'est-à-dire un quart du tout, est terminée. Je l'emporterai pour te la lire, il y a des choses qui me plaisent, mais beaucoup plus qui m'inquiètent. Vraiment, je n'ai pas suffisamment d'esprit de suite, ni assez de mémoire de mes premières conceptions.

Je me suis un peu promené ces jours-ci, et toujours en pensant à toi. Mais alors Paris, le ciel et la Seine et les arbres au vent étaient très beaux. Ce soir, après la tombée de la nuit, il y avait une Seine d'un bleu-vert toute vivante et frileuse. Les grands bateaux avec leurs feux en s'y promenant comme de grandes bêtes agiles y mettaient des reflets blancs et rouges couleur de gloire, de sang et d'incendie. Les arbres arrosés bruissaient, se pliaient, agitaient infiniment leurs feuilles, ce qui me faisait croire que le temps était froid, qu'il y avait aussi beaucoup de grands vents semblables dans la Vie, et que le bonheur consistait à habiter

dans une petite province une maison avec des rideaux blancs, auprès d'une famille très calme, avec des livres.

J'ai lu toutes sortes de choses pendant ces derniers jours: les *Travailleurs de la mer*, d'Hugo: un bouquin prodigieux, rasoir et doux. Il y a des choses d'amour à la fin qui chantent comme des romances et qui sont grandes et bleues comme le ciel. Du Leconte de Lisle qui a été ma passion folle, épileptique, au collège, et que j'aime encore passionnément. Connais-tu Qaïn ? Je ne sais, dans aucune langue humaine, un poème aussi furieux, aussi hautain. Je suis en train de lire *Wilhelm Meister* qui est bien l'un des livres les plus embêtants et les plus beaux...

Je ne vois personne, tous mes camarades, tous mes amis sont en congé. Pour tuer le temps en attendant mardi je vais lire des tas de choses. Je voudrais trouver un gros roman d'aventures et le potasser pendant toute une semaine. J'aime ces choses, et je n'en lis jamais parce qu'elles me passionnent tant que j'en deviendrais fou. J'élèverais volontiers un autel à Ponson du Terrail et Adolphe d'Ennery, mais tu sais bien mon ami que j'en élèverais plus volontiers encore, et de très beaux, à toi, à Jammes et à Max.

. . . .

XVII

Cérilly (Allier)

8 septembre 97

Mon ami bien-aimé, je t'écris de ma petite chambre de province pure et douce et un peu vieillotte maintenant comme moi-même. Mais il y a autour de moi les mêmes bruits que jadis. Mon père travaille en bas, son bruit est très joli et chanteur. Au loin, j'entends des bruits d'enclume, des frémissements de vent dans des feuilles luisantes, quelques aboiements. Hier matin une poule a chanté toute la matinée, et c'était délicieux, d'un petit chant parfois plaintif et presque endormi, et d'autres fois très net, très vivant. Et puis la grosse horloge de la mairie sonnait les heures avec une lenteur qu'on ne connaît qu'aux villages, parce que la vie y est traînante et infiniment longue. J'ai écouté toutes ces choses, mon cher ami, en songeant que j'aurais à te les raconter, je les écoutais bien un peu pour moi-même, mais surtout pour toi.

. . . .

XVIII

25 septembre 97

Mon ami bien-aimé, je suis rentré à Paris jeudi matin et je ne pourrai jamais t'exprimer combien

c'était triste et combien je souffre. Hier, j'ai pleuré comme une bête, j'ai pleuré avec délices, et aujourd'hui si je n'étais pas au bureau quand je t'écris, je pleurerais encore de tout mon cœur. Il y aurait une grande joie, parce que pleurer me décharge de toutes mes douleurs, et en somme me rend très heureux.

Je ne puis pas oublier mon départ de mercredi soir. Il faisait un beau ciel pommelé d'automne, et l'air était doux, que j'aurais voulu m'y fondre. Maman et moi nous avions pris l'avance sur la voiture que je devais prendre, et je ne sais plus si nous causions, mais nos cœurs étaient émus, nous nous regardions pour nous souvenir plus longtemps de nos visages, nous nous donnions le bras, nous marchions doucement en regardant en arrière. Tout à coup nous avons vu venir la voiture, elle grossissait, s'approchait, devenait triste comme mon départ, puis il a fallu que nous nous embrassions bien vite, que je monte et que je parte. Nous nous sommes regardés le long de la grande route droite, maman décroissait, devenait une petite tache, parfois elle se retournait pour me voir, puis elle s'est confondue avec les détails de la rue, et à un tournant je ne l'ai plus revue. Je cramponnais mes mains à des objets pour ne pas éclater en sanglots, et tout congestionné, triste et malade, chaque tour de roue me faisait bien du mal.

Ensuite le beau paysage de la forêt qui était un paysage de chez moi m'a un peu distrait par ses arbres rouillés, par ses eaux noires et son air joli et silencieux que je voudrais toujours respirer. Mais cela ne me rendait pas les miens, et une fois dans le train, les veines de ma poitrine qui battaient fort me faisaient croire que j'allais étouffer. Et je l'aurais désiré, car où était la joie qui m'attendait au bout de mon voyage, y avait-il un bonheur quelconque que je désirais ? Il faudrait recommencer le bureau, puis le travail littéraire sans but, presque sans espoir, il faudrait s'attabler à des restaurants, manger pour vivre, boire, aller dans des rues bruyantes, écouter les voyous des rues, voir des femmes fardées, ridicules et ignobles, qu'elles fussent honnêtes ou non, il faudrait fréquenter des gens, et qu'ils me sont donc indifférents si je les compare aux deux chers vieux que j'ai laissés si tristes dans mon village.

Tous ces jours, à chaque heure, ma grande joie est de recomposer leur vie. Je me lève le matin, ils ont fini de déjeûner, maman balaie, mon père travaille, la petite maison est paisible et claire, les petits enfants jouent, viennent, causent. Il est midi, ils déjeûnent tous deux, ils causent, ils sont tristes, l'heure s'écoule lentement en attendant l'année prochaine où nous nous reverrons. Et le soir, surtout, où il y a encore plus de silence, où l'heure est encore plus longue et plus paisible. Il

ne se passe aucun événement, la vie est la même depuis toujours, le temps a eu toujours cette couleur, on a toujours fait la même besogne, on a toujours été de cette même façon heureux, calme et ennuyé. Je les revois le soir à l'heure de la soupe, au moment du coucher, pendant leur sommeil. L'un d'eux aura rêvé telle chose de moi.

C'est peut-être un malheur qui va m'arriver. Tu ne peux pas savoir comme c'est triste, mon ami, et comme j'ai envie de pleurer. Je me fous de la littérature. Je voudrais vivre jusqu'à la fin dans cette petite ville de province, auprès d'eux, à m'ennuyer et à les sentir vivre et passer. Je me fous des femmes, je les hais, je voudrais les mordre, et qu'elles en crèvent, je voudrais que Paris n'existe pas. Peut-être que je serais heureux partout ailleurs qu'à Paris. Je voudrais que le monde crève aussi comme une bête pourrie. Mais surtout, je voudrais que Dieu existe, qu'il fût bon, et qu'il y eût un autre monde. On s'y retrouverait, pour toujours, on aurait des corps et des visages pour s'embrasser, des lèvres pour se sourire, des yeux pour se voir, et ce serait éternel. Oh ! comme je voudrais que Dieu existe ! On se quitte, on se voit une fois par an. Il viendra une fois qui sera la dernière, puis on ira pourrir dans la terre. S'il y avait un autre monde pour ceux qui se sont aimés, et si l'on en était sûr, toutes ces douleurs terrestres n'auraient pas d'importance, la vie serait

toute en joies et la mort serait le plus bel acte de la vie.

Je suis trop souffrant. Il faut me pardonner les choses que j'ai dites. Je suis malade. Toutes les déveines m'accablent. Pendant mes vacances, j'aurais voulu aller dans la campagne et la forêt pour rencontrer des émotions de nature que j'eusse aimées jusqu'à ma mort. Il m'est venu une glande au-dessus de l'aine qu'il a fallu badigeonner de teinture d'iode. Elle me faisait mal, et la marche m'était défendue. J'ai passé mes vacances assis, avec des courbatures et des maux de tête. Peut-être est-ce ceci qui les a faites si douces. Je ne suis pas guéri encore, quoique j'aille mieux, mais enfin ma glande pourrait suppurer, percer, me causer des ennuis. Parfois je souhaite qu'il en soit ainsi, pourvu que je sois obligé de prendre du repos et d'aller me faire soigner chez moi.

Ma sœur est dangereusement malade, si triste, si lasse, et ses idées noires nous faisaient beaucoup de peine. Je ne sais pas quand elle sera guérie. J'ai peur, nous avions de telles larmes aux yeux en nous quittant, l'avenir était si noir.

J'aurais dû, mon ami bien-aimé, t'écrire une lettre forte qui t'aurait donné du courage au travail. Pardonne-moi, écris-moi tout de suite, tu me feras du bien. Je t'aime comme jamais. Ton portrait que j'ai me plaît, m'émeut, je le regarde comme je te regardais pendant ce dernier quart

d'heure que nous avons vécu à Bruxelles, où nous avions des larmes et des sourires dans la peau. Je donnerais tout pour t'avoir auprès de moi. Je t'aime profondément. Tu es le seul homme qui m'aime et me comprenne. Ce n'est pas d'ailleurs pour cela que je t'aime, mais parce que tu es infiniment bon, que tu souffres, et que tu as une de ces vies claires, rêveuses et tendres que j'aimerais avoir.

Je t'embrasse

Louis

XIX

15 octobre 97

Mon ami bien-aimé, je fume une petite pipe en merisier très laide et gauche que j'aime pour sa simplicité et sa laideur, et qui me rappelle un peu les forgerons de village, noirs, avec des mains calleuses. Je l'aime parce qu'elle est bonne comme l'âme de ces forgerons et parce qu'elle me fait penser à ceux que j'aime, toi et les miens.

. . . .

Il y a un ciel miraculeux ici, bleu ténu et blanc léger, j'en ai l'âme très fine et mélancolique. Il faudrait que je puisse sortir dans la campagne pour voir les feuilles jaunes et les herbes fanées, mais Paris est le lieu du monde le plus laid. Pourtant, des fenêtres de mon bureau où je t'écris

cette lettre, je vois des platanes qui me consolent. Ils sont semblables à de gros raisins, trop mûrs avec leurs feuilles dorées et tremblantes, et m'évoquent des coins de campagne. Je suis allé me promener dimanche dernier le long des fortifications et quelque peu dans la banlieue où il y a des arbres et des champs, mais l'odeur des fritures en plein air et la présence d'immondes voyous de Paris gâte toute l'illusion qu'on voudrait garder. Oh ! comme j'aime la campagne, et que les forêts et les champs me paraissent plus beaux que le Louvre et Notre-Dame ! Si je gagnais un peu d'argent, j'irais m'enfermer dans ma province, et fumant des pipes, regardant les choses, je serais si heureux que j'en viendrais à croire qu'il y a un Dieu qui me bénit. Je m'y marierais, je te l'ai dit, ma vie s'écoulerait loin de Paris, je pourrais écrire de beaux livres, parce que ma vie y serait toute. J'aurais des pensées infinies, je lirais, je rêverais, je vivrais, je regarderais vivre, mon cœur serait tendre, et je te dis que j'écrirais des livres d'une tendresse fort belle.

Ici, je ne sais pas, il y a trop de bruit, et trop d'êtres qui m'agacent. Le soir, dans ma chambre, j'ai écrit tous les jours de cette semaine des pages qui ne me satisfont pas complètement, parce que si les phrases en sont parfois harmonieuses et solides, du moins elles n'ont pas cette légèreté émue qu'il leur faudrait dans ce roman que je

compose. J'ai bien peur que ce que je t'en ai lu soit la seule chose à peu près sentie. En attendant, je vais travailler, mais le travail est assez morose lorsqu'on n'en est pas content. Je me suis couché très heureux tous ces soirs, parce que j'espérais le lendemain être réveillé par une longue lettre de toi qui se glisserait sous ma porte, il n'en a rien été jusqu'ici, sans doute parce que l'approche de ton examen t'oblige à travailler beaucoup. Je te rappelle que, dès que tu l'auras passé, il faudra m'annoncer le résultat. J'espère que tu seras reçu, et l'argent qui tombera dans tes poches et les loisirs que tu auras vont faire de toi un jeune homme très enviable.

Je pense aussi être augmenté au mois de janvier. Cette chère administration me donnera 1800 frs. par an. Si on en déduit la retenue pour la retraite et si on ajoute mes heures supplémentaires, il en résulte que je toucherai effectivement 160 frs. par mois. C'est ainsi que se réalisera le grand rêve de ma vie, gagner 1800 frs. par an. Quand j'étais au lycée, cela me semblait un grand bonheur. Parfois je compulsais des programmes où on indiquait des appointements. Quand je voyais ce chiffre de 1800 frs., ma pensée s'y arrêtait, je ne souhaitais plus rien que la continuation éternelle de ces appointements qui m'assureraient beaucoup de bonheur en ce monde! O jeunesse, et maintenant encore, je voudrais que le temps

passe vite en attendant le mois de janvier, et il me semble que je vais faire des économies.

. . . .

J'ai reçu dimanche une lettre de Max[1] qui m'a causé de grands plaisirs, il m'y disait son âme toute simple, et je le mets dans le fond de mon cœur, dans le rang de mes amis. Quand vont paraître les *Enluminures*, et quand va paraître aussi votre revue? As-tu un titre ?

Je te quitte. Je vais fumer une cigarette, et dans une demi-heure il va falloir que je fouille des paperasses. Métier béni ! Quand on a de jolies phrases dans la tête et qu'on pourrait les écrire, il faut s'enfoncer des imbécillités dans le crâne, et encore que l'intelligence n'y participe, il n'en est pas moins vrai que ça fait l'effet d'un amas d'imbécillités qui étouffe. Ecris-moi bien vite. Je t'aime de tout mon cœur, dis-moi si tu as envoyé *Episode* à la *Revue Blanche*, je voudrais bien l'avoir, parce que ce sera une nouvelle chose de toi, les anciens livres sont jolis et j'y ai mis toutes mes pensées, mais le nouveau sera plus beau, et ça fera un nouveau livre de toi que j'ornerai avec mon cœur pour qu'en le voyant il me rappelle, et Bruxelles, et ton visage, et notre tendresse, et cette chère émotion avec laquelle tu me le lisais à St. Job dans le jardin où il y avait encore des fleurs.

Je t'embrasse

Louis

[1] Elskamp.

XX

28 novembre 1897

. . . .

L'histoire de cette pauvre M. est ennuyeuse et encore plus attristante. Il y a ici une question très délicate. Je te donne raison lorsque tu ne veux pas briser ta vie, mais le seul motif valable, c'est qu'elle en a eu d'autres avant et en même temps que toi. De grandes distances existent entre nos sentiments et notre conduite, ici tu agis selon tous les préceptes délicats de la morale, mais il y a d'autres cas voisins de celui-ci dans lesquels tu aurais commis une mauvaise action. Mets-toi en garde, je t'en prie, contre ces sortes de choses. Cette volonté que tu as d'être heureux est sublime, c'est pourquoi il ne faut pas qu'un de ces faits absurdes vienne, ou briser ta vie, ou t'obliger à faire le mal.

Ce n'est pas un sermon que je te fais, je parle ainsi, parce que je veux franchement te dire l'opinion que j'ai de tes actes. Je t'aimerai tout autant que je t'aime, quoi que tu fasses, mais je voudrais ardemment que ta vie restât toujours pure comme maintenant. Il faudrait que notre amitié te servît à quelque chose dans la direction de ta conduite. Ma condition sociale n'est pas beaucoup supérieure à celle de M... Dis-toi tou-

jours, s'il t'arrivait de commettre un enfantement sur une jeune fille pauvre et *pure* et de l'abandonner, que cela ressemblerait à l'action d'un monsieur qui me ferait du mal et ne voudrait pas réparer ses torts parce qu'il est mon supérieur.

. . . .

XXI

11 novembre 1897

Mon ami bien-aimé, j'en pleurerais de ne pouvoir te faire ce plaisir qui serait aussi le mien. Non, vois-tu, et pour mille raisons, il vaut mieux que je n'aille pas à Bruxelles. Songe que je suis ici casé pour toute ma vie, tranquillement, dans une administration et que mes parents qui le savent en sont très heureux. Si je la quittais pour un temps, quoique je leur en explique longuement les causes, ils ne les comprendraient pas, croiraient à un coup de tête et seraient désolés comme jamais ils ne l'ont été. Je suis jeune et égoïste comme tous les jeunes gens le sont un peu à l'égard de leurs parents, mais je ne voudrais pour rien au monde, moi qui suis leur grande joie, troubler leur existence calme. Et puis les démarches pour obtenir mon congé seraient peut-être longues, la place que tu m'aurais trouvée aurait le temps d'être prise et reprise. D'autre part, je suis très paresseux aux besognes stupides des admini-

strations, à la Ville où je suis, tous sont semblables et je ne fais que les imiter, mais dans le commerce, à Bruxelles, il faudrait que je travaille rudement tout le jour et je ne saurais pas m'y faire, et peut-être me renverrait-on. Ça aurait été une bien belle chose. Nous aurions eu de jolis soirs comme jamais je n'en aurai à Paris, mais tu le vois maintenant il vaut mieux que je reste. Et puis, songe qu'il faudrait nous quitter, et quelle douleur serait la nôtre, à nous qui aurions vécu des mois ensemble. Il y aurait de quoi en mourir, puisque nos présences l'un à côté de l'autre seraient une condition de bonheur en ce monde. Plus tard, il est possible que l'un et l'autre nous gagnions de l'argent avec nos livres ou que par tout autre moyen nous puissions associer nos vies. Mais maintenant cela n'est pas possible.

. . . .

J'aime toutes les choses, mais j'aime surtout ce qui souffre. D'une belle jeune fille et de sa grand'mère, je préfère la grand'mère parce qu'elle est vieille, qu'elle souffre, et qu'elle va bientôt mourir. Je préfère la grand'mère, parce que comme je te le disais mon cœur s'est habitué à vivre dans une haute atmosphère où il y a surtout de la bonté. Il y a eu tout l'été dernier, une aïeule qui installait sa chaise au soleil en face de mon bureau, en haut des marches de la rue François Miron, elle chauffait son pauvre sang froid et son visage

et ses cheveux blancs. Une fois sa petite-fille est venue près d'elle jouer, l'amuser, l'agacer. Oh! mon ami, il fallait voir les gestes de défense de la vieille. Elle ne riait pas, elle se défendait de ce mouvement, avec un recul de son corps et de ses membres et une crispation de son visage. C'était pitoyable. Mon cœur en saignait de tristesse, de bonté et de bonheur.

. . . .

Je travaille beaucoup. Ma *pauvre Marie*[1] devient désolée et je l'aime comme cette vieille grand'mère dont je te parlais. Il m'est si doux le soir de fumer la pipe en pensant à elle, et de m'entraîner pour qu'au moment où je prends la plume en main je sois en pleine extase. Je me promène par ma chambre, j'ouvre la fenêtre, je vois le reflet rose du gaz sur le ciel et le haut de Notre-Dame et je pense aux pensées de Marie, et je l'ai là à côté de moi, et je me lis mes phrases et je leur souris. Quel bonheur de sortir une créature de sa chair et de la faire connaître à de belles âmes pour qu'elles la comprennent.

Je me promène sur les quais de l'Ile Saint-Louis à midi où il y a du soleil et de la solitude. L'eau est verte et transparente comme doit l'être celle des grands fleuves de l'Afrique. Les bateaux ont des mouvements précis de grandes bêtes vivantes.

[1] *La bonne Madeleine et la pauvre Marie* (Editions de *La Plume* 1898.)

Les maisons, les pavés, les parapets sont vieux. Je vois Notre-Dame de dos. Je l'ai vue, cachée par les feuilles jaunes des peupliers d'automne et belle, et éternelle. Je la vois derrière le reflet roux des branches éparpillées, vieille et neuve et solide et éternelle encore. Il y a du soleil blanc, le ciel est presque blanc aussi, et mon cœur est alors très pur et très haut. C'est là que j'ai souvent pensé à toi. Tu ne connais pas ce coin qui est admirable. je te le ferai connaître quand tu viendras au printemps et tu verras si c'est merveilleux. On est loin de Paris, dans une ville de province morte. Pour un peu l'herbe pousserait entre les pavés. J'ai toujours pensé que Rennes ressemblait à cela.

. . . .

XXII

2 novembre 97

. . . .

J'ai passé ces derniers temps des jours assez vagues. Les plus beaux instants de ma vie ont été des pipes. J'avais une pipe en merisier dont je t'ai parlé. J'ai maintenant une autre pipe en merisier qui est énorme, une pipe en bois vulgaire qui est mauvaise et depuis ce matin une pipe à fourneau en écume et à tuyau en bois qui est si bonne qu'il me semble fumer du tabac belge. C'est exquis de rêvasser en la tenant à la main où la forme se

moule. A chaque bouffée de fumée qui sort on croirait que c'est une pensée qui naît. Elle me rend sérieux et grave autant qu'un père de famille qui a des responsabilités, et je l'aime autant qu'une petite femme. Mon grand désespoir est de ne pouvoir la tenir dans mes bras pendant la nuit.

. . . .

XXXIII

18 décembre 1897

. . . .

...J'ai passé la soirée de lundi dernier avec X., et je l'ai vu, comme je le pressentais, enthousiasmé choses qui me plaisent, mais quelles différences entre nous ! Je pensais à ce jeune homme, riche en somme, vêtu avec élégance, donnant de grands soins à sa personne comme à son style, épris de de choses d'art. Je me trouvais à ses côtés, mal habillé, désireux d'avoir l'air d'un homme simple, puisque mon cœur est simple, n'est-ce pas, écrivant avec des larmes aux yeux et polissant mes phrases non pas pour qu'elles soient savantes mais pour qu'elles soient émues, et si je trouvais belles les photographies de tableaux qu'il me montrait, je pensais néanmoins à des choses de la vie que je trouve plus belles encore. En m'interrogeant sans parti pris, je me trouvais plus beau que lui devant la vie. Loin de moi la pensée de faire mon éloge,

je connais très bien les qualités qui me manquent, et il y en a une bonne part que je n'acquerrai jamais. Mais je me trouvais supérieur à lui, même devant l'art, parce qu'il est un peu snob et comme tel plein de modes actuelles qui passeront. Toi et moi nous sommes plus simples, nous avons une vie intérieure plus intense, et c'est notre caractère qui nous dictera nos livres, et c'est notre émotion qui les gonflera, les fera solides et bons parce qu'ils seront humains, éternellement. Et puis X. est trop cultivé. Il ne faut pas connaître trop de choses, ou bien alors il faut avoir un esprit diablement puissant. Anatole France est délicieux, il sait tout, il exprime tout, il est érudit même : c'est à cause de cela qu'il appartient à une race d'écrivains qui finit, c'est par là qu'il est la conclusion de la littérature du dix-neuvième siècle. Maintenant il faut des barbares. Il faut qu'on ait vécu très près de Dieu sans l'avoir étudié dans les livres, il faut qu'on ait une vision de la vie naturelle, que l'on ait de la force, de la rage même. Le temps de la douceur et du dilettantisme est passé. C'est aujourd'hui le commencement du temps de la passion. J'ignore si l'un et l'autre nous serons de grands écrivains, mais ce que je sais bien, c'est que nous appartenons à la race qui va naître, c'est que nous serons au moins l'un des petits prophètes très nombreux qui, peu de temps avant sa venue annonçaient le Christ et prêchaient déjà selon sa doctrine.

J'ai lu l'*Idiot* de Dostoievsky. Voici l'œuvre d'un barbare. Toutes les questions humaines y sont agitées avec passion. Je ne connais pas dans notre littérature de livre aussi dense que celui-là. Parfois c'est fou de beauté. La scène où le prince Muichkine raconte ce qu'il faisait avec les petits enfants de Suisse, la description de ses sensibilités avant la première attaque d'épilepsie, et son entrevue avec Rogogine, et le dernier chapitre, sont des choses monstrueuses et grandioses. Et ses personnages à la fois simples et compliqués, il est étonnant, comme tu le remarques dans tes notes, qu'on vive si bien avec eux. J'ai été très ému.

. . . .

(A suivre)

POÈMES[1]

O Sommeil !

O sommeil, dans le lit où ta nuit va m'étendre,
Je ne désire plus ni l'amour ni l'espoir...
O mes rêves d'antan, ne heurtez plus au soir
Le sombre vol de votre cendre !

Un papillon de nuit, prisonnier de ces murs,
Se cognera jusqu'au matin contre leur pierre :
On dirait le son mat et profond de la terre
Tombant sur un cercueil obscur.

O rêveur, si la joie échappe à ta pensée,
Si tu la veux en vain, ne t'en étonne pas !
Le soleil change peu, mais d'infinis trépas
L'ombre mortelle est nuancée...

[1] Extraits de " *Profils d'Or et de Cendre.*"

Le Sommeil des Autres

Ecoute ! le sommeil des autres comme une aile
S'élève et bat, cygne des cœurs, oiseau du soir !
Silence harmonieux où ma chambre fidèle
Est paisible comme une chambre de miroir,
Comme une chambre où je verrais ma propre image
Rêver presque sans vivre, et vivre sans bouger,
Pensive estampe, où sous la lampe mon visage
Prêterait sa pâleur aux sommeils étrangers.
Mon âme s'étourdit dans votre doux vertige,
O vous tous qui dormez, formes d'ombre et d'oubli !
Là-bas un carreau luit comme une fleur sans tige
Et la mort est tranquille où tout s'ensevelit.
Pour suivre le silence inconnu qui me guide,
Je veux qu'abandonnant le vain espoir des mots,
Ma main trace une ligne indécise en le vide,
Et parlant dans un songe, exprime des sanglots...

Il faut écrire ainsi que le vent fait sur l'onde
En cercles frémissants, et dont les rides vont
Vite mourir aux bords, mais dont les eaux profondes
Encor longtemps après répètent le frisson.
O souffle du sommeil, ô vol noir qui m'emportes,
Pour dire la chanson pure que je voudrais,
Il faut des yeux fermés, il faut des lèvres mortes,
Et nul amour, nul souvenir, et nul regret...

L'Endormie

Je rêve au pied du lit, dans la chambre où tu dors...
Etrange solitude ! on dirait que ton corps
Immobile a prêté sa forme à ma tristesse,
Une ombre sur tes yeux a posé sa caresse,
Sur tes lèvres une ombre a l'air de soupirer...
Quelles phrases d'adieu vient-elle murmurer
A la chambre immobile, où seul dans le silence
Je vois se reflèter dans ta paisible absence,
Sur ta bouche fermée et tes regards de nuit
Le chagrin sans raison dont le secret me fuit ?
Miroir où je verrais sangloter ma faiblesse,
Pâle image aux yeux clos, frissonnante souplesse,
O gestes nonchalants qui tombez des doigts nus
Comme pour caresser un visage inconnu !
O corps silencieux où mon propre mystère
Semble prendre une forme et dort sous les paupières
D'argile, prisonnier dont j'entrevois soudain
Le fantôme vivant, dans un regard éteint !

L'Immobile Départ

Les plis de mes rideaux semblent des algues bleues,
Dessins par qui le soir veut imiter la mer,
Les lampes des maisons lèvent de lieue en lieue
Un quai silencieux, obscur, triste et désert.

Nos lits sont amarrés aux anneaux du mystère,
La nuit monte et descend sur leurs draps blancs et froids :
Dormir, c'est se pencher au-delà des lumières,
Ou bien laisser son geste échapper à ses doigts.

Une flamme, là-bas, incertaine et plus basse
Tremble comme un falot qu'on soutiendrait sur l'eau;
Quand la chambre s'éteint, c'est la corde qui casse
Qui retenait une ombre au bord de son flambeau.

O dormeur ! quel élan dans tes bras immobiles
Fait ramer ta pensée au-delà du destin ?
C'est ton plus grand voyage, aussi ton plus fragile,
Que celui qui t'emporte entre hier et demain.

Mais le ciel tout entier est comme une algue bleue
Qui rejoint tous les plis du soir dans les rideaux ;
Et très loin, dans la lune où s'égarent les lieues
Je vois jusqu'au matin s'éteindre des flambeaux...

LA VILLE ENDORMIE

O ville ! je vais seul entre tes portes closes,
De mon propre sommeil je suis le voyageur,
Et dans la nuit paisible où les autres reposent
Ma vie est comme un rêve animé par la leur.
Je sais que chaque seuil monte vers d'autres portes,
Et qu'un calme pareil égalise partout
Sur l'immobilité des formes presque mortes
Le souvenir du jour, quel qu'il fût, âpre ou doux...
O ville, je vais seul au milieu des lumières,
Tes murs s'offrent à moi comme un pâle décor,
Où mon ombre s'enfuit, nuageuse poussière,
Qu'un invisible souffle a ravie à mon corps.
Je m'en vais à travers votre foule endormie,
O vous tous dont, couchés, les ténébreux contours,
Ont conservé le geste, et dont l'âme bannie
A modelé l'argile au souvenir du jour:
Sommeil mystérieux, ô sommeil plein de larmes,
O fragile buée où s'irisent, le soir,
Comme jaillis des cœurs qu'un pur oubli désarme,
La joie ou la douleur, la fatigue ou l'espoir !
Je suis les escaliers de tes sombres demeures,
Et mon pas résonnant dans l'immense repos
Mêle de la folie au silence de l'heure...
On dirait qu'une voix cherche en vain son écho,
On dirait que l'on va dans un passé tout proche
Qu'on touche de la main, qu'on ne peut ressaisir ;
O sommeil douloureux, sommeil plein de reproches,
De tant d'instants perdus soucieux repentir !

JULIEN OCHSÉ.

BAUDELAIRE

> O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
> Comme un parfait chimiste et comme une âme
> sainte
>
> Baudelaire.

Il est au milieu de nous. Il ne se retire pas dans les solitudes pour en revenir poète et prophète. Il ne va pas demander à la nature de le rendre divin. — Mais il est avec nous. Je l'aperçois dans la rue : il est préoccupé de ses dettes, il marche tout en calculant. Il est en train de fonder des espérances sur des articles dont le prix l'aidera à se libérer. Ou bien peut-être il médite quelque plaisanterie à l'adresse de cet ami qu'il va voir. Ou bien encore il *travaille* mentalement un poème, il arrange des mots qui ne vont pas bien ensemble. — Peut-être, à le fréquenter, n'eussé-je jamais connu de lui que ses fantaisies et ses humeurs. Mais il avait une âme. Il la portait parmi sa vie. Elle était présente, quand survenait une souffrance ou quelque volupté. Elle était prête à tout ressentir ; non pas avec dilettantisme, mais comme une pauvre âme véritable faite pour la peine et la besogne. L'âme, cette chose inconnue en nous et qui nous épie dans toutes nos aventures ! Rentré chez lui, il la laissait se délivrer. Elle parlait sagement, elle racon-

tait ses épreuves sans déchaînement, sans éclat. Elle faisait son examen de conscience. Et voici que ce n'est plus elle seulement qui s'accuse, mais mon âme aussi et la vôtre, que nous avons pourtant contenues si soigneusement, que nous ne savions pas capables de toutes ces passions.

I

Poésie gouvernée

Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large.[1]

Et toujours elle semble sous la barre décrire une courbe appuyée. Elle est docile et pleine. Elle vogue obéissante, avec sa fantaisie ployée. On n'y trouve jamais de ces vers qui s'empressent dans une interminable voie droite, qui s'ajoutent les uns aux autres, qui se multiplient spontanément. Mais chaque pièce est le détour pur d'un courant, la fidélité de l'eau entre des rives tournantes.[2]

Cette poésie conduite entraîne dans son nombre tous les mots. Les plus rares y sont pris avec les plus familiers, les plus humbles avec les plus hardis. Mais plongés dans le sûr et délicat mouvement de l'ensemble, aucun ne surprend. Etrange train de paroles ! Tantôt comme une fatigue de la voix, comme une modestie soudaine qui prend le

[1] *Le Beau Navire.* Fleurs du Mal p. 164.

[2] Voir par exemple *Le Guignon.*

cœur, comme une démarche pliante, un mot plein de faiblesse :

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui *ferait* leur vigueur. [1]

Ou bien :

Cybèle, qui les aime, *augmente* ses verdures. [2]

Subtile restriction qui vient diminuer la densité du vers. Choix de la petitesse. Compromis avec le silence.

Tantôt au contraire les mots les plus forts se débattent emportés, étouffés. Ils roulent sans cri. Ils ont été arrachés aux rives et se perdent dans la puissance muette et contenue du cours poétique :

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron. [3]

Sur ses poèmes le poète ne cesse d'exercer son empire. Il les mène, lents et suivis. Il fléchit à son gré leur intention. Il les dirige par l'influence de son goût. Il aime appeler à son service les mots imprévus, — on pourrait presque dire saugrenus. Mais c'est pour réduire aussitôt leur étrangeté, pour faire couler sur elle une harmonie, pour

[1] *L'Ennemi*, p. 101.
[2] *Bohémiens en voyage*, p. 104.
[3] *La Chevelure*, p. 120.

modérer l'écart que par caprice il ouvrit.[1] Comme ceux qui se sentent parfaitement maîtres de ce qu'ils veulent dire, il cherche d'abord les termes les plus éloignés ; puis il les ramène, il les apaise, il leur infuse une propriété qu'on ne leur connaissait pas.

Il est *poète*, c'est-à-dire qu'il *façonne* des vers comme un ouvrage audacieux, utile et bien calculé.

* * *

Une telle poésie ne peut pas être d'inspiration. Elle a des élans sans doute, mais qui ne sont que la délivrance de la faculté poétique en travail. Baudelaire lui-même se décrit en train d'errer et

Heurtant soudain des vers depuis longtemps rêvés. [2]

Le jaillissement des phrases qui semblent le plus spontanées, est toujours comme une subite solution, comme un éclair préparé. Et de même que la pensée qui monte, enfin déliée, s'arrache sans hâte à l'obscurité qu'elle fut, de même le jet poétique retient de sa longue virtualité une lenteur :

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre... [3]

Il est solitaire comme une grande fleur. Jamais

[1] Claudel disait du style de Baudelaire : " C'est un extraordinaire mélange du style racinien, et du style journaliste de son temps. "

[2] *Le Soleil*, p. 251.

[3] *Chant d'Automne*, p. 173.

chez Baudelaire les images ne foisonnent sur place ainsi que chez les inspirés. Le poète a horreur des situations poétiques, des idées dont la simple énonciation fait bondir à l'entour les métaphores comme des flammes. Il n'aime pas à être environné et enfermé par le resplendissement de sa fantaisie. Il ne se donne rien en commençant. Mais les images naissent autour de sa parole ; elles se lèvent éveillées par celle-ci ; elles lui restent jointes ; elles lui font un cortège discipliné. Elles montent au long d'un simple vocatif, le soutiennent, l'éclairent d'une lumière dense et sombre :

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne... [1]

Elles sont la forme même de l'élocution, elles suivent le mouvement de la phrase, elles sont prises dans sa courbe :

Quand vers toi mes désirs partent en caravane,
Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis [2]

Elles se glissent dans le dialogue ; elles sont dans la question et dans la réponse :

D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange,
Montant comme la mer sur le roc noir et nu ? [3]

Et dans *la Chevelure :*

N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ? [4]

[1] p. 121.
[2] *Sed non satiata,* p. 123.
[3] *Semper eadem,* p. 145.
[4] *La Chevelure,* p. 120.

Chaque poème de Baudelaire est un mouvement ; il ne piétine pas, il n'est pas une description immobile, exaltant par des reprises et des surenchères un thème choisi. Il est une certaine phrase, question, rappel, invocation ou dédicace qui a un sens. Il est une proposition très courte, mais appuyée d'images qui se tiennent contre elle, penchées dans la même intention :

A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté
A l'ange, à l'idole immortelle
Salut en immortalité !

. . . .

Sachet toujours frais qui parfume
L'atmosphère d'un cher réduit,
Encensoir oublié qui fume
En secret à travers la nuit. [1]

* * *

Ces images, bien loin de nous écarter de la parole qu'elles accompagnent, au contraire nous y ramènent innombrablement. Au lieu de la développer et de l'illustrer, elles l'approfondissent, elles la replient, elles la font retentir à l'intérieur. Elles n'ont aucune destination *poétique*, elles ne cherchent pas à caresser notre imagination ; elles sont lointaines et étudiées comme ce détour de la voix

Hymne, p. 227.

quand elle insiste. [1] Parole qui peut-être eût passé sans que je la reconnaisse. Mais les images qui l'environnent, me sont un avertissement ; elles me la rendent intime, personnelle ; elles la font à moi-même adressée ; elles m'obligent à la subir avec toute son intention. Leur sensualité jamais n'est épanouie. Elles la gardent condensée comme une liqueur faite pour séduire le souvenir. Elles viennent ainsi tenter notre mémoire, battre le cœur avec l'insistance des vagues ; elles forcent doucement nos secrets inconnus ; elles réveillent notre passé inavoué ; elles évoquent par leur incantation toute la vie que nous n'avons pas vécue ; elles demandent la résurrection à ce qui ne fut jamais.[2] Comme une parole à l'oreille au moment où l'on ne s'y attendait pas, le poète soudain tout près de nous : " Te rappelles-tu ? Te rappelles-tu ce que je dis ? Où le vîmes-nous ensemble, nous qui ne nous connaissons pas ? Tu les as donc approchés, ces rivages ; jusque vers eux ton voyage t'a donc égaré toi aussi." Et cette voix

[1] " Le surnaturel comprend la couleur générale et l'accent, c'est-à-dire intensité, sonorité, limpidité, vibrativité, profondeur et retentissement général dans l'espace et dans le temps. " *Œuvres Posthumes.* Mercure de France. p. 86.)

[2] " De la langue et de l'écriture, prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire." (*Œuvres Posthumes*, p. 86.) " Le mystère, le regret sont aussi des caractères du Beau. " (Ibid. p. 85) "...Tocsin des souvenirs amoureux, ténébreux, des anciennes années." (Ibid. p. 84.) " Evocation de l'inspiration. Art magique. " (Ibid. p. 135.)

...... chantait comme le vent des grèves,
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie. "[1]

Elle chante, cette voix, et renaissent tous les adorables sourires du regret :

Mais le vert paradis des amours enfantines,
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
Les violons vibrant derrière les collines,
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que la Chine ?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?[2]

II

Cette poésie ne cherche que la confession. Baudelaire, tandis qu'il la compose, ne songe qu'à confier ses plus lourdes pensées, à les transmettre, à les donner aux autres comme une charge secrète et insupportable. Cette subtile contrainte, cette modération du caprice poétique par quoi il maintient toujours la phrase à la disposition de son âme ; enfin ces longues images qui tourmentent le souvenir comme des reproches, tout est calculé pour

[1] *La Voix*, p. 225.
[2] *Mæsta et Errabunda*, p. 185.

exprimer les sentiments d'un cœur qui ne peut pas souffrir sa solitude.

Mais ce ne sont pas des épanchements ; ce n'est pas une sincérité bavarde. Elle est multiple, sévère et souriante. Chaque poème est le doux corps précis d'un sentiment unique. Les vers se posent sur lui, comme un vêtement qui le ferait vivre. Ils l'animent à cette existence seule qu'il pouvait avoir. Et dès qu'il palpite, ils l'abandonnent. [1]

Ainsi le poète éveille tout le monde merveilleux de ses passions ; toutes sont là. Elles ont des visages divers ; et peut-être certains ne s'accordent pas. Mais elles regardent ensemble vers moi. Je les reconnais toutes. — Sur toutes passe la modération de l'ironie, comme une lumière. Baudelaire connaissait cette clairvoyance du cœur qui n'admet pas tout-à-fait ce qu'il éprouve, qui ne sait pas sentir sans arrière-pensée. Si vigilante est sa sincérité qu'elle traduit jusqu'à l'intelligence qui la trouble. C'est un suspens, une hésitation de l'âme, un regard de modestie. Le poète plaint un peu sa crédulité, il révoque doucement en doute son sentiment. Il sourit.

Pourtant ce n'est pas par une sèche curiosité de soi qu'il est mené ; ni par le désir d'une analyse impartiale. Il ne se décrit que pour se faire des complices. Il se donne à nous afin que nous nous donnions à lui. Il ne nous permet pas de ne pas

[1] Voir *Semper eadem* et *Recueillement*.

lui ressembler. Ses passions sont si véritables, elles tiennent si fortement à son cœur qu'elles gagnent le nôtre et qu'il faut que nous les reconnaissions en nous.

Tant de désirs, tant de remords qui se cachaient en moi. Pourquoi me les fussé-je avoués, puisque je savais ne les pouvoir calmer ? Et soudain, froissant toute ma discrétion, faisant s'évanouir mon hypocrisie, s'élance un vers si nu, si pur, si déplacé qu'il me touche comme une offense. [1] C'est la vérité jaillissant de l'âme. C'est une sorte de délivrance affreuse. C'est un aveu si sévère qu'il accuse et laisse blessé : il faudra que je l'entretienne avec désespoir dans mes moments secrets :

— Voilà que j'ai touché l'automne des idées.... [2]
— J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.... [3]
— Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres :
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !... [4]

Et ce vers chargé de tout le remords du monde :

Le Printemps adorable a perdu son odeur ! [5]

Vers si parfaits, si mesurés que d'abord on hésite à leur donner tout leur sens ; un espoir

[1] " Le propre de la confession, dit Péguy,... est de montrer de préférence les pièces invisibles et de dire surtout ce qu'il faudrait taire. " (*Victor-Marie Comte Hugo*, p. 14.)

[2] *L'Ennemi*, p. 101.

[3] *Spleen*, p. 199.

[4] *Chant d'Automne*, p. 172.

[5] *Le goût du Néant*, p. 205.

veille quelques instants, un doute sur leur profondeur. Mais il ne faut qu'attendre. Dans mon souvenir peu après je les retrouve, vibrant encore comme des flèches.

Et parmi cette sincérité, dont il importerait qu'au plus tôt je me débarrasse, circule l'ironie murmurant : " Je sais toutes les réponses, je sais bien toutes les justifications. Je ne suis dupe de rien. Cependant il faut subir cette amertume. Il n'y a rien qui puisse délivrer ton cœur de tant de vérité."

* * *

C'est ainsi que je reçois, sans m'en pouvoir défendre, tous les sentiments qu'il plaît à cette grande âme de verser en moi. Quels sont-ils ? Ils sont si vivants qu'ils restent d'abord confondus. Je ne les reconnais que bien longtemps après les avoir soufferts. Alors seulement j'aperçois qu'ils sont différents au point de se contredire.

D'abord un regret immense, un souvenir informe et violent, le mal de l'exil.

.....Ame aux songes obscurs
Que le réel étouffe entre ses quatre murs. [1]

[1] *Sur Le Tasse en prison*, p. 236. Cf. *L'Irréparable*, p. 168.
Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,
Qui vit, s'agite et se tortille,
Et se nourrit de nous comme le ver des morts,
Comme du chêne la chenille ?
Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?

Il y a des ciels qui raniment soudain au fond du cœur l'image des belles patries perdues :

> Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,
> Qui font se fondre en pleurs les cœurs ensorcelés. [1]

Le " spleen " ou " l'ennui ", cette passion sourde et désespérée que chassent ou ramènent les températures, n'est pas une simple mélancolie poétique, une tristesse ordinaire. Mais l'âme se révolte soudain ; elle ne peut plus vivre dans cette banlieue terrestre avec le poids de son imperfection :

> Ah ! Seigneur donnez moi la force et le courage
> De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût. [2]

Impossibilité d'être là. Une mémoire tourmente l'âme déchue. [3] Elle s'afflige à la pensée de la dignité d'où elle se voit descendue :

> Une Idée, une Forme, un Etre
> Parti de l'azur et tombé
> Dans un Styx bourbeux et plombé
> Ou nul œil du Ciel ne pénètre ;
>
> Un Ange, imprudent voyageur,
> Qu'a tenté l'amour du difforme
> Au fond d'un cauchemar énorme
> Se débattant comme un nageur. [4]

[1] *Ciel brouillé*, p. 160.

[2] *Un Voyage à Cythère*, p. 321.

[3] " Il a chanté, disait Claudel, la seule passion que le XIXe Siècle pût éprouver avec sincérité : le remords."

[4] *L'Irrémédiable*, p. 242.

Peu à peu le poète sent s'agrandir sa douleur. Elle cesse de lui être personnelle. Toute la plainte du monde passe en son cœur. Il est travaillé par le remords du paradis perdu. Il est en proie à la réminiscence.[1] Il revoit confusément cette forme parfaite que l'univers a dépouillée pour jamais et qu'il s'efforce pourtant de ressaisir. A la longue le souvenir qui vient le visiter dans son abîme, se fait plus précis. Ainsi qu'au naufragé la consolation des longs mirages, le paradis terrestre s'étend au fond de sa mémoire. [2] Il est svelte et nu comme les arbres clairs des Iles ; il est semblable à la mer tiède et domptée des beaux climats, où les navires circulent voluptueusement appuyés au flanc des vagues :

[1] " Volupté saturée de douleur et de remords," (*Œuvres Posthumes*, p. 93.)

[2] Derrière les décors
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme
Je vois distinctement des mondes singuliers.
(*La Voix*, p. 225.)

Comparez :

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers.
(*Obsession*, p. 204.)

et :

Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.
(*Bohémiens en voyage*, p. 104.)

Dans les *Posthumes* on lit (p. 86) : " Il y a des moments de l'existence où le temps et l'étendue sont plus profonds, et le sentiment de l'existence immensément augmenté. "

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts. [1]

Parfois, porté par un espoir moins fort, c'est d'une voix plus basse, avec une sorte de regret sans révolte, que le poète appelle son bonheur.

Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe ?
. . . .
Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé !
Où dans la volupté pure le cœur se noie !
Comme vous êtes loin, paradis parfumé ! [2]

Pourtant, si l'atteignait notre amour :

Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté. [3]

[1] *La Chevelure*, p. 119. Comparer *Parfum exotique*, p. 118.
Une île paresseuse où la nature donne, etc.
[2] *Mæsta et Errabunda*, p. 184 et 185.
[3] *L'Invitation au voyage*, p. 167.

C'est ainsi que le poète est tourmenté par le désir immense de la perfection.[1] Il se souvient des origines. Tantôt, porté par quelque heureuse humeur jusqu'aux confins du paradis, il le contemple de près, il l'anime des yeux, il oblige toutes ses merveilles à fleurir. Puis tantôt, il le perd de vue et l'invoque plaintivement dans l'obscurité de l'univers. Mais jamais il ne l'oublie, jamais ne le quitte la pensée de ce qui est complet, satisfaisant, éternel.[2]

*
* *

Cependant quelle dilection pour la réalité défaillante, incertaine, périssable ! Aussi fort que l'amour du parfait, l'amour de ce à quoi il manque.[3]

[1] Et toujours le désir nous rendait soucieux !

(*Le Voyage*, p. 347)

S'adressant à sa *Muse malade*, (p. 98), il dit :

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
Où règnent tour à tour le père des chansons,
Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.

[3] Je songe, dit-il,

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais ! jamais ! à ceux qui s'abreuvent de pleurs....

(*Le Cygne*, p. 260).

Comparez :

Pauvre grande beauté ! Le magnifique fleuve
De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux.

(*Le Masque*, p. 115).

Avec la contemplation de l'immuable, la pensée du mortel, un respect infini pour toutes les choses imparfaites, une admiration sans paroles, un silence devant elles, souffrantes, mutilées, exténuées. Ce n'est pas simplement de la pitié, ni l'appel sur elles de la miséricorde divine, mais une considération pleine d'amour, la dévotion d'un cœur que la faiblesse emplit d'extase.

Le poète parle avec une tendresse pénétrée des moindres existences, des objets eux-mêmes. Il semble qu'il n'ose les toucher. Il met toute sa précaution à les soulever. Il les enveloppe dans ses vers avec émerveillement. Il sent tout le prodige qu'il y a à ce qu'ils soient tels et non pas autres. Il se complaît à décrire des appartements, à dire la couleur des tentures, l'odeur qu'exhalent les meubles. Avec révérence il évoque le désordre que le passé lentement au fond des armoires compose :

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances. [1]

Il parlera des choses les plus horribles et la violence de son respect lui donnera une subtile décence. Avec une image chaude et funèbre, mais délicate comme l'hommage d'un amour que la mort ne décourage pas, doucement il montre dans

[1] *Spleen*, p. 199. Comparez le poème :
Je n'ai pas oublié, voisine de la ville, etc. (p. 282).

une chambre inconnue la tête coupée d'*Une Martyre.* [1]

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose...

A tout ce qui est, à tout ce qui, privé de perfection, vit pourtant, le poète étend son admiration muette et triste. Il épouse toute misère, il est prêt à recevoir tout sentiment. Dans l'infinité des souffrances il n'en est aucune qui le trouve distrait. Mais il n'est là que pour les aimer. Trop de respect en lui pour qu'il s'indigne. Il garde cette impartialité terrible que donne un immense amour de la vie :

Loin du monde railleur, loin de la foule impure,
Loin des magistrats curieux,
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,
Dans ton tombeau mystérieux ;

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle
Veille près de lui quand il dort ;
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,
Et constant jusques à la mort. [2]

[1] p. 309 et 310.
[2] *Une Martyre*, p. 311.

Chaque vers du *Crépuscule du Matin*, sans cri, avec dévotion, éveille une infortune :

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide ;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine.
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux ;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux. [1]

Poésie pleine d'amour. Elle se multiplie, elle se partage entre tous les malheurs ; elle accompagne chacun dans sa mansarde. Elle le devine, proche ou lointain, à travers les murs. Elle assiste toute la ville qui souffre et mène sa tâche. Elle

.... refait le lit des gens pauvres et nus. [2]

Mais la pitié qui la tient est si violente qu'elle se tait. [3]

[1] *Crépuscule du Matin*, p. 290 et 291.
[2] *La Mort des pauvres*, p. 340.
[3] Sans doute il est impossible de ne pas tenir compte d'un assez grand nombre de poèmes révoltés ; la révolte est le sujet même de

*
* *

Dans ces vers mesurés que semblait guider une âme tranquille et artificieuse, pouvions-nous discerner de quels sentiments extrêmes nous ferait à la fin complices l'audience que nous leur prêtions ? Mais il est trop tard pour échapper. Les plus grandes passions se sont insinuées en nous, si grandes, si vastes, si complètes que les voici contradictoires. C'est toute notre âme avec la violence insoupçonnée de ses amours diverses que Baudelaire nous a rendue à nous-mêmes sensible. Il est possible que le don soit lourd et qu'il faille du

certains. — Baudelaire s'engage si fort dans le parti de l'imparfait qu'il finit par se tourner contre la perfection. Il repousse l'image de ce qui est pur, immobile, inflexible. On le voit préférer cette ardeur accablée qui nous dévore à la dureté impassible de l'idéal :

> Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,
> Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses
> Déroulé le trésor des profondes caresses,
>
> Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort
> Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles !
> Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.
> (*Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive*, p. 133.)

Même il se complait dans cette préférence de la faiblesse. Elle devient une sorte de culte du mal, une attitude appliquée, le satanisme.

Mais ne nous a-t-il pas donné assez pour que nous puissions oublier quelques vers de mauvais goût sur le charme du crime et les vertus de Beelzébuth ? Erreurs dont au reste la responsabilité pour une grande part incombe aux contemporains du poète.

courage pour le supporter. Cette poésie ne rassure pas ; elle ne verse pas d'illusions. Mais elle s'adresse à ceux pour qui rien n'est plus beau que de connaître son cœur, que de le sentir peser en soi. Souvent j'écouterai la voix de cet ange savant et désespéré.

JACQUES RIVIÈRE.

L'OMBRAGEUSE

(*Suite*)

VI

En recevant le laconique billet qui le mandait auprès de l'Ombrageuse, Derlon, une fois encore, avait voulu espérer ; à peine l'eut-elle prié de la mener au Casino, il reconnut son erreur, et qu'il n'y avait plus place pour lui à la partie. Il s'inclina : rien ne devait le détourner désormais du parti auquel l'avait conduit l'amère réflexion de sa solitude et que cette dernière épreuve décidait brusquement.

De toute la route, ils n'ouvrirent pas la bouche. Isabelle songeait bien à s'inquiéter du mutisme de Derlon ; absorbée, indifférente, elle semblait avoir oublié jusqu'à sa présence à ses côtés. Dès qu'elle aperçut au fond de l'allée les fenêtres illuminées du Casino, elle pressa le pas. Le comte releva la tête. Un instant il suivit des yeux l'obscure silhouette de la jeune femme qui s'éloignait, puis, résigné, il la rejoignit sans mot dire. Que pouvait lui apprendre à présent l'attitude de l'Ombrageuse ? Lorsqu'au vestiaire, il voulut l'aider à retirer sa pelisse, elle eut, en le reconnaissant, un regard presque surpris, comme si elle s'expliquait mal qu'il se trouvât juste à point pour lui rendre cet office.

Déjà, bien que l'heure ne fût guère avancée, tout n'était qu'agitation et rumeur dans les couloirs et la

rotonde où, tout de suite, Isabelle voulut s'engager. Un orchestre était installé au milieu ; sa voix sonore éclatait sous les vitres de la coupole ; cent couples enlacés s'entre-croisaient à l'entour. Un peu gêné du costume de ville qu'il portait, Derlon s'arrêta sur le seuil et désignant à la jeune femme quelques sièges inoccupés dans une petite galerie latérale : " Je crois, hasarda-t-il, qu'il faudra que nous nous arrêtions un instant, en attendant la fin de cette danse... "

Isabelle, pour toute réponse, lui prit le bras et s'avança dans la mêlée. Une rougeur légère était montée à ses joues. Le bruit, tant de mouvement, la fuyante résistance qu'elle rencontrait, semblaient l'irriter ; Derlon sentait sa main se crisper contre lui. D'un œil attentif, elle ne cessait d'interroger la foule qui la pressait. Parfois, enveloppés de toutes parts, force leur était de faire halte. Maladroit et confus, le comte s'effaçait de son mieux ; mais la jeune femme avait tôt fait de l'entraîner, et ses yeux impatients à nouveau allaient cherchant autour d'elle. Avec un triste sourire, Derlon à un moment ne put se tenir de lui dire : " Non, chère amie, je le crains, nous faisons fausse route... Ce n'est pas ici que nous le trouverons. "

Dégagée brusquement, elle le toisa d'un air hautain, mais Derlon baissant la tête, elle se détourna et repartit sans répondre. Dans l'embrasure d'une porte-fenêtre, enfin, elle découvrit Paulette et Boboli. Vêtues de robes pareilles, fraîches, rieuses et les yeux vifs, elles étaient assises côte à côte, le visage tendrement tourné vers Latour qui, debout derrière elles, leur parlait à l'oreille parmi le battement léger des éventails.

“ Comment, c'est toi ! fit Boboli, aussitôt qu'elle aperçut Isabelle. Ah ! par exemple, je ne m'attendais guère à te voir ! ” Et des deux mains, affectueusement, elle attira auprès d'elle l'Ombrageuse qui, les saluant d'un signe de tête, prit place entre les jeunes femmes, le dos tourné à Philippe. “ Du reste, poursuivait Boboli, tu as eu mille fois raison !... Il me semble que jamais je ne me suis autant amusée... Tout à l'heure, que ne nous voyais-tu ! Nous avons valsé comme des éperdues, n'est-ce pas, Paulette ? ” Et, toute illuminée, elle se caressait doucement la joue contre son épaule ronde et nue.

Paulette ne répondit pas. Dès l'arrivée de leur amie, elle s'était subitement rembrunie. D'un air méfiant, elle observait l'impénétrable visage de l'Ombrageuse. Parfois aussi, elle considérait à la dérobée Derlon qui s'entretenait avec Philippe.

“ Et avec qui donc avez-vous ainsi dansé ? demanda Isabelle, tout à coup. Je ne sache pas que vous ayez ici tant de connaissances ! ”

“ Mon Dieu ! je ne me rappelle plus... avec Latour, avec le lieutenant, avec tout le monde, je crois...” Et, d'un geste amusé, Boboli montrait la salle toute entière où dans la chaude lumière, les couples continuaient de tourner.

L'Ombrageuse eut un rire moqueur : “ Quoi ! avec monsieur Latour, se peut-il ? Un homme si sérieux, vous me surprenez, je ne l'en aurais pas cru capable... Qu'il ne s'arrête pas surtout... Je serais désolée qu'à cause de ma présence, il se crût tenu de contrarier ses plaisirs et les vôtres...”

Aux premiers mots d'Isabelle, Derlon avait dressé

l'oreille. Il dévisagea le jeune homme. Insensible, ainsi qu'à l'ordinaire, au persiflage de l'Ombrageuse, ce dernier souriait faiblement et demeura silencieux. Pourtant, comme s'il eût voulu répondre au défi, il se pencha vers Paulette, et lui murmura quelques mots à voix basse. Elle se leva, lui prit le bras ; le flot mouvementé de la foule en un moment les eut dérobés aux regards d'Isabelle.

“ Ah ! fit Boboli alors, un peu étourdiment, il faut que, toi aussi, je te voie danser ce soir... Quel dommage que Derlon ne soit pas en habit !... Veux-tu que je fasse signe au lieutenant ? Il ne demanderait pas mieux... C'est un garçon si gentil ! ”

Une sorte de gaîté maligne passa sur les traits d'Isabelle. Lentement, elle se tourna vers la jeune femme : “ Admirable idée ! ” commença-t-elle. Mais elle s'interrompit tout à coup à l'aspect du Colonel qui, surgi à ce moment, s'inclinait devant elle, obséquieux et empressé : “ Quelle chance de vous voir ! ” s'écria Boboli. Et, sans permettre au vieillard d'ouvrir la bouche : “ Je vous en prie, donnez-nous vite des nouvelles de Raymond... Que s'est-il passé hier soir ? ”

Le Colonel eut une grimace de mécontentement : “ Ma jeune amie, fit-il en s'asseyant, vous m'obligeriez en ne parlant point de cette sotte histoire... Voilà vingt-quatre heures que je vis dans l'agitation la plus déraisonnable... Ma parole, je m'y perds...” Et s'animant à mesure : “ Parbleu ! vous aviez assisté à l'algarade, vous saviez à quoi vous en tenir... J'ignorais tout, moi ! Jugez de ma stupéfaction en voyant la Colonelle faire irruption chez moi avec ce jeune homme qu'elle traînait par le bras. Elle criait de telle sorte et il semblait si affaissé

qu'un moment j'ai pensé qu'elle le rouait de coups. Cela a duré une demi-heure; puis subitement, ma femme s'est mise à pleurer, il s'est jeté à son cou et tous deux sont sortis. Honorine, il est vrai, peu après est reparue et, sans autre explication, m'a informé que le gaillard, à l'avenir, ne nous quitterait plus... Ce matin, en effet, nous avons déjeûné ensemble. Je n'étais point rassuré, je l'avoue, car je suis un homme tranquille et ne goûte point les scènes, mais depuis la veille, tout avait changé... Plus de cris, plus de pleurs. Ma femme était tout miel; quant à l'autre, votre ami, il ne soufflait mot et suivait le moindres gestes d'Honorine d'un air de chien battu. Tantôt, il n'a pas paru au dîner; tant d'émotions, vous comprenez !... La Colonelle a prétendu lui tenir compagnie. Quand je suis allé les rejoindre, je l'ai trouvé au lit, il avait la main de ma femme dans la sienne, et encore une fois tous deux versaient des larmes... De peur d'avoir à jouer un rôle dans cette comédie, je me suis éclipsé — et me voilà... Ceci dit, ne me parlez plus, de grâce, ni de votre ami, ni de ma femme." Et, poussant un soupir, il leva vers Derlon son front enfantin et ridé, tandis que Boboli cachait mal, derrière son éventail, l'inconvenante gaîté où ce récit l'avait mise. Mais, non loin d'elle, dans la foule, elle avisa le lieutenant qui l'observait timidement et n'osait approcher. D'un signe, elle l'appela aussitôt. Comme il ne bougeait pas, elle courut à lui, toujours riant.

Latour et Paulette revenaient à ce moment. Le doux visage de la jeune femme rayonnait; appuyée contre Philippe, toute animée encore du plaisir de la danse, elle attachait sur lui un regard tendre et charmé. En recon-

naissant le colonel, Paulette sourit et, pour l'aller saluer, quitta le bras du jeune homme. L'Ombrageuse alors s'avança vers Latour, et d'une voix brusque : " Depuis trop longtemps, fit-elle, me voilà immobile parmi l'agitation des autres. Ne me ferez-vous point la faveur de m'inviter à mon tour ?"

La proposition d'Isabelle ne parut pas plus étonner Latour que ses sarcasmes n'avaient fait tout à l'heure. Tandis qu'ils s'éloignaient, Paulette inquiète et ne comprenant pas, se retourna naïvement vers Derlon. Mais celui-ci eut un geste découragé, comme pour signifier qu'il n'y pouvait plus rien désormais.

Afin de n'être pas gênée par la cohue, l'Ombrageuse avait gagné la galerie qui faisait le tour de la rotonde. Sa main nerveuse à peine appuyée sur la manche du jeune homme, elle l'entraînait en silence. De temps en temps, Philippe la dévisageait d'un regard tranquille. Les yeux mi-clos, attentive à ne rien laisser deviner d'elle-même, elle poursuivait sans tourner la tête. A la hauteur des salons de lecture, elle trouva l'issue qu'elle cherchait. D'un geste prompt, elle retira son bras, et, la salle traversée en quelques pas, elle poussa vivement la porte qui, au fond, donnait accès sur les terrasses. Obscures et spacieuses, elles dominaient le parc, ses rondes verdures immobiles dans l'air bleuâtre de la nuit ; pas une âme à cette heure ne troublait le calme du vaste promenoir que l'air pur, le souffle tiède d'une brise occupaient seuls. Sur l'un des bancs de pierre qui couraient au long de la balustrade, Isabelle lentement alla s'asseoir.

Son cœur battait ; pour cacher à Latour un trouble dont elle n'était point maîtresse, elle rabattit sur sa gorge,

d'un mouvement irrité, les bouts flottants de sa mantille : "Je le vois bien à présent, fit-elle en même temps. Vous l'avez juré, devant moi, vous ne saurez jamais que vous taire !"

Philippe était resté debout; afin qu'elle ne découvrît point son visage, il tourna le dos au mince filet de clarté que laissait passer la porte restée entr'ouverte derrière eux. "Que sert-il de me le reprocher, répondit-il à mi-voix. Vous n'ignorez pas que je ne puis rien vous dire..."

L'Ombrageuse se redressa. Son agitation était tombée ; toute tendue, pour mieux percer le sens de l'obscure parole, elle cherchait dans l'ombre les yeux de Philippe. "Vous ne pouvez pas ? reprit-elle, aussi bas qu'il avait parlé. Qu'est-ce donc qui vous empêche ? "

"Ce qui m'empêche ?" Mais il s'arrêta court et secouant la tête : "Vous ne m'avez pas entendu, fit-il. Ou plutôt, je me suis mal exprimé... A quoi bon, du reste, tant de détours et de mystère ? Puisque l'occasion s'offre aujourd'hui d'y mettre un terme, permettez-moi d'être franc. Mon mutisme, il est vrai, peut bien être parfois irritant ; convenez qu'après tant de traits dont votre aversion m'a poursuivi, il n'est pour moi qu'une contenance bien naturelle !"

La jeune femme ne répondit pas. Elle s'était levée. Tranquillement, elle ferma la porte du salon ; le silence de la nuit, sa limpide obscurité à l'instant se firent plus profonds autour d'eux. Revenant ensuite vers Philippe :

"Trêve de manières, j'y consens ! Cessez donc tout d'abord de ruser et de feindre... A m'éluder plus longtemps, vous n'iriez qu'à m'irriter sans me faire lâcher prise. Nous avons jusqu'à ce jour volontairement prolongé

l'équivoque entre nous. Ni l'un ni l'autre, nous n'en étions dupes ; le courage cependant nous a manqué de confondre d'un mot le mensonge et l'artifice de cette attitude... Ce soir, il faudra qu'elle soit enfin prononcée, cette parole... Au point où nous en sommes, il est trop tard pour reculer. Je vous tiens d'ailleurs et déjà en convenant que vous ne pouviez rien dire, vous avez commencé de parler... Mon aversion ? dites-vous... Ah ! ne savez-vous pas mieux que moi ce qu'ont toujours valu mes violences et mes colères ? Quand j'entendais me disputer encore, combien de fois ne m'ont-elles livrée toute entière !... Et si vous en fûtes blessé, n'est-ce pas votre propre dessein qu'il convient d'accuser ? Tandis que soulevée d'impatience et d'anxiété, je m'attachais à vos yeux, à vos lèvres, au moindre de vos gestes, ignoriez-vous ce que j'attendais de votre cœur ?... A cet appel où je mettais toute mon âme, avez-vous jamais répondu, sinon par le dédain et la fuite... Deux fois je vous ai surpris deux fois j'ai cru vous saisir : vous m'avez chaque fois glissé entre les mains, et après un instant d'espoir, je ne trouvais plus devant moi qu'une face indifférente ou hostile. Ce soir, je saurai vous contraindre à parler. Cette réponse qu'obstinément vous m'avez refusée, de gré ou de force, j'entends bien l'obtenir !" Et faisant un pas vers lui, elle le couvrit d'un regard où tout n'était plus qu'emportement et orgueilleuse assurance.

Latour, instinctivement, avait reculé. Les sourcils froncés, il fit quelques pas. Elle ne put retenir un geste de triomphe. Une joie insolente brilla sur son front. " Regardez-moi donc en face, cria-t-elle. Ah ! l'oseriez-vous encore à cette heure ?"

Comme outré, une seconde il la mesura des yeux, mais se détournant tout de suite : " Où prétendez-vous me pousser ? fit-il, en hésitant. A quel aveu voulez-vous me réduire, et quel compte vous dois-je ?... Nous sommes libres, je pense, de toute obligation l'un envers l'autre... De quel droit, dès lors, m'imposeriez-vous de parler ?... Deux fois, dites-vous, vous avez cru me surprendre ; qu'avais-je donc laissé voir ? Et ce secret, si j'ai su le garder jusqu'à présent, imaginez-vous que vos menaces me l'arracheront ce soir ? Du reste, reprit-il avec force, il s'agit bien de cela !... Jamais je ne vous ai rien refusé... Qu'avais-je à vous accorder ?... De votre côté, qu'avez-vous à me demander ? Vous oubliez trop, ce me semble, votre situation, la mienne, et ce que nous sommes tous deux ! "

Elle eut un rire méchant : " Eh, je savais bien qu'un jour vous vous décideriez à répondre... Mais l'inspiration vous sert mal ! Vous parlez de droits : qui vous avait donné celui de me dire les choses que vous m'avez jetées à la face, un matin, dans le jardin de cette auberge où vous m'aviez trouvée en larmes ? "

Philippe, qui s'était remis à marcher, se retourna vivement : " Non, je ne réponds pas !... Quelle question m'avez-vous posée ?... Vous n'avez cherché qu'à me jeter hors de moi pour mieux me prendre en défaut... Sais-je seulement quelle explication, quelle parole vous exigez ? Vous parliez de mensonge tout à l'heure... Est-ce à ma conduite que vous en avez, et la vôtre ne vous indigne-t-elle pas plutôt ?... Epargnons-nous les reproches ! Pas une fois je n'ai contesté que vous puissiez disposer de vous à votre guise. Vos insultes, vos rebuffades, pas une

fois, je n'ai songé à m'en plaindre... En échange, vous me passerez, je l'espère, d'avoir les sentiments qu'il me plaît et de les manifester comme je l'entends ! " Mais, comme étonné de sa véhémence, il s'arrêta, et l'Ombrageuse, qui ne le quittait pas des yeux, le vit fermer les paupières une seconde. D'une voix changée ensuite, et qu'il voulait naturelle : " Je vous en prie ! reprit-il, pardonnez-moi. J'ai honte de me laisser entraîner de la sorte... Vous m'avez un peu poussé, il est vrai... Ma brusquerie n'en est pas moins sans excuse : ne m'en veuillez pas. Au surplus, n'eût-il pas été facile d'éviter ce débat en m'interrogeant simplement, s'il est une chose, du moins, que vous ayez à apprendre de moi. "

De dépit, Isabelle frappa du pied : " Ah, vous m'échappez encore... Il y a une minute, vous ne songiez plus à vous contraindre : tout en vous se détendait, et je croyais bien voir s'ouvrir ce cœur rebelle. J'ai laissé fuir l'occasion : je retrouve l'ennemi... Tant pis, j'irai jusqu'au bout : vous ne sortirez pas d'ici que je n'aie emporté par la violence ce qu'à mes prières et mes instances vous refusez d'accorder !... C'est en vain que vous vous disputez encore... Cette heure est à moi, vous le savez et si vous vous êtes emporté, c'est à sentir qu'il vous fallait céder enfin. Ah ! l'orgueil toujours vous commandera-t-il, et n'avez-vous donc point de cœur ?... Car, de ce qui se passe en moi, et du mal que vous me faites n'êtes-vous pas instruit comme moi-même ? Dès le premier jour, ne m'avez-vous pas devinée ?... " Un sanglot léger s'exhala de sa bouche, et toute éperdue du cri qui lui échappait, Isabelle s'arrêta et ne sut plus que rougir. Pendant une minute, elle ne fut devant lui que ferveur, imploration.

“ Vous ne répondez pas ?... Tout ce que je vous ai dit n'a donc su vous fléchir ? Il n'est pas un mot sur vos lèvres ? Ah, le retiendrez-vous plus longtemps... Ou bien, dites-moi seulement que je n'ai pas encore mérité de l'entendre... Je n'en demande pas davantage... Un signe, du moins, et je serai satisfaite... ” Exténuée d'émotion et d'incertitude, elle tremblait, et les larmes coulaient au long de ses joues.

Lentement, Latour releva le front. Ses yeux se posèrent sur la jeune femme. Avec quel transport l'Ombrageuse le vit devant elle, incertain, ébranlé, sans force pour l'écarter ou la confondre. Elle avança la main : “ Philippe ! ” murmura-telle.

Mais Latour recula brusquement et, se raidissant : “ Le malentendu qui nous sépare, fit-il d'une voix sourde, ce n'est pas en nous y prenant de la sorte, que nous arriverons à le dissiper. J'espérais, je l'avoue, m'être fait comprendre, et que précisant vos reproches, vous alliez me mettre en mesure, une fois pour toutes, de me défendre ou de m'excuser. Je me suis trompé : que voulez-vous que je réponde à présent ? ”

Un froid mortel transit la jeune femme. Elle frémit ; une seconde, de saisissement et de dépit, elle pensa briser son éventail sur la joue de Latour : se dominant aussitôt, elle tourna les talons et alla rouvrir la porte qu'elle-même, peu auparavant, avait voulu fermée. Dans la lumière qui jaillit, sa face apparut tourmentée, en désordre. Un éclat glacé illuminait ses yeux admirables. “ Rentrons ”, dit-elle.

L'un derrière l'autre, ils traversèrent en silence les salons de lecture qui demeuraient déserts. Près d'en

franchir le seuil, l'Ombrageuse s'arrêta : " Quoi que j'aie tenté, reprit-elle, vous avez su rester fermé jusqu'au bout. Vous êtes décidément le plus fort, je m'incline... Eh bien, puisqu'il en est ainsi et que je ne puis rien sur vous, regardez-moi en face et dites : " Non ! " simplement. Je saurai dès lors à quoi m'en tenir et cela ne vous compromettra guère..."

Au lieu de répondre. il souleva la tenture qui les séparait de la galerie et s'effaça, afin de faire place à Isabelle. Elle passa : le tumulte du bal, à nouveau, les enveloppa. Une poussière chaude et sèche flottait sous la coupole vitrée. La musique, à l'instant, venait de s'éteindre. Mille rumeurs de conversation, d'appels et de rires remplaçaient l'assourdissant déchaînement de l'orchestre. Pour regagner leur place, il leur fallut se frayer derechef un pénible passage parmi les couples défaits qui, de toutes parts, se répandaient.

Tels qu'ils les avaient laissés, ils retrouvèrent Derlon et Paulette. Tous deux étaient mornes et anxieux. Debout, derrière eux, le lieutenant dévisageait avec complaisance Boboli qui, les cheveux ébouriffés et une flamme aux joues, s'esclaffait aux compliments que lui faisait de fort près un jeune homme inconnu, penché sur sa nuque. Sitôt qu'elle aperçut l'Ombrageuse : " Ah ! l'on te retrouve enfin, s'écria-t-elle ; il y a une heure que je te cherche ! Où diable étais-tu cachée ? ".

" Là-bas, répondit-elle vaguement. Elle frémissait sous le regard scrutateur que Derlon et Paulette attachaient sur elle. " Et maintenant, mes petites, poursuivit-elle, j'aime à croire que vous en avez assez... On étouffe ici, et il est temps de changer d'air... D'ailleurs, Latour nous demande de souper avec lui... "

“ Vrai ? ” fit Boboli qui, ravie, se leva sur-le-champ.

Philippe considéra Isabelle. Leurs yeux se croisèrent. Sans marquer aucune surprise, il sourit à Boboli qui attendait sa réponse et lui fit signe que oui, d'un hochement de tête.

“ Tous ? ” demanda encore la jeune femme.

“ Sans doute, reprit l'Ombrageuse. N'as-tu pas entendu ? Dépêchons plutôt. ” Et comme l'inconnu faisait mine de se retirer : “ Mais vous aussi, cher monsieur, ajouta-t-elle. Je pense que vous ne refuserez pas d'être des nôtres. ” Et sans écouter la réponse du jeune homme, elle entraîna Boboli.

Derlon, durant ce temps, n'avait point cessé de dévisager Latour, comme s'il en eût attendu une explication qu'il n'osait solliciter. Tout occupé de Paulette, Philippe cependant ne semblait rien soupçonner de l'inquiétude et de la surprise que causait au comte un projet si imprévu. Derrière tous les autres, Derlon, à son tour, s'avança, interdit et désemparé. Quand il arriva au vestiaire, Isabelle achevait d'agrafer son manteau. D'un air enjoué, elle prit le bras de l'invité inconnu et s'éloigna sans attendre personne. Le comte soupira. Brusquement il se sentit inutile, oublié, importun. Un moment même, il pensa s'esquiver. Mais, se ravisant, il s'habilla en hâte et rejoignit la compagnie qui déjà s'engageait dans le parc.

Entre les arbres du parc, l'ombre était bleuâtre, humide et vaporeuse. Une à une, les voix fléchirent, puis se turent. Isabelle, seule en tête, continuait de parler. De loin, on entendait résonner son rire nerveux. Derlon avait un soupir alors et s'efforçait de ne pas écouter. Du

reste, il ne songeait plus à s'enfuir, et ce fut sans la moindre hésitation qu'à la suite de tous les autres, il passa le seuil du cabaret où Isabelle délibérément venait de faire entrer son monde.

Les salons étaient déserts et à demi-éclairés ; étendus sur les banquettes, les garçons somnolaient. Le lieutenant, à grands cris, et comme on réveille une chambrée, eut tôt fait de les mettre sur pied. D'un air important ensuite, il se mit à chercher une table. Mais Isabelle l'arrêta : " Non, en haut ! allons en haut ! Je ne tiens pas à exciter la curiosité des soupeurs qui échoueront ici dans une heure. "

On les mena dans un grand cabinet, au premier étage. " Eh bien, fit-elle en se retournant vers Philippe, je pense que ceci fera notre affaire. Qu'en dites-vous ? "

De peur d'une objection, Boboli se hâta de marquer son approbation : " Parfait ! nous serons ici comme chez nous... N'est-ce pas, Paulette ?... Et puis, faites ce que vous voudrez... Moi, je reste... Ah ! cher monsieur Latour, quelle heureuse idée vous avez eue : je sens que je vais m'amuser follement à votre souper... " Et, toute animée d'avance, d'un geste vif, en souriant à Philippe, elle dépouillait entre les mains de l'officier la pelisse qui couvrait ses épaules nues.

L'Ombrageuse, pendant ce temps, faisait le tour de la pièce. En s'approchant d'une glace pour rajuster ses cheveux que les souffles de la nuit avaient défaits, elle rencontra le regard de Derlon qui, debout près de la porte, suivait tous ses mouvements. Elle baissa la tête brusquement, et revenant aux jeunes gens qui s'étaient installés dans des fauteuils : " Voyons, messieurs, fit-elle. Pour vous

mettre à l'aise, vous auriez pu attendre que je vous donne l'exemple... N'espérez pas que je me dévoue à vos plaisirs sans rien réclamer en échange ? Allons, debout, vous n'êtes pas ici pour vous reposer... Prenez ces cartes plutôt, et commandez de quoi boire... Cela vous occupera. Toi, Boboli, ordonne le menu. Et en attendant, Latour, vous voudrez bien faire monter quelque chose de rafraîchissant. J'ai une soif affreuse... Du soda, de la limonade, n'importe quoi... Ou de la tisane, oui, demandez de la tisane : il me paraît que nous manquons un peu de ton, passons tout de suite aux stimulants. Car, vous savez, mes amis, Latour entend que ce soir tout le monde soit gai... Il lui faut la folle orgie. J'ai promis qu'il l'aurait..."

Boboli se mit à battre des mains : " Ah ! voilà qui s'appelle parler ! " Et, d'un ton attendri : " Tout de même, je n'imaginais pas qu'un jour, c'est toi qui nous ferais faire la fête."

Isabelle était allée s'asseoir sur un divan. " Que veux-tu, fit-elle, on jette sa gourme à tout âge... J'avais un peu forcé la note d'ailleurs : on aurait fini par me prendre pour une femme rangée. " Et elle se mit à rire à voix basse. Puis, s'étendant de son long, elle croisa les mains derrière sa nuque, d'un geste un peu libre, et se tut brusquement.

Un instant, le lieutenant et l'inconnu qui s'étaient rapprochés, dévisagèrent avec curiosité la jeune femme qui, les yeux au loin, semblait avoir oublié ce qui l'entourait. Mais à l'autre bout du salon, Boboli qui s'affairait avec le maître d'hôtel, les appela à son aide. Derlon et Paulette demeurèrent seuls en face de l'Ombrageuse. Les façons d'Isabelle ne paraissaient avoir surpris ni l'un ni

l'autre. Sans mot dire, ils échangèrent un regard douloureux,comme pour s'exhorter mutuellement à la résignation et au courage. Quant à Latour, assis sur la tablette de la fenêtre entr'ouverte, il paraissait indifférent ou distrait : à peine son visage fermé exprimait-il un vague ennui.

Au bruit des bouchons que faisait sauter un garçon, Isabelle, comme en sursaut, se réveilla de sa torpeur. Vivement elle se mit debout et de l'air le plus naturel s'avançant vers la table servie : " Allons ! messieurs, fit-elle avec enjouement, prenez place... Vous, Latour, vous vous assoierez devant moi, là... Vous voudrez bien prendre soin de Paulette, que je mets près de vous... Toi, Boboli, de l'autre côté ; avec ton militaire et Monsieur... Mon Dieu ! excusez-moi : je n'arrive pas à retenir votre nom... Me l'avez-vous dit, au moins ? " L'inconnu s'inclina, il allait répondre : déjà elle s'était détournée. " A ma droite, Derlon. " Et plus bas, d'un ton affectueux : " Je ne vous avais pas oublié, vous le voyez. "

S'étant assise ensuite : " Pour commencer, Messieurs, continua-t-elle, j'ai presque envie de vous faire des reproches... oui, des reproches !... A vous, Derlon, à vous aussi, Latour... Que ne m'avez-vous menée plus tôt à ces soirées.... Depuis un mois que je suis ici, j'ignore tout des ressources de cet endroit... Il est vrai que j'ai vécu jusqu'à ce jour un peu à l'écart sous ma tente. J'avais tort, assurément, mais n'était-ce pas à vous de m'exhorter et de me prévenir... Surtout ne me dites pas que cette soirée était pareille à toutes les autres... Vous me fâcheriez... Un peu trop de monde cependant ; à la fin on ne se voyait plus. Demandez donc à Latour où il nous a fallu pousser pour pouvoir causer cinq minutes

tranquillement... Le Colonel, du reste, est resté dans la bagarre... quel dommage que nous n'ayons pas pu l'emmener! Il en eût été malade d'émotion et de joie. Au fait, peut-être vaut-il mieux pour l'harmonie de son ménage qu'il ne soit pas des nôtres. Votre sœur, en effet, ajouta-t-elle en se tournant vers Philippe, me paraît n'y pas aller par quatre chemins... Avez-vous entendu l'histoire de Daquin? C'est à faire frémir... Le pauvre diable! En voilà encore un qui ne se consolera pas de n'être point des nôtres."

" Tant pis! ma foi, " interrompit jovialement l'inconnu que le champagne et la sympathie de Boboli peu à peu dégourdissaient. " Si on se met à regretter les absents, où irons-nous? C'est eux qui ont tort, d'ailleurs, chacun sait ça... Le plus qu'on puisse faire pour eux, c'est de boire en leur honneur. " Et s'étant levé à demi, il vida son verre d'un trait.

L'Ombrageuse, un instant, le considéra en silence, puis se mit à rire : " Charmante nature, n'est-ce pas, que cet ami de notre amie! " fit-elle à mi-voix en se penchant vers Derlon. Ses yeux brillaient, un éclat mobile éclairait son visage...

" Mais cela m'écarte de mon sujet, reprit-elle. Justement j'avais à vous faire une déclaration qui va bien vous surprendre... Oui, cher ami, j'ai pris une grave résolution : je réforme ma vie. Ce soir, j'ai tenté une expérience. Elle m'a donné ce que j'en attendais : me voilà décidée... Où m'aurait menée la voie que je suivais? J'en suis instruite à présent et me hâte de rebrousser chemin... Surtout, ne faites pas la moue... Je sais, vous êtes un homme paisible, et la perspective d'un changement si subit n'est pas sans

vous effrayer... Tant pis ! comme disait ce Monsieur tout à l'heure. Nous nous ferons ermite quand l'âge sera venu, pas avant. On ne rattrape pas le passé, mais on peut mettre plus de soin à goûter le présent... En outre, pour la première fois aujourd'hui, je me suis rendu compte que je ne vous faisais pas honneur, que je manquais ma fonction sociale... Vous avez une femme à montrer — qui le saurait et de quoi vous servirais-je si je demeure dans l'ombre !... J'ai une dette envers vous, je l'acquitterai : une grosse dette, mais soyez tranquille, je paierai... Je paierai cher... Tout n'est qu'échange dans l'existence, et même pour me racheter, j'ai besoin de vous... Tantôt en effet, j'ai bien vu que je marquais mal. Il va falloir mettre ordre à cela comme à tout le reste... C'est non seulement une existence, mais toute une garde-robe à refaire. Que voulez-vous ? A une pièce nouvelle, il faut de nouveaux décors." Et, tournant vers le comte un visage orageux : "Vous y consentez, n'est-ce pas, cher ami ?"

Le cœur serré, Derlon ne répondit pas. L'angoisse la plus pénible se peignait sur son visage. Il ne perdait pas de vue la jeune femme qui, du reste, évitait ses yeux avec soin et, même en l'interpellant, semblait parler à la cantonade. Infatigable cependant, et sans attendre de réponse : "Mais quoi ! personne ne boit ici, reprit-elle... Voyons, Paulette, à peine t'es-tu mouillé les lèvres... Et vous-même, Latour, qu'attendez-vous pour vous décider ? Quoi que je vous propose, ah ! je vois bien que je ne puis compter sur vous... Ce n'est pas le moment d'être sombre pourtant..." Et s'étant levée, elle fit le tour de la table pour remplir les verres de sa main.

Boboli, seule, se passait d'encouragement. Partagée

entre ses voisins de qui l'empressement peu à peu se faisait gaillardise, à moitié grise déjà, elle n'arrêtait pas de babiller et ne remarquait plus rien de ce qui se passait autour d'elle. Un moment, Isabelle demeura debout à la considérer. Revenue à sa place, elle s'accouda et, le menton appuyé sur les paumes : " Heureuse enfant ! murmura-t-elle. Qu'a-t-elle besoin de se détendre, elle ?... Jamais, ni contre elle-même ni contre la vie, elle n'a eu à se défendre. Son visage, son cœur, tout chez elle ignore la contrainte. Elle ne se doute guère de l'envie que je lui porte... "

Puis, brusquement, elle s'interrompit, immobile, obscurcie comme si une ombre l'eût enveloppée. Ses yeux éteints ne voyaient plus ; tout sourire s'était effacé de ses traits où Derlon s'effarait de découvrir à nouveau cette expression hagarde presque, qui l'avait saisi quand, une heure auparavant, la jeune femme s'était étendue sur le divan.

Son mutisme, son absence furent cette fois moins remarqués. Le lieutenant et l'inconnu avaient d'autres soucis, Boboli les occupait tout entiers. Pendant une minute néanmoins le comte trembla qu'à la découvrir tout à coup si distante, l'un des jeunes gens, d'un appel, d'un mot, ne déterminât inopinément l'éclat qu'il sentait se préparer chez Isabelle, derrière cette triste nuée. En son émoi, il s'agitait, s'essuyait fébrilement le front et pour renouer une conversation qui, du moins par le bruit qu'elle ferait, pût donner le change, peu s'en fallut qu'il n'appelât à la rescousse Latour, impassible, et Paulette qui se taisait, consternée et la tête baissée.

Mais le morne accablement de la jeune femme ne se

prolongea guère. Brusquement, elle revint à elle : ses yeux se ranimèrent et avisant la figure contractée de Derlon : “ Bon Dieu ! s'exclama-t-elle, que signifie cette mine ? On jurerait, à la voir, qu'un malheur vous menace... Que n'écoutiez-vous mon conseil ? Je vous l'avais bien dit que ce n'était guère le moment de demeurer sobre... De la gaîté, voyons ! et un peu de nerf. Beau début que vous faites, et qu'allez-vous devenir s'il vous faut dorénavant mener ce train-là tous les jours ! Vous morfondez-vous à ce point... Ah ! Messieurs, vous êtes difficiles à satisfaire... Latour, je vous prie, déridez-vous un peu... Et vous, Derlon, ne me regardez plus ainsi : vous ne considéreriez pas autrement ma tombe... Ou bien, dites ce qu'il vous faut, ce que vous exigez encore. Expliquez-vous, que diable ! N'y a-t-il pas assez de femmes ici ? J'aurais, au contraire, le droit de trouver que ça manque d'hommes... Je ne me plains pas pourtant. Si, du moins, vous preniez exemple sur Boboli... La chère enfant ! Regardez-la : quelle leçon ! Elle prend les choses comme elles viennent, mange le fruit tel qu'il mûrit et ne se soucie que de tout accepter également... Quel embarras s'il lui fallait choisir, ou se décider... Allons, Paulette, pour peu que nous tenions à la rejoindre, il est temps de presser le pas : à chaque minute elle augmente son avance ! ”

D'une main insistante, et que n'effrayait point une tendre violence, le lieutenant à ce moment s'efforçait de porter une coupe mousseuse aux lèvres de Boboli. Elle se débattait. Le vin soudain inonda sa gorge nue : toute pâmée de rire, afin d'éviter les atteintes de l'officier, elle se blottit vivement entre les bras du convive inconnu.

“Bravo, petite, lui cria de loin l'Ombrageuse. Toi, du

moins, tu y vas bon jeu, bon argent ! Que t'importe qu'on t'applaudisse, tu n'entends même pas, rien n'existe plus pour toi que ton plaisir. " Et, se retournant vers Derlon : " Comment ne m'ouvrirait-elle pas les yeux ? On ne doit pas exiger de l'existence plus qu'elle ne saurait donner. Ç'a été ma faute jusqu'à ce jour. La méthode de Boboli me paraît décidément préférable ... à mon tour, je veux l'essayer. J'ai opté, voilà tout. Votre sagesse, Latour, tantôt, m'a convaincue... Vous ne vous douterez jamais, cher Derlon, de la part qu'il a dans ma résolution et sans doute n'osera-t-il pas vous le dire, car c'est un homme discret... Il sait, en tout cas, que mon choix est fait, que mon cœur désormais sera tranquille... Ah ! mon ami, combien de fois m'avez-vous répété que vous me vouliez heureuse ? Eh bien, réjouissez-vous, je commence à le devenir. Qu'avais-je à chercher si loin : quand le moyen se trouvait sous ma main ? En vérité, il n'est que de s'accommoder, c'est la vie elle-même qui le veut. Aussi, vous voyez, je fais de mon mieux et ne m'embarrasse plus de vaines bagatelles. Etes-vous satisfait maintenant et enfin rassuré ? Souriez alors... Je sais que je vous dois tout, qu'il n'est rien que vous ne fassiez pour mon plaisir ou mon agrément... Je sais encore que jamais je ne pourrai vous remercier comme il le faudrait. Mettez le comble à tant de bontés et souriez ! Souriez par complaisance et pour que Paulette reste seule ici à bouder. Car tu es étonnante, ma chère ! Pour un peu, on s'imaginerait, à te voir, que tu es à plaindre... Comment, j'aurais pu garder Latour près de moi, le réserver à mon usage et ne te le montrer que de loin ! Afin de bien marquer que la voie est libre et qu'il n'y a plus qu'à

marcher, je le place à ton côté : personne ne te le dispute, tu règnes... Et te voilà devant moi funèbre et la mine défaite comme une Madeleine ! Je ne comprends plus... Ou bien alors, c'est que tout sacrifice était inutile. C'est le couteau qui se dérobe et non la victime. " Et, dardant sur Latour un regard prompt et aigu comme une lame : " Ai-je frappé juste ? Rien n'attendrit donc votre cœur et se peut-il que pour vous animer vous attendiez une femme insensible. La pauvre petite, cependant, n'a pas mérité tant de rigueur. Qu'a-t-elle à expier, elle ? Votre froideur, vous le savez, la désespère. Allons ! un peu de générosité et faites qu'elle n'ait pas à languir plus longtemps. "

" Isabelle ! ", s'écria Paulette qui se leva brusquement, indignée et les larmes aux yeux.

" Eh quoi ! tu te fâches ! Je fais tes affaires pourtant... Voyons, Latour, apprivoisez-moi cette farouche ; qu'elle se rassoie et embrassez-la. Embrassez-la devant tout le monde pour la punir... Je vous l'ordonne. Ah ! vous pouvez bien faire cela pour moi.

Mais elle n'acheva pas. Le visage caché entre ses mains et ne retenant plus ses sanglots, Paulette venait de s'enfuir. A son tour, Philippe sortit derrière elle. Une étrange lassitude soudainement parut accabler Isabelle. Son exaltation s'affaissa, toute l'odieuse et ricanante parade de sa face. Incapable de feindre davantage, elle inclina la tête et demeura muette, immobile.

Un silence subit avait suivi le départ de Paulette et de Latour. Du fond de leur ivresse, Boboli et les jeunes gens comprirent qu'il se passait quelque chose. Etonnés, ils se turent et considérèrent l'Ombrageuse. Derlon, alors,

se leva. Il était d'une pâleur livide : " Chère amie, fit-il en se penchant vers la jeune femme, l'heure avance, ne nous attardons pas plus longtemps. Si vous y consentez, je vais vous reconduire... "

Pour l'aider à se mettre debout, il lui prit la main. Un bras passé autour de sa taille, il l'emmena enfin. Pas un instant elle ne tenta de résister.

VII

Dès que Philippe parut, Derlon se porta à sa rencontre, et lui serrant les mains avec force : " — Cher ami, fit-il, pouvez-vous m'accorder quelques instants ? Je serais heureux de vous entretenir... "

En reconnaissant Derlon, Latour, comme s'il eût attendu cette visite, n'avait laissé voir aucune surprise : " — Mais volontiers, " fit-il. Et enveloppant d'un coup d'œil le jeune homme qui le considérait d'un air un peu tendu : " Du moins, ajouta-t-il affectueusement, je veux croire que rien de fâcheux ne vous amène ? "

Derlon eut un geste évasif et ne répondit pas. Pour éviter le regard de Philippe qui demeurait fixé sur lui, il avait détourné la tête. Assis en face de Latour, un moment il resta indécis, agité, cherchant ses mots. Enfin se redressant : " Je vous inquiète un peu, avouez-le, commença-t-il avec un sourire contraint. Après la triste soirée d'hier, sans doute croyez-vous que c'est une explication que je souhaite. J'entends qu'en me voyant ici ce matin, vous supposez qu'il doit y avoir quelque rapport entre ce qui s'est passé et ce que j'ai à vous dire... Détrompez-vous. Certes ce rapport existe, mais il n'est

pas tel que vous imaginez, et il ne sera guère question d'explication... Ne vous alarmez donc pas en me voyant si fébrile. J'ai tout bonnement pris cette nuit une importante décision, qui m'a coûté beaucoup de peine et dont j'ai hâte de vous informer, parce qu'elle est appelée à avoir de graves conséquences pour mon entourage et pour vous. Je dirais presque : pour vous surtout... Vous le voyez, cher ami, il s'agit d'une simple communication, rien de plus, encore qu'elle ne laisse pas d'être fort difficile, puisqu'elle met en cause, — sans doute l'avez-vous deviné — le sort même d'Isabelle... " Et, s'arrêtant à cet endroit, Derlon leva les yeux sur Philippe, comme s'il eût espéré que d'un mot, d'un signe, celui-ci allait lui faire entendre qu'il avait compris et le dispensait d'en dire davantage.

Latour resta muet ; accoudé au bras de son fauteuil, il écoutait avec une attention profonde Derlon qui, gêné de ce silence, baissa le front à nouveau : " Au point où nous en sommes, reprit-il après une courte hésitation, ma démarche, je ne me le cache pas, risque de paraître bien superflue et, — disons-le — un peu ridicule... Il n'importe peu. Les circonstances sont trop graves, pour que de telles considérations gardent à mes yeux quelque valeur. En tout ceci, il ne s'agit pas de moi. J'ai fait le sacrifice de mes sentiments personnels : rien ne m'occupe plus désormais qu'un intérêt auquel délibérément je subordonne le mien, parce que j'estime qu'il est de mon devoir de m'effacer... Ce n'est donc pas en rival ou en jaloux que je parais devant vous — non, encore une fois — je vous le répète, tous mes droits, toutes mes prétentions même j'y ai renoncé. Je ne suis plus qu'un malheureux,

prêt à tous les dévouements pour vous permettre de mener à bien une tâche qui lui était chère et qu'il lui faut abandonner... "

" Mais, au nom du Ciel ! que signifie ce pathos... " interrompit Latour : " Que je sois pendu si j'y comprends un mot ! Voyons, cher ami, reprenons cela et parlez clairement. "

Derlon s'épongeait le front : " Je vous en prie, fit-il, ne m'arrêtez pas. J'ai pesé et préparé mes paroles ; pour peu que vous me coupiez, je n'en sortirai plus... Si obscur qu'il dût paraître, je tenais à ce préambule, parce qu'il fixe la situation. D'ailleurs vous allez tout comprendre. C'est bien simple ; je vous disais tout à l'heure que j'ai pris cette nuit une importante décision : depuis hier soir, en effet, je me rends exactement compte des sentiments d'Isabelle à mon égard ; non seulement elle n'a plus pour moi de tendresse ou d'affection, mais elle ne saurait plus en avoir... Il y a beau temps que je pressentais la vérité ; par lâcheté, par égoïsme, je refusais d'ouvrir les yeux. Mille avertissements venaient chaque jour affermir et comme provoquer mes soupçons. Je ne m'obstinais pas moins dans cet aveuglement, espérant toujours je ne sais quel revirement absurde et chimérique. Il faut bien enfin que je me rende à l'évidence. Je suis de trop en sa vie ; tout ce qui vient de moi lui est odieux ; à ses yeux je ne représente plus que la servitude, l'obstacle. Puis-je hésiter davantage ? Jamais je n'ai souhaité que rendre Isabelle heureuse : hors d'état d'assurer son bonheur, il ne me reste plus qu'à me retirer, et c'est ce que je vais faire... " Il s'était échauffé peu à peu en parlant. Une sorte de résolution douloureuse exaltait son visage : en prononçant

ces dernières paroles, il se redressa à demi et fixa fièrement les yeux sur Philippe.

Celui-ci le considérait avec stupéfaction : " Comment, s'écria-t-il, vous songeriez à rompre avec Isabelle ?.. "

" Cela vous surprend, n'est-ce pas ", reprit Derlon. " Ah ! je le conçois... Vous vous étonnez que je puisse me résigner à la laisser seule, livrée à elle-même, sans plus rien désormais pour la diriger ou la soutenir... Comme moi, vous sentez que c'est là le nœud de la question, ce qui constitue à la fois ma responsabilité et mon obligation ! J'ai acquis la certitude toutefois qu'en me séparant d'elle, ce n'est pas l'abandonner que je vais faire, mais bien la rendre à elle-même... Oui, j'oserai dire qu'en quittant la partie, je cède moins à la nécessité de cette mesure qu'à la conviction où je suis que mon départ va permettre à Isabelle de suivre à son gré un penchant légitime et longtemps contrarié. Au surplus, c'est de cela précisément que je souhaitais m'entretenir avec vous... "

Et s'étant arrêté à nouveau pour essuyer son visage contracté : " Cet endroit de notre conversation, reprit-il avec effort, m'est particulièrement pénible. Avant d'aller plus loin, il faut que je vous demande de vouloir bien user envers moi d'une bonne foi complète, de la franchise la plus loyale et la plus scrupuleuse. S'il m'arrivait de n'oser exprimer ma pensée toute entière, n'hésitez pas à la pousser vous-même jusqu'au bout, à m'entendre à demi-mot, sans m'imposer la honte de tout expliquer de ma bouche. C'est le seul moyen de me faciliter une tâche qui serait autrement par trop cruelle et humiliante... Car j'ai beau tout accepter : je souffre néanmoins. Voici, du reste, sans plus de phrases. Ce n'est pas uniquement en

vue de vous faire part de ma détermination que je suis ici, mais encore pour vous prier de la communiquer en mon nom à Isabelle, lui dire que je la tiens quitte de tout engagement dont elle pourrait se croire liée... Ou plutôt, non, ne lui dites pas cela... Je sais la fierté de son caractère, et que c'est à cause de mon respect pour elle, à cause de la liberté que je lui ai toujours reconnue, qu'elle s'est cru tenue de supporter jusqu'à ce jour le fardeau de mon affection. Si elle soupçonnait un instant qu'il y a quelque générosité en ma conduite, elle refuserait d'en tirer bénéfice, par point d'honneur et pour ne me le céder en rien... Il importe qu'elle soit convaincue que c'est l'incompatibilité, le conflit d'humeurs et de caractères qui me décide... D'ailleurs qu'ai-je encore à m'occuper de cela ! L'affaire désormais ne concerne que vous, et mon rôle est fini. Je m'en vais : voilà le fait ; c'est à vous qu'il appartient d'en prévoir et d'en diriger les conséquences. En apprenant que je vous ai choisi pour l'avertir, elle comprendra — et c'est à cela seulement que je tiens — elle comprendra, dis-je, qu'avant de m'éloigner, j'ai voulu lui faire entendre que, quoi qu'il advienne, je ne songerai à m'en tenir pour offensé ni lésé. Telle est la signification formelle que j'entends prêter à mon acte. Vous seul pouvez la lui donner. C'est pourquoi, quelque peine qu'il m'en coûte, je n'ai pas reculé devant une démarche qui doit faire en fin de compte que mon sacrifice ne soit pas inutile. »

La gêne et l'effroi se mêlaient sur le visage de Latour, lorsque Derlon se tut : « Mais à quel titre, s'écria-t-il presque violemment, à quel titre puis-je me charger d'une telle mission... Pourquoi est-ce à moi que vous avez

songé ? L'antipathie d'Isabelle à mon égard vous a-t-elle donc paru me désigner entre tous ? "

Derlon eut un geste d'impatience : " A quoi bon cette question ? Vous connaissez, comme si je vous l'eusse dite, la réponse que je pourrais vous faire... Il y a une minute à peine, je faisais appel à votre sincérité, à votre amitié... Est-il si malaisé de parler sans feinte et sans détour ? Isabelle vous aime, vous ne l'ignorez pas ; si, depuis longtemps son attitude ne l'avait trahie, les lamentables incidents de cette nuit, ses propos mêmes ne suffiraient-ils pas à vous ouvrir les yeux ? Elle vous aime, dis-je ; vous pouvez sans effort faire pour elle ce que ma patience, mon dévouement, mes soins de tant de jours n'ont pu assurer. Eh bien, faites-le, c'est moi qui vous en prie. Cette tâche qu'il me faut laisser inachevée, chargez-vous-en !... Suis-je assez clair et m'avez-vous entendu à présent ?..."

Les yeux baissés, et d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'affermir : " Oui, je vous comprends, fit Latour. Malgré tout, j'hésite cependant... C'est bien un mandat que vous me confiez... comment dirais-je, l'autorisation d'agir à votre place, de prendre cette place même quand vous ne serez plus là..."

D'un hochement anxieux, Derlon approuvait : " Ah ! il m'aura fallu tout dire !... Vous êtes sans pitié. Oui, c'est cela, vous ne vous êtes pas trompé... Et maintenant, parlez à votre tour. Après tant d'humiliation, je pense avoir bien gagné d'apprendre que vous acceptez..."

Il y eut un silence. Latour ne répondit point. Il tenait la tête obstinément baissée. Deux fois, il leva les yeux sur Derlon, son regard glissait aussitôt. Enfin, se dressant brusquement : " Je le regrette, fit-il, mais

je ne puis accepter ; il m'est impossible d'accepter... "

Derlon tressaillit : " Impossible ? Ah ! je le vois, vous hésitez toujours... Vous avez peur de parler. Qu'est-ce donc qui vous arrête ? Me suis-je épargné, moi, ai-je un instant reculé devant les plus cruelles confidences... Mes scrupules, ma susceptibilité, j'ai tout mis de côté... Ah ! j'espérais, je l'avoue, que mon exemple vous entraînerait... Vous résistez, vous vous méfiez de moi, comme si j'étais ici pour vous tendre un piège. Ou bien, que sert-il de chercher à me ménager, et ne voyez-vous pas ce qu'il y a d'outrageant, d'intolérable pour moi dans vos réticences et vos réserves... Allons, parlez ; je vous l'ai dit, je suis étranger au débat désormais et je puis tout entendre. "

" Encore une fois, c'est impossible ! reprit Latour, en se levant, car, enfin, je ne l'aime pas, moi..."

Le comte, d'un bond, fut sur pied. " Vous ne l'aimez pas ! " Et se mettant à marcher au hasard dans la chambre : " Il ne l'aime pas, répéta-t-il à mi-voix, il ne l'aime pas... Se peut-il que je n'aie pas songé à cela... Mais alors ?..." Soudain il se planta en face de Philippe : " Eh bien, non ! cria-t-il, je ne vous crois pas. Vous dites ça parce que vous n'avez pas le courage de me répondre en face... C'est ma faute du reste... Qu'avais-je besoin de pousser les choses à ce point ?... Il me fallait vous ouvrir le champ simplement, et puis m'en aller sans regarder derrière moi... Je n'ai pu me dominer, j'ai cédé à mon émotion... Ma maladresse vous a elle-même mis en garde. Mais tant pis ! puisque j'ai tant fait que de la mettre en question, votre décision, cher ami, j'entends bien ne point vous quitter que vous ne l'ayez fait connaître..."

Latour eut un haussement d'épaules. " Que voulez-vous que je vous dise ?... Je ne l'aime pas ; c'est là, vous en conviendrez, une raison péremptoire..."

Accablé, Derlon se laissa retomber sur sa chaise. " C'est donc vrai, souffla-t-il, et il me faut vous croire... Ah ! ce dernier coup m'achève. Mais que faire alors, que me reste-t-il encore à faire ?..."

A l'assurance factice que lui avait value jusqu'à ce moment son obéissance à un programme soigneusement préparé et que la première contradiction devait jeter bas, le plus morne découragement succédait, le sentiment désespéré de son impuissance et de sa faiblesse. Tourné vers Latour : " Ah ! Philippe, s'écria-t-il, je vous en prie, aidez-moi... Je pensais bien avoir tout réglé : tout est à refaire... Et je suis à bout de force, je ne vois plus, je ne sais plus rien."

Sans paraître vouloir remarquer le bouleversement du jeune homme : " Eh ! reprit Latour, qui vous contraint de recourir tout d'un trait à une solution aussi radicale ? Ce n'est jamais par les moyens simples qu'on vient à bout des problèmes compliqués, et votre belle énergie, au fond, n'est faite que de couardise, avouez-le... Êtes-vous si sûr de voir clair en votre cas ? Il y a une minute vous pensiez que j'aimais et que votre infortune allait faire ma félicité. L'erreur était grossière. C'est sur elle cependant que vous avez échafaudé tous vos plans... Qui vous garantit que vous appréciez plus justement les exigences de votre situation ? Tout est-il donc perdu et ne vous reste-t-il qu'à fuir ? osez l'affirmer ! Non ! vous en doutez vous-même, et si vous avez tant insisté pour que je m'engage, c'est que vous saviez qu'alors du moins vous tiendriez une

certitude. C'est de moi seul que vous l'espériez... Aussi bien, avant de faire quoi que ce soit qui serait irréparable, prenez votre temps et attendez, par Dieu !... "

" Attendre ! interrompit Derlon. Ah ! comme vous m'avez mal entendu ! Que me fait, après tout, que vous ne l'aimiez pas ! Je l'aime, moi, voilà l'important et vous l'oubliez un peu, ce me semble... Pensez-vous que je puisse endurer davantage le dédain, l'aversion froide et calculée qu'elle me témoigne. Chacun de ses mouvements, chacune de ses pensées m'atteint au plus vif de mon cœur. La vie que j'ai menée ici depuis un mois, me croyez-vous capable de la supporter plus longtemps ? Je n'en puis plus enfin, et mon courage est à son terme..."

Latour ne répliqua point. Derlon avait caché son visage dans ses mains. Une minute s'écoula sans qu'ils rompissent le silence. Lentement, enfin, le comte se leva et, tendant la main à Philippe : " Allons ! fit-il d'une voix brisée, je n'ai que faire ici dorénavant... Pardonnez-moi cette visite malencontreuse, et adieu !... "

Mais, d'un geste prompt, Philippe à ce moment se rapprocha de lui, et avec une chaleur soudaine : " Non ! ne partez pas ! fit-il. Je ne veux pas qu'en vous éloignant vous emportiez l'impression que je me suis refusé à votre amitié. Je vous en prie, demeurez... Sans doute, j'ai mal répondu à votre attente... Aussi vous m'aviez surpris, déconcerté... Votre confiance néanmoins me crée un devoir auquel j'entends ne point me soustraire."

" Alors, reprit vivement Derlon, vous acceptez ? "

Latour secoua la tête : " Ne me le demandez plus, cher ami, et laissons plutôt ce sujet. Ni vous ni moi ne sommes pour l'instant en état de l'aborder comme il faudrait.

Vous voilà tout hors de vous : pour moi, je ne suis pas fait encore, je l'avoue, à l'imprévu de l'événement. Nous ne saurions dès lors qu'embrouiller à plaisir une question qui s'en passe bien. Mais afin d'écarter tout soupçon que je songe à vous faire défaut, laissez-moi vous prier de rester avec moi. Nous déjeunerons ensemble... Mieux préparés et plus calmes, nous reprendrons ensuite une discussion que, pour ma part, je ne considère pas comme terminée... Asseyez-vous : le temps de m'habiller et je suis à vous... "

Le comte ne souffla mot. Il paraissait exténué. Un air d'abattement et de lassitude indicible était répandu sur ses traits. Quand Latour, quelques instants plus tard, revint auprès de lui, il le retrouva tel qu'il l'avait laissé, debout, au milieu de la chambre : " Sortons maintenant, dit Philippe, en le prenant par le bras. Nous irons au restaurant du Casino. On y est fort bien et sans trop de monde autour de soi...

Dès qu'ils se trouvèrent dans la rue, Latour prit les devants : passivement, Derlon emboîta le pas. Inattentif à tout ce qui l'entourait, il marchait en silence, le front incliné. De temps en temps, seulement, il levait les yeux sur son compagnon, mais les abaissait aussitôt, comme s'il eût craint que Latour ne surprît le tourment secret qui persistait en lui. En approchant des Quinconces, cependant, il se ranima tout à coup et penché vers Philippe : " — Je vous en prie ! fit-il, ne passons pas par là... Si vous saviez combien je redoute une rencontre qui compromettrait tous mes projets. "

Latour obéit. Un sentier écarté s'ouvrait non loin d'eux : il les mena sans encombre au Casino presque

désert à cette heure, et Derlon, enfin, allait respirer, lorsqu'en franchissant le seuil du restaurant, il aperçut au fond de la salle la Colonelle attablée avec Daquin.

Honorine, déjà, avait reconnu son frère et avec cette rondeur joviale qu'elle apportait à toutes choses : " Tiens ! vous voilà ? cria-t-elle. Et cet excellent Derlon ! Ma foi, je ne m'attendais guère à vous voir... Enchantée tout de même... Vous me surprenez dans mes nouvelles fonctions... Oui, messieurs, à mon âge, me voilà passée bonne d'enfant... " Et leur montrant Daquin : " Que voulez-vous, ajouta-t-elle, ce morveux n'était pas capable de se conduire ; il a bien fallu que je me charge de ce soin... "

Mais comme Daquin se dérobait sous le regard étonné dont les jeunes gens observaient sa maigreur, son visage aminci et l'ombre qu'y faisaient les os en saillie : " Vous comptiez déjeûner ici ? reprit-elle. Cela s'arrange à merveille. Nous aussi... Asseyez-vous donc. Nous festoierons de compagnie... "

Aux derniers mots de la Colonelle, Derlon s'était rembruni : en voyant Latour prendre place en face d'elle, il ne put se retenir de lui jeter un furtif coup d'œil de reproche. Mais Philippe sourit doucement et tandis qu'Honorine se penchait vers Daquin : " Bon courage, lui glissa-t-il à mi-voix. Bon courage, cher ami... Tout s'arrangera, croyez-moi ! " Derlon brusquement s'empourpra. Il voulut répondre, remercier. Latour n'écoutait plus. Pour cacher l'émoi où le jetait une promesse qu'il avait presque cessé d'espérer, il détourna la tête et se mit à considérer Daquin.

Essoufflé et sans force, le malade se tenait affaissé sur la banquette. Parmi les coussins disposés derrière lui, sa

tête trop pesante à chaque instant retombait. A peine tantôt avait-il paru reconnaître les jeunes gens ; il les oubliait maintenant ; ses yeux pleins à la fois d'appréhension et de ferveur restaient attachés sur la Colonelle qui ne s'arrêtait de le malmener que pour lui prodiguer d'un air revêche les soins les plus attentifs. " Quand je pense, faisait-elle, en s'adressant à Derlon, que si je ne m'en étais pas mêlée, ce Narcisse que vous voyez continuerait de mener la vie de désordre qui l'a réduit à cet état. Ah ! je me sens bouillir à nouveau... " Faisait-il mine d'ouvrir la bouche : " Mangez ! ordonnait-elle aussitôt. Vous n'êtes ici que pour ça et personne ne vous a rien demandé... " Ou bien, au milieu d'une tirade, elle s'interrompait pour le faire boire et ensuite, délicatement, lui reprenait le verre des mains.

Humble et défait, Daquin ne protestait pas. Lorsque l'affront se faisait trop cuisant, une ombre passait sur ses prunelles décolorées. A l'instant, la Colonelle faisait trêve : " C'est bon ! c'est bon ! disait-elle d'un ton radouci. Je sais que vous êtes raisonnable à présent. Ce qui est passé est passé ; n'en parlons plus... " Et se retournant vers les jeunes gens, elle s'efforçait de masquer sous un air de dérision l'attendrissement dont elle se sentait à son tour pénétrée.

" Ah ! vous êtes plus qu'une mère pour moi... s'écria Daquin brusquement. Jamais je n'oublierai combien vous vous êtes montrée bonne pour moi... Oui, oui, je le vois bien, devant mes amis, cela vous gêne que je parle ainsi, vous ne voulez pas avoir l'air de..."

D'un geste sec, elle lui coupa la parole : " Ne dites donc pas de sottises... On croirait, à vous entendre, que

j'accomplis des choses extraordinaires... Je n'ai que faire ici : vous me distrayez... Voilà tout..." Et, pour détourner la conversation ; " Je vous en prie, messieurs, reprit-elle, ne faites pas attention à ces balivernes : il ne sait ce qu'il dit... Parlez-moi de vous plutôt... Quelles nouvelles ? Voyons, Derlon, vous paraissez bien soucieux... Que vous arrive-t-il ? "

" Derlon a des ennuis, fit Latour vivement. Une affaire pressante le rappelle d'urgence, il lui faudra sans doute nous quitter ce soir même... "

" Comment ? vous partez ?... "

Derlon, un moment considéra Philippe avant de répondre. " Oui, balbutia-t-il. Votre frère a dit vrai : je pars tout à l'heure... "

" Voilà qui est fâcheux et doit bien vous contrarier... répliqua Honorine en riant. On sait en effet que le séjour de ces lieux a pour vous un attrait que vous ne retrouverez pas ailleurs... " Mais devant le visage bouleversé de Derlon, elle s'arrêta court. Il avait rougi. Un pli nerveux tirait les coins de sa bouche. Incapable de dominer son émotion, il baissa la tête ensuite sans mot dire. Un instant, la Colonelle le considéra avec surprise ; brusquement elle rougit à son tour et détourna ses regards. Sous le trouble de Derlon, elle venait de deviner quelque souffrance cachée que sa maladroite allusion avait réveillée. Consternée, elle n'osait plus jeter les yeux de son côté et ne sachant comment se rattraper, n'aspirait plus qu'à débarrasser au plus tôt les deux hommes d'une présence qu'elle sentait intempestive.

A peine, aussi bien, Daquin eut-il achevé, elle se leva : " Vous ne m'en voudrez pas, je pense, de prendre

congé incontinent. Il faut que je ramène ce monsieur : c'est l'heure de la sieste... " En même temps, elle aidait Daquin à se mettre debout, l'enveloppait dans un ample manteau où ses membres flottaient. " Et maintenant, au revoir ! conclut-elle. Dès votre retour, Derlon, ne manquez pas de venir me voir... Je ne suis qu'une vieille femme acariâtre, mais si vos ennuis sont de ceux qu'une bonne amitié peut soulager, vous savez que vous pouvez compter sur moi... " Et saluant les jeunes gens de la main, elle prit Daquin par le bras et s'en fut avec lui.

Dès qu'ils eurent disparu, Derlon se retourna avec Philippe et d'une voix altérée : " Alors, c'est décidé, je m'en vais ?... "

Latour fit signe que oui.

" Ah ! eh bien, tant mieux !... " Il soupira fortement et se passant la main sur le front : " Tant mieux ! Voilà donc une chose réglée. Je savais bien que vous finiriez par accepter... "

" Je vous ai déjà dit, répondit Latour, d'un ton calme, qu'il n'y avait plus à revenir là-dessus. Ne m'en demandez pas davantage, je ne puis rien vous expliquer pour le moment... Du moins, ayez confiance : vous comprendrez bientôt. Ainsi, c'est entendu : rentrez chez vous, faites votre valise et partez... " Et comme Derlon allait reprendre, il se leva pour couper court.

Le comte l'imita. " C'est bien, dit-il, je ferai comme vous dites. " A la façon machinale et distraite dont il prononçait ces paroles, on eût dit qu'il ne cédait que par complaisance et sans se rendre compte exactement de la portée de l'engagement qu'il prenait en ce moment.

En arrivant à la terrasse, Latour s'arrêta : " Ici, fit-il, nous allons nous séparer... "

“ Déjà ! ” s'écria Derlon. ”

“ Oui, reprit Philippe, il le faut. Mais avant de nous quitter, un mot encore. Ecrivez dès aujourd'hui à Isabelle. Dites-lui que vous vous voyez inopinément obligé de vous absenter. Rien de plus surtout... Pas de détails ni de déclamation ! Et ne manquez pas de lui donner votre adresse... ”

“ Mon adresse ? Pourquoi ? Et quelle adresse voulez-vous que je lui donne ?... ”

“ L'adresse de l'hôtel où vous descendrez ce soir... Peu importe, d'ailleurs. Une adresse quelconque où elle puisse au besoin vous écrire et où vous-même saurez trouver sa lettre... ”

Derlon demeurait interdit. Il eût voulu questionner encore : l'accent péremptoire et impatient de Philippe le glaça. “ Je ferai cela aussi... ” dit-il.

Latour alors lui tendit la main. D'un mouvement convulsif, il la serra dans les siennes. “ Au revoir, cher ami, au revoir ! Jamais je n'oublierai cette matinée... ”

Un flot de larmes jaillit de ses paupières : il se détourna vivement. Mais Latour le rappelait : Une dernière recommandation, fit-il : ne vous écartez pas trop. ” Et s'étant éloigné sans laisser à Derlon le temps de répondre, il se dirigea vers la salle de jeu du Casino.

(*A Suivre.*) ANDRÉ RUYTERS.

JOURNAL SANS DATES

En lisant le livre de M. Levaillant, *Le Temple intérieur*, je repense à ce que j'écrivais il y a trois ou quatre mois du *Visage penché*, de M. Gojon — et je trouve que j'ai été bien dur. En médiocrité, en perfection facile, en réussite banale, M. Levaillant l'emporte de loin sur M. Gojon même. Il n'a plus un effort à faire ; il est en possession de ses moyens ; il a cours.

Grâce à Barrès les jeunes nourrissons des Muses trouvent à leur portée, dès le berceau, un nouveau poncif tout dispos. Les pièces à son père, à sa mère, à sa terre et à ses aïeux ouvrent comme il sied ce volume; (les pièces à Elle ne viennent aujourd'hui qu'ensuite.)

> O mon père qui dors depuis vingt ans bientôt
> Dans la tombe creusée aux pentes du coteau...

Le livre reçoit son titre d'une pièce où nous lisons plus loin :

> Au fronton, son doigt courbe à sa lèvre arrêté,
> La Méditation qu'une Victoire acclame
> Erige gravement sa taciturnité ;
> Sur la porte, comme un emblème, j'ai sculpté
> Entre les myrtes, l'arc, la torchère et la flamme.

Est-il bien nécessaire de dire que le poème est dédié à M. Henri de Régnier ? D'autres poèmes, plus loin sont dédiés à M. Fernand Gregh, à M. Francis Chevassu du

Figaro, à M. Ganderax de la *Revue de Paris*. Heureusement pour son avenir, M. Levaillant sait se faire des relations.

Et ce n'est pas qu'aucune pièce de ce volume soit mauvaise ; au contraire, certaines sont charmantes, aisées, et une sorte de grâce empruntée traîne encore parmi les plus médiocres ; mais chez un débutant, rien n'est pire que l'ACADÉMISME. On revient des plus lointaines erreurs ; on réchappe des fièvres les plus malignes... avec l'académisme infantile, rien à faire ; ce sont des cas désespérés.

Evidemment je retiendrais mon blâme si je pensais qu'il pût nuire beaucoup à la carrière de M. Gojon et de M. Levaillant ; mais je l'annonce triomphale. Et, si je m'élève sans scrupules contre cette sorte de poésie c'est que je suis pleinement assuré que ma voix peu accréditée sera couverte par le concert des louanges célébrant ces aimables et rassurants poètes, les célébrant avec reconnaissance (la foule reconnaît toujours la banalité) et les poussant bien vite aux places les plus honorées. [1]

Le *Temple Intérieur* a déjà reçu le " prix de poésie " ; l'abondance d'articles louangeurs sur le *Visage penché*, dans les plus importants journaux, n'a que trop justifié mes pronostics. Si M. Deschamps n'avait pas loué M. Gojon, ne l'avait pas couvert de fleurs, s'il n'avait pas cité tout au long une lettre de M. Levaillant d'une indicible platitude, j'aurais pu craindre de m'être trompé ; mais hélas ! non. M. Levaillant récoltera tous les éloges

[1] On m'apprend en dernière nouvelle que M. Levaillant est entré au *Figaro*.

officiels ; j'espère pour lui qu'il y tient plus qu'aux nôtres.

***

Le théâtre de l'Odéon vient de courir une bien fâcheuse aventure. Le directeur de ce conservatoire, M. Antoine, a reçu mission de l'Etat ; il doit présenter au moyen public, nouvellement époussetées, les œuvres dramatiques les plus méritantes et les plus significatives du théâtre français ; c'est un devoir dont il s'acquitte avec intelligence ; par quel souci de modernité, présentant hier le plus spécieux, le plus significatif, mais bien aussi le plus difficile à sainement apprécier, et, pour le spectateur de culture insuffisante, le plus fastidieux et le plus insupportablement factice des chefs-d'œuvre, — par quelle erreur inqualifiable invite-t-il à le préfacer, au lieu d'un artiste pour l'expliquer et le défendre, un collégien pour le chiner.

M. Fauchois fera sagement de méditer ce " conseil " de Baudelaire : " L'éreintage ne doit être pratiqué que contre les suppôts de l'erreur... Un éreintage manqué est un accident déplorable ; c'est une flèche qui se retourne, ou au moins vous dépouille la main en partant, une balle dont le ricochet peut vous tuer. "[1]

Pour applaudir M. Fauchois, il eût fallu siffler Racine ; pour applaudir Racine, c'est Fauchois que l'on a sifflé.

J'avais craint d'abord, je l'avoue, que ces sifflets ne fussent moins littéraires que politiques. Un ami qui assistait à la bagarre me rapportait ce mot d'un nationa-

[1] *L'art romantique*, p. 282, 283.

liste siffleur, lorsqu'Antoine vint annoncer que, pour fatiguer le scandale, la conférence serait remise en fin de spectacle :

— Ah ! zut, il va falloir entendre *Iphigénie*!

Mais un article de *l'Action Française* me rassure, et la lettre de M. Bergounioux écrite au nom de quatre-vingts étudiants ès lettres qui " ne veulent pas être confondus avec les Camelots du Roy. "

" Avec ce dédain généreux qui n'appartient qu'aux âmes supérieures quand elles s'attachent à un dessein qui les pousse et qui les conduit, nos jeunes amis ont soigneusement évité de mêler la politique à leur ardente manifestation racinienne de l'Odéon, " dit Charles Maurras (5 Novembre).

Car il faut en avoir le cœur net : lorsque Jean-Marc Bernard, dans *les Guêpes*, écrit : " Politique d'abord ! " je crois en effet volontiers que nombre de ces jeunes littérateurs ont des mœurs qui rappellent beaucoup plus celles du Palais-Bourbon que celles du Parnasse. Barrès a fort bien fait sans doute de rappeler la littérature au vivant souci des contingences ; mais, tout de même, est-ce à ces jeunes traditionalistes outranciers qu'il sied de rappeler les dangers de la confusion des genres ? Faire de sa bibliothèque une panoplie, voici qui ne vaut rien pour les livres. Sans doute la politique nous presse aujourd'hui d'une manière très urgente ; mais la politique se développe sur un plan, la littérature sur un autre ; sous prétexte de s'intéresser aux deux, certains jeunes gens ne quittent plus des yeux la ligne où ces deux plans se coupent... Décidément Maurras a bien fait de nous rassurer.

*

J'avais lu *l'Action Française* avant de m'endormir ; j'ai fait un cauchemar affreux : l'Odéon, mal défendu par Antoine, conquis par les Juifs, rebâti sur le modèle de la Bourse, n'abritait plus que des gens de finance qui faisaient de la littérature et des arts l'objet de leurs spéculations. Sur chaque auteur en vue on jouait à la hausse, à la baisse ; on criait tant et si fort que je ne pus comprendre d'abord comment de la matière intellectuelle pouvait être exploitée à la manière d'une entreprise industrielle ou d'une mine dont on jetât les actions sur le marché ; certains auteurs, reconnus d'utilité publique, étaient "rachetés par l'Etat" ; assimilés aux fonds d'Etat la spéculation, d'ordinaire, les laissait progresser tranquilles ; parfois pourtant, galvanisés par un événement politique, leur brusque soubresaut déconcertait tout le marché... Le jour que j'assistais à cela, après le coup de théâtre Fauchois, certains qui vendaient Racine au comptant, sous main le rachetaient à terme. Quand, à propos de Baudelaire je compris qu'on attendait " la réponse des primes, " l'angoisse trop forte me réveilla.

Mais, ce matin, je continue mon rêve : La *Nouvelle Revue Française* est transformée en une revue d'information financière ; on y lit, par exemple, dans ce hideux jargon des gens de bourse :

Le Racine a été un peu nerveux sur le marché ; à la suite d'une hausse précipitée quelques réalisations ont amené un léger tassement.

Puis des réflexions :

Nous ne saurions trop énergiquement protester contre la tendance de certains financiers à considérer en valeurs de spéculation les

valeurs les plus tranquilles et les plus sûres. Les hausses subites provoquées artificiellement, toujours suivies de dépressions également injustifiées, affolent les petits rentiers qui cherchent avant tout la sécurité. Beaucoup de réserves demeurent infructueuses parce que, dans le doute, elles n'osent plus se placer. Les spéculateurs trouveront ailleurs d'assez nombreuses provocations ; ils devraient respecter la marche lente et régulière vers la hausse de certaines valeurs dont l'excellence est depuis longtemps reconnue et ne pas chercher à leur communiquer une allure qu'elles ne peuvent pas maintenir.

Puis de la correspondance :

Non Madame, n'accusez pas notre journal. S'il est exact qu'au moment de *Cyrano* nous ayons appelé l'attention de nos lecteurs sur la hausse probable du *Rostand* que nous annoncions sous ce titre : "*Un nouveau Rio Tinto*", depuis longtemps nous avons mis en garde nos lecteurs contre l'excès de cette hausse que plus rien ne justifiait.

La nouvelle de la découverte de nouveaux filons a été presque aussitôt démentie.

Puis des annonces :

Le dernier emprunt de Gabriele d'Annunzio a été couvert quinze fois.

Puis des conseils :

Nous avons déjà mis en garde notre public contre les valeurs de caoutchouc : *Bernstein*, *Binet-Valmer* et similaires, dont les rendements énormes éblouissent surtout ceux qui ne sont pas sur la place. Nous avons déjà fait remarquer que :

1° le caoutchouc répond à un besoin subit et urgent qui peut n'être point de longue durée.

2° la résolution d'exploiter les concessions à la manière intensive, sans aucun respect ni du sol, ni de la plante à caoutchouc, laisse la ruine partout où l'exploiteur a passé. Cette entreprise d'extraction de la matière première est également une entreprise de déboisement ; de sorte que les éblouissants rendements ne sont obtenus qu'aux

dépens du fonds même. Ne s'assurant d'aucune réserve, ces entreprises confondent fonds et revenu et se ruinent à mesure qu'elles s'enrichissent. Un beau jour on apprend que l'exploitation est à bout ; les titres, encore si reluisants la veille, ne valent plus que le papier.

Et en dernière heure :

Nous annoncions hier que le directeur de la *Banque Futuriste* venait de se tuer, laissant un passif de plus de vingt cinq millions ; la nouvelle a été démentie.



D'où vient que le mensonge de Stendhal m'amuse ; tandis que celui de Chateaubriand m'exaspère jusqu'à me rendre la lecture de ses " Voyages " ou de ses " Mémoires " parfois impossible ? C'est que le mensonge du premier ajoute un intérêt bizarre, une sorte d'apprêt coquet à une figure qui se prétend si peu apprêtée ; le mensonge de Chateaubriand n'aboutit pas à compliquer son caractère ; au contraire, il crée un poncif. Insincérité romantique ; que m'importent pour la juger les récits véridiques des interprètes ou des valets de pied qui remettent les paysages, les anecdotes, Chateaubriand lui-même en point ! je ne puis lire deux pages d'*Outre-Tombe* sans pressentir en lui le hâbleur. L'abominable, c'est qu'il tire des conclusions de ses mensonges ; c'est qu'il peuple le cœur de l'homme et l'empyrée d'autant de phantasmes qu'il en faisait habiter l'Amérique. Il parle de Dieu comme il parlait de Washington ; on se demande s'il l'a jamais rencontré. La véracité, l'idée même de la véracité lui est étrangère ; il écrit : " le vent sifflait dans ma cheve-

lure" ;[1] par crainte peut-être de laisser voir une bosse, il ne dépouille jamais le costume[2] ; un faste constant règne dans ses discours et dispose de ses idées ; c'est le décorateur de Charles X, l'inventeur du baldaquin.

Je reprenais hier les *Mémoires*, enrageant d'y trouver pourtant de la phrase, admirant malgré moi cette sorte de fulgurance qui sillonne la page à tout instant ; ce soir un article du *Temps* m'apporte de quoi nourrir mon irritation : M. Aulard vient de retrouver à la Brera le journal d'Avramiotti, ce médecin archéologue que l'illustre bluffeur prit pour interprète et guide au cours de son voyage en Grèce. Cet Avramiotti est natif de Zante, grec d'origine et de religion. Que Chateaubriand le feigne Italien, peu m'importe; mais le très grave c'est qu'il le feint Italien pour pouvoir s'écrier: "M. Avramiotti commençait à soupirer après l'Italie", et conclure : "Il y a deux choses qui revivent dans le cœur de l'homme, à mesure qu'il avance dans la vie, la patrie et la religion." Démasquée la fausseté de la première assertion, comment n'être pas entraîné à suspecter également le reste, et, dans le nettoyage, à balayer ensemble origine d'Avramiotti, regrets, patrie, religion, tout ce qui n'apparaît plus désormais que comme du baldaquin poétique. Mais qu'importe à Chateaubriand, pourvu qu'il puisse citer un vers de Virgile et écrire sitôt après : "Nous parlâmes *donc* de la France et de l'Italie à Argos, *par la même raison* que

[1] La phrase de *René* d'où j'arrache ces quelques mots est du reste une des plus belles de la langue française.

[2] Mentionnons à ce propres les amusants articles de M. André Beaunier sur *les costumes de Chateaubriand*, parus dans *la Revue de Paris* (N[os] du I[er] et du 15 Octobre.)

le soldat argien qui suivait Enée se souvint d'Argos en mourant en Italie. "

O nature ! o réalité ! toujours plus belle que la fiction et toujours plus intéressante ! Vos plus perfides dépréciateurs sont ces poètes qui, méconnaissant votre beauté sévère, vous prêtent de prétentieux attraits, qu'ensuite nous nous désolons de ne pouvoir vous reconnaître.

André Gide.

NOTES

Trois livres parents : PUISSANCES DE PARIS, par *Jules Romains ;* SELON MA LOI, poèmes par *Georges Duhamel ;* LIVRE D'AMOUR, poèmes par *Charles Vildrac.*

" Les individus que penseront-ils de ce livre ? Je n'espère pas qu'ils s'en émeuvent ni qu'ils y trouvent leur religion. Mais ce n'est pas pour eux, ce livre. Je m'adresse aux groupes, à ceux dont je suis la chair. Je leur parle par dessus la tête des hommes. Je parle aux rues, aux places, aux squares, aux foules qui tournent sur les manèges. Je parle à la forêt, malgré les arbres. Son âme finira par apprendre ce que j'ai dit sur elle. Les groupes ont beau n'avoir qu'une conscience confuse et n'apercevoir le monde qu'à travers une gelée tremblante, *ils sentiront peut-être le signe que je leur fais et il y en aura un peut-être qui pour l'avoir senti saura devenir un dieu."*

Cette page conclut le dernier livre de M. Jules Romains, intitulé *Puissances de Paris.* L'attitude n'est pas tout à fait nouvelle. C'est par le sentiment des groupes que se sauve l'œuvre de Zola, que valent les plus tumultueux poèmes de Verhaeren, certains drames de Faramond, et nous ne sommes pas sans avoir admiré dans les romans de Ch.-L. Philippe nombre de morceaux épiques où le bureau, où la rue, où la foule s'individualisent aux dépens des individus et se mettent à vivre d'ensemble, comme des êtres. Mais nul encore n'avait poussé jusqu'au système ce sentiment du groupe, qui est un sentiment humain, — par excellence le sentiment social humain. M. Jules Romains, lui, l'épouse, l'impose, en fait sa loi, sa foi. J'ai montré ici même comment son point de vue arrive à étriquer, raidir, congeler en formules, l'élan le plus

riche d'images et le plus véhément, comment le souci constant de justifier un procédé, imprime à son vers, à sa strophe, une allure trop cérébrale. Mais ce qui pouvait paraître défaut dans le chant rythmé d'une œuvre lyrique, devient qualité dans une suite en prose d'essais descriptifs. Nous ne retrouvons pas le caractère hybride qui gâtait trop de parties d'un *Être en marche*, dans les *Puissances de Paris*. Livre bien un, complet, marchant vers son but d'un pas sûr, sans boitillement, sans faiblesse, parfaitement approprié à son objet, il mérite qu'on s'y arrête.

M. Romains a couru Paris ; les rues lui en sont familières ; il a entrepris d'en fixer non pas les aspects pittoresques, mais les mouvements, et de ces mouvements les lois. Il étudie, par exemple la rue Montmartre, flexueuse et une pourtant, si changeante selon les heures ; il nous la montre le matin, en action, quand chacun court à son ouvrage ; à midi, tandis qu'elle mange ; à midi et demi, quand elle flâne, stagne avant la reprise du travail ; à trois heures, lorsqu'elle s'engorge des voitures qu'y verse Paris ; à dix heures du soir, quand elle se vide, se défait, cesse d'être. Chaque rue, vivement et justement sentie, s'organise dans son cerveau selon la forme d'un être abstrait ; il en projette le contour comme sur la feuille blanche d'une épure ; et cette image linéaire garde pourtant assez de frémissement pour nous émouvoir autant que ferait la rue même. Et je dis rue, il s'agit aussi bien du théâtre, du bal, du salon, du " rassemblement devant la baraque ", de tous les groupes.

Mais comment suivre M. Jules Romains quand il prétend attribuer à ces peintures intelligentes, justes et curieuses, une portée qu'on n'accorde pas d'ordinaire à de simples variations de littérature sur un sujet ? quand parmi les groupes qu'il représente, groupes fortuits, sans cesse refaits et défaits, doués d'une existence passagère, d'une conscience d'un moment, il cherche le groupe élu, docile à sa parole, qui sur un signe de lui " saura devenir un dieu " ? Un groupe-dieu possible, la rue Royale ? le Square Parmentier ? Je crois bien que M. Romains perd son temps à faire signe au manège de cycles, à la rue

Montmartre, à l'Opéra-Comique, et même à la Bibliothèque de la Sorbonne ! C'est une belle réussite d'art d'avoir créé pour nous ces nouveaux êtres, mais rien qu'une réussite d'art. Un groupe-dieu naîtra d'un besoin, d'une foi, " se coagulera ", selon l'expression de l'auteur, autour d'une idée supérieure à l'apparence des choses, à la géographie des rues, au boniment d'un spectacle forain, autour d'une idée politique, religieuse ou sociale : christianisme, nationalisme, impérialisme ou socialisme, autour d'une éthique, ou simplement d'une esthétique. Cette idée-force, cette idée-centre, je ne dis pas que M. Romains ne soit pas capable de la formuler d'autre part, ne l'ait pas déjà formulée ; aveugle qui ne la verrait pas dans ses livres, vague et belle — fraternité et solidarité universelles, amour. Je dis qu'elle manque dans le cas présent d'efficace, qu'il la propose à des " groupes " qui ne peuvent pas y répondre, qu'ici, procédé littéraire elle n'a servi qu'à écrire un livre — celui-ci — d'ailleurs excellent.

Au fait, n'est-il pas remarquable que le seul groupe jusqu'ici qui ait obéi au signe de M. Jules Romains, le groupe élu, se trouve être un groupe d'artistes ? Je l'appellerais école, j'ajouterais même " unanimiste ", si ces sortes de termes ne m'étaient odieux. Je sais trop quelles contradictions s'abritent le plus souvent sous de telles bannières. Mais combien y a-t-il de groupes littéraires dans le passé, s'intitulant " école ", qui aient présenté autant d'unité que celui-ci ? Je n'ai jamais compris que MM. Kahn et Verhaeren fussent l'un et l'autre symbolistes, en même temps que MM. Vielé-Griffin et de Régnier qui eux non plus ne se ressemblent en rien. Quoi de commun entre MM. de Bouhélier et Montfort, jadis naturistes ? Le nom leur est pourtant resté ? Même âge, mépris commun d'un art en désaccord avec des aspirations nouvelles, besoin de serrer les rangs pour se sentir soutenu, ce sont là raisons suffisantes pour former école. Eh bien ! je vois ici plus que jeunesse, que goûts ou dégoûts d'art commun, qu'ambition de créer du neuf, plus que la théorie littéraire toujours bien vaine que l'on dresse comme un drapeau, quitte à le suivre d'assez loin, je vois fraternité de sentiments, unanimité cordiale. Appelé aujour-

d'hui à parler de trois livres, l'un de M. Romains — c'est fait — les autres de MM. Duhamel et Vildrac, je les ai sentis si parents que j'ai jugé tout-à-fait impossible de les étudier chacun en particulier. Non qu'ils s'imitent, qu'ils se répètent : ils se répondent ; ils se prolongent. Le cas me semble nouveau et digne d'être noté.

* * *

Dans le triumvirat unanimiste M. Romains m'apparaît de plus en plus comme " l'abstracteur " ; ayant formulé l'attitude, il en est devenu un peu trop tôt le prisonnier : sa nature, nous l'espérons, fortifiée saura s'en délivrer un jour... On pouvait craindre un pareil risque sinon pour M. Vildrac du moins pour M. Duhamel. Le noble effort d'un précédent poème, épique celui-là, *l'Homme en tête* nous inspirait, avouons-le, plus de respect que d'admiration — que de sympathie même. La volonté têtue qui le menait, — respectable sans doute, plus que jamais en ce temps d'œuvres essoufflées, fragmentaires — s'imposait à l'attention de façon par trop indiscrète. On soupçonnait une force humaine cachée, mais trop peu soucieuse du chemin, pourvu qu'elle arrivât au but, une source abondante mais mal clarifiée et toute à son élan vers la mer — vers l'*Idée :* obscurité et confusion ? n'importe ! apostolat d'abord.

Voici *Selon ma Loi*. Or M. Duhamel n'a rien renié de sa foi, il n'a rien perdu de sa force, de sa brutalité dirai-je. Et nous n'en sommes plus gênés. Pourquoi ? C'est qu'il ne sent plus le besoin, pour ne point dévier, de s'hypnotiser sur son but. C'est que l'idée de son but enfin le possède, et presque à son insu. Elle s'est mêlée à sa vie, à son sang ; elle est dans son cœur, dans sa voix — et quand il se parle, il la parle. Il n'a plus désormais qu'à se laisser vivre et chanter. — Chanter ? non pas. Nul mot ne serait plus impropre pour caractériser son art. Dans ce dédain de toute musique verbale (timbres, échos sonores, etc.) que nous lui reprochions naguère il a tout-à-fait persisté — et aujourd'hui nous l'en louons. Eh ! suffit-il que ses mots frappent juste, que son rythme porte ? Oui ! si ce

timbre mat, sourd, sans écho, barbare, devient le timbre même de sa voix. Ce qu'elle dit, — nous le reconnaissons — elle ne peut pas autrement le dire. Toute recherche de musique, tout raffinement de l'oreille nous gêneraient ici. Une poésie rude, " ouvrière ", presque sans exemple (celle d'un Verhaeren, toutes proportions gardées, qui n'aurait pas connu Hugo) cherchait sa forme propre — et l'a trouvée. L'allure épique et les amas d'alexandrins blancs la gênaient ; la strophe lyrique plus brève, plus légère, toute aiguë et directe de *Selon ma Loi* la vêt exactement, au point de la faire paraître nue. Mais ne vaut-il pas mieux citer ?

Face à face nous nous cherchons
Comme on guette son adversaire
Prêt à glisser la dague au défaut de l'acier.

Face à face nous demeurons
La gorge pleine de paroles
Qu'il nous faut dire absolument.
Et les oreilles interdites
A tout ce qui vient du dehors.

Face à face nous combattons
Entrechoquant nos deux personnes
Comme deux éclatantes gemmes
Qui ne pourront pas s'entamer.

Nul de nous deux n'est donc assez grand
Pour se replier sur soi-même
Et savoir, glorieux vaincu,
Supporter l'autre l'ayant reçu ?

Nul n'est donc assez généreux
Pour n'être qu'une âme attentive
Et qu'une oreille à confidence
Et qu'une bouche approbative ?

Pourquoi, si je vous parle un peu
De mes désirs et de mes craintes
Me répondez-vous aussitôt
Par vos craintes et vos désirs ?

Et pourquoi si j'apprends depuis quelques instants
Les espérances qui vous bercent,
Ne puis-je résister au désir de conter
Certains espoirs dont je suis fier ?

Face à face nous faisons siège autour de nous
Tentant des sorties inutiles
Et soutenant de vains assauts
Et prêts à mourir sans ouvrir la ville.

Si vous paraissez m'écouter
Depuis d'incertaines minutes
N'est-ce pas pour bientôt lancer
Ce mot destructeur et distrait
Qui me dira que vous n'avez rien entendu
Et qu'il me faut enfin m'intéresser à vous !

O mon ami ! ne m'aimez plus, car je suis lâche !

En présence de pareils morceaux (je n'ai pas choisi le meilleur) si éloignés du vrai chant de la poésie, comment ne pas être ébranlés d'une émotion poétique cependant, et que ne pourrait pas communiquer la plus forte page de prose ? Cet usage lyrique du rythme, indépendamment du son, il faut qu'une puissante sincérité l'autorise : c'est la plupart du temps le cas. Les ornements proprement littéraires s'effacent ; M. Duhamel ne chante — ou n'écrit — que pour fixer un état émotif profond, et caractéristique des êtres et de lui-même. Altruisme mais individuel, fraternité mais héroïque, lyrisme, mais clairvoyant ; un lyrisme de psychologue, de dramaturge.

*

Mais il faut parler de M. Vildrac. Et je me sens confus d'en parler en dernier, quand il occupe la première place dans mon estime. Chez lui on pouvait discerner dès ses débuts une nature; elle ne s'est jamais démentie. Il a toujours porté allègrement le fardeau de sa religion humaine ; il n'en fut jamais écrasé: Il a le *don* — exclusif de la théorie. A ce troisième stade de l'unanimisme la musique verbale renaît, si étrangère à M. Jules Romains, si inutile à M. Duhamel. La joie des chants populaires, des rondes, tourne dans les poèmes les plus sévères et les plus âpres de M. Charles Vildrac. Non qu'il recherche cette harmonie, il s'en défend, elle vient à lui malgré lui; et si peu qu'il rime, allitère, la rime et l'allitération savent tomber à point. Lisez plutôt *Les Deux Buveurs :*

Ils sont attablés sous prétexte de boire :
Ils sont accoudés amplement tous les deux ;
Ils joignent leurs paroles et joignent leurs yeux
Et font rire leurs joues, leurs voix et leurs yeux
Par dessus la table
En se racontant de bonnes histoires.

Ils sont heureux, vraiment en ce moment,
Ils sont vraiment heureux d'être ensemble ;
Et cependant !...

Et cependant,
S'il leur faut demain franchir une porte
Où l'on ne peut pas être deux de front
Où il faut que l'un passe après l'autre,
Devant cette porte ils s'arrêteront
Ayant un pli mauvais sur le front
Ayant un œil mauvais pour s'épier
Ayant un œil oblique vers la porte.

Tels des chiens avec un os entre eux
Un os qu'à voix sourde ils s'interdisent,

Tels ils seront demain ou ce soir
Ces deux-là qui s'aiment sous prétexte de boire.

— Cela est bien vrai et triste aussi
Mais ce n'est pas cela qu'il faut dire !
Il faut dire ainsi :

Ces deux hommes-là qui se rient
Ils pourraient se battre sans raison
Ils pourraient éveiller les mille raisons
Qu'ils ont de se battre ;
Oh elles existent, elles attendent !
Ils n'auraient qu'à choisir, ils n'auraient qu'à prendre !

Mais non :

Il y a au fond de leur vieux cœur
Un besoin secret d'embrassade et de liesse
Et pour cet instant de détente que laisse
La mégère vie à leur pauvre vieux cœur,
Les voilà qui se rient avec leurs yeux,
Les voilà qui se tapent sur les épaules,
Les voilà sans méfiance l'un pour l'autre,
Les voilà qui veulent s'offrir à boire
En se racontant de bonnes histoires.

Certes, cette âpreté, ce martèlement, cette dure cadence qui nous frappaient chez M. Duhamel, nous les retrouvons ici. A première vue, il peut même sembler difficile de différencier un livre de l'autre. Nos deux poètes mettent en œuvre avec la même ivresse forte, avec presque les mêmes mots, les mêmes tours, deux sensibilités voisines et placées dans la même attitude devant les hommes. Mais qu'on y regarde attentivement ; on découvrira, dans M. Vildrac, non plus de chaleur cordiale, de virilité altruiste, mais plus de tendresse ; et ce besoin d'inflexions tendres anime d'une musique imprévue cette poésie qui, M. Duhamel nous le prouve, pouvait à la rigueur s'en passer.

Comme nous voici loin de l'abstraction unanimiste ! Que la floraison d'images fraîches dont M. Vildrac ne dédaigne pas d'orner sa maison a de naturelle grâce ! Mais qu'il reste pourtant viril, dans la chanson lyrique retrouvée ! — *Selon ma Loi*, *Livre d'Amour*, voilà deux livres fraternels, fraternels entre eux, et chacun en soi, tout pleins d'une camaraderie forte et sûre qui ne se disperse pas sur une foule anonyme et inatteignable, en un beau et vain geste de littérature, mais qui s'attache à tel et tel être en particulier pour juger, partager sa vie. Qu'il n'y ait dans cette aventure aucun dommage à risquer pour l'individu, c'est ce que nous prouvent ces deux ouvrages, qui sont à vrai dire écrits par deux hommes, dans toute la force du mot. Nous étions un peu submergés d'élégies : cela fait du bien.

H. G.

* * *

VICTOR-MARIE, COMTE HUGO (*Le dernier cahier de Charles Péguy.*)

Les critiques qui croient à tort ou à raison à la séparation des genres, seront singulièrement embarrassés en face du dernier cahier de Charles Péguy. C'est une façon d'épître où se suivent, se mêlent confessions personnelles et paysages, remarques philologiques et littéraires, aperçus esthétiques et conclusions morales. Que l'ordre en soit prémédité, je ne le crois pas, et cet ordre n'est pourtant pas un désordre. Charles Péguy me semble seul à représenter aujourd'hui le type ultra-romantique de l'écrivain qui s'abandonne à son démon. Démon logique et didactique tout autant que lyrique, ce n'est pas dans le cas présent un poème que son démon lui dictera, mais un essai critique qui prendra forme de poème.

En dépit des " a parte, " des parenthèses, *Notre Jeunesse* développait nettement un sujet et rien qu'un sujet, multiple certes et plein d'échappées sur ailleurs... qu'importe ! si notre main ne quittait point le fil... Ici il nous faudrait user des trésors d'ingéniosité, de perspicacité analytique pour dé-

couvrir une nécessitation d'une partie à l'autre, si emboîtées l'une dans l'autre qu'elles nous paraissent. Unité morale, sans doute. Mais pourquoi l'y chercher ? Charles Péguy n'a pas la superstition du sujet. La vie l'a quelque part blessé, d'une blessure toute personnelle, capable peut-être même de n'intéresser pas d'autre que lui : dans l'espèce, un malentendu avec son ami Daniel Halévy à propos de *Notre Jeunesse.* Une brouille a failli s'ensuivre. N'est-ce point là un thème suffisant, celui-là même que Péguy devait choisir alors et de préférence à tout autre, puisqu'à ce moment c'est de cela que son âme débordait ? Et donc, sans souci du lecteur, comme s'il allait traiter un sujet de même généralité que *Jeanne d'Arc* ou que la mystique républicaine (mais qui sait mieux que lui grossir à tout prix le particulier jusqu'au général !) il s'enfièvre en public, s'exalte, entasse, étale les pièces sentimentales et déductives du procès. Il rappelle à M. Halévy leur longue amitié, évoque les promenades à pied où celle-ci se resserrait dans le silence, cherche les raisons d'une incompréhension soudaine, les imagine plus profondes qu'elles ne sont peut-être en réalité, peint Halévy, se peint lui-même. Il s'oppose, lui, le pauvre, le paysan, à son ami, le bourgeois, le riche. Il s'acharne à montrer les incompatibilités de nature entre leurs deux classes et se plaît à s'y acharner. Puis, soudain, faisant volte-face, il admire précisément l'association merveilleuse, hors-classe (hors-classe, c'est moi qui le dis, non pas lui), que formaient son ami et lui et qui ne peut être rompue. Son ami se souvient-il de leurs remarques sur Hugo, parfois simplement plaisantes, parfois justes et curieuses ? *L'Ode à la Colonne*, *Les Châtiments*, *Booz endormi ?* Mais sur *Booz* il y a trop à dire : le sujet se déplace du côté de Victor-Marie, comte Hugo. Péguy ne se lasse pas de ses découvertes, de ses jeux, autour du jeu de mots " Jérimadeth " (j'ai rime à dait) de ses constructions théologiques autour du dogme de l'Incarnation. Elle grossit, elle grossit cette parenthèse, et comme de *Booz* à *Polyeucte* le pas est court, Péguy dira aussi ce qu'il a sur le cœur touchant Corneille. Péguy est l'homme qui dit ce qu'il a sur le cœur, tout et même ce qu'il ne croit pas dire

peut-être ; sa nature déborde sur son dessein. Et voici la reprise du vain parallèle de rhétorique entre Racine et Corneille, esquissé en attendant mieux. Corneille aussi disait tout net ce qu'il avait sur le cœur, Racine point. Racine est cruel, il prémédite ses paroles ; il ne faut rien préméditer ; et de diminuer Racine et d'opposer à ses belles statues tragiques, sœurs diverses mais semblables, sans hiérarchie, le groupe audacieux qu'à ses yeux réalisent *le Cid*, *Horace* et *Cinna*, couronnés par *Polyeucte* héroïque et chrétien, etc. etc. Ah ! belle culture française ! vont-ils donc rompre entre eux, ceux qui doivent s'unir pour ta défendre contre la barbarie, Halévy et Péguy, contre la Sorbonne surtout ?... Si nous parlions de la Sorbonne...

Mais je suis las avant Péguy. Non de le lire — son livre est de ces livres dont chaque page entraîne l'autre, dont la dernière ne conclut pas, et qui se prolongent plus loin encore, sur au moins autant de pages — non las de le lire, dis-je, mais de noter l'enchaînement de ses propos : je suis déjà à bout de souffle. Comment le discours de Barrès sur la tombe de Moréas se lie en fin de volume à l'éloge d'un jeune officier " colonial ", je renonce à le préciser. Avouerai-je que dans les dernières pages je sens une sorte de cassure, de fléchissement tout au moins ? Qui sait si ce n'est pas moi qui fléchis ? Mais le merveilleux n'est-il pas que la ligne d'action, de dialectique, de persuasion, de lyrisme, ne se soit pas plus tôt brisée ? J'avais vingt-cinq raisons de m'arrêter plus tôt ; je ne partage pas la moitié des idées émises tour à tour, sur les classes sociales, sur *Booz*, sur *Polyeucte*, et quant au parallèle Corneille-Racine, s'il dégourdit, dilate, amuse, excite à la réflexion tout mon cerveau, je ne puis pourtant l'accepter tel quel. J'avais vingt-cinq raisons de m'arrêter plus tôt ! — on m'excusera si comme Péguy je me répète, mais pour en parler bien, j'entends non pas avec intelligence mais sensibilité, il est indispensable de se mettre à son diapason — et j'ai poursuivi sans reprises, d'une haleine, comme s'il s'agissait de la lecture d'une seule immense phrase dont la progression continue n'admettrait nul temps de repos.

Un jour, plus tard, sauvé du courant de ce livre, je pourrai essayer de l'envisager en critique, d'établir entre ces morceaux une hiérarchie du moins bon au meilleur, de mettre à part l'excellence de certaines pages d'humour " peuple ", de tendresse profonde, de pittoresque solide et bien ressenti, de rude et haute vérité : elles sont nombreuses ; et la littérature de l'amitié s'est par ce livre notablement enrichie... Je pourrai prendre au mot le parallèle Corneille-Racine, et relever l'oubli, sans doute involontaire, dans l'œuvre si diverse de Racine, de la tragédie capitale: la plus pesante, la plus stricte, la moins entachée de galanterie et de cruauté amoureuse, *Britannicus*, dont la présence seule parmi les autres détruit la thèse d'uniformité de Péguy. Je pourrai insister sur la confusion qu'il fait — et volontaire aussi sans doute — entre profondeur et hauteur, quand il accorde plus de profondeur à Corneille, et montrer comment il substitue dans le jugement de l'œuvre d'art, à l'échelle esthétique des valeurs, une échelle morale, en fonction de l'héroïsme chrétien... Je pourrai indiquer enfin tout ce qu'il apporte de finesse, de nouveauté, d'originale intelligence dans certaines notes sur Racine, mises à part les conclusions par trop absolues qui s'ensuivent... Mais si je disais tout cela aujourd'hui, je n'aurais rien dit d'un livre dont la qualité propre est de ne se point laisser détailler dès 'abord, d'être un produit de passion et d'enthousiasme.

Quand la doctrine politique de *Notre Jeunesse* vient préciser l'orientation de nos esprits, je ne m'étonne pas de ce que nous en épousions toute la fougue. Mais que mon sens critique s'oblitère, qu'il calme, comme d'un doigt sur la bouche, ma sourde révolte et laisse à mon ivresse intellectuelle le champ libre, devant un livre qui me blesse par tant de côtés, j'appelle cela le miracle, le mystère de la passion de Péguy. Quelle chaude, quelle rude voix pour de modernes croisades !

H. G.

***

L'ART THÉATRAL MODERNE.

Dans le supplément littéraire du *Figaro* (12 Novembre)

M. Jacques Rouché étudie les conditions de ce qu'il nomme *l'Art théâtral moderne...* A vrai dire, un corps de doctrine rigoureux ne nous est pas ici présenté. C'est une succession d'observations et de remarques. Et M. Rouché déclare ne les point tirer de son expérience personnelle. Elles lui furent suggérées par les théories et les recherches de Mme Kommisargevskaia, de MM. Bakst et Benois, Stanislavsky, Dantchekko, Meyerkhold pour la Russie ; Fuchs, Littmann, Erlev et Reinhardt pour l'Allemagne ; par les patients travaux de M. Gordon Craig ; par les réalisations scéniques des théâtres d'art de Florence, Munich, Berlin, Saint-Pétersbourg et Moscou. Les innovations étrangères semblent avoir frappé vivement, et comme surexcité, l'esprit de M. Rouché. Au cours de son article, néanmoins, quelques restrictions se formulent, et certaines préférences ne laissent pas de se faire entrevoir... Ai-je dit que, sous ce titre : *L'Art Théâtral Moderne*, il s'agissait exclusivement de *Mise en Scène* ? M. Rouché désire " chercher dans quelle mesure il serait possible de rajeunir, chez nous, la mise en scène, de la faire correspondre à la vision d'art exprimée par les peintres d'aujourd'hui, et de la rendre harmonique à un mouvement général des idées et de la sensibilité *dont il est presque paradoxal que, seul, l'art scénique ait pu s'abstraire jusqu'ici.*" Je souligne ce dernier membre de phrase parce qu'il me parait excellent. Il dénonce en peu de mots un mal profond : cette scission, ce divorce entre le théâtre et l'art contemporains ; cet antagonisme entre un métier spécial, mécanique, immuable, et l'ensemble de préoccupations esthétiques qui sans cesse vont évoluant et s'enrichissant ; enfin cet abandon du théâtre par tous ceux qui, en notre temps, font œuvre de beauté. Oui, c'est une haute, une saine ambition, celle de réintégrer dans le " mouvement général des idées et de la sensibilité " l'art dramatique et les dramaturges qui en sont, à l'heure présente, presque totalement exclus... Mais hélas ! accomplir un tel miracle serait chose trop aisée s'il ne s'agissait, en l'espèce, que de faire appel à quelques peintres émérites, à quelques distingués metteurs en scène. Non que nous refusions son importance à

la matérialité du spectacle. Mais on est en droit de suspecter une entreprise de rénovation dramatique, si elle veut s'exercer, en quelque sorte, *par le dehors*, et met au premier rang de ses préoccupations la question du décor. Et je ne puis me défendre de certaines inquiétudes quand je vois M. Rouché, dépassant une idée juste, écrire : " On considérera l'art dramatique *comme un aspect et une dépendance de l'art plastique.*" Un " aspect " ; soit, pourvu que l'élément plastique collabore humblement à la synthèse dramatique. Une " dépendance, " non !... " Wagner considère l'art dramatique, c'est-à-dire la réunion, la *coïncidence* de plusieurs arts, comme l'art par excellence, le plus synthétique et le plus parfait ", dit Baudelaire. Cette perfection est au prix d'une étroite liaison du faisceau, d'une égale subordination de tous les éléments. Et si un empiétement, une rupture d'équilibre viennent à se produire, que cela ne soit pas au profit de l'élément plastique ! Je m'accommoderai mieux, pour ma part, des plus maigres abstractions classiques que de toute superfétation objective, quelle que soit, d'ailleurs, sa tendance : réaliste, symbolique, synthétique, etc...

Mais il se peut que la formule imprudente dont M. Jacques Rouché s'est servi trahisse sa pensée. Il n'hésite pas, en d'autres endroits, à reconnaître que la mise en scène doit, avant tout, mettre en valeur le drame lui-même, ses personnages, " le caractère propre de sa beauté ". Il fait sien ce mot de M. Fuchs : que les meilleurs décors " sont ceux dont on parle le moins ", et, se déclarant en faveur d'une " stylisation " de la mise en scène, répudiant à la fois les recherches d'érudition dans l'accessoire, l'effet anecdotique, le trompe-l'œil et la reconstitution pittoresque, il conclut en ces termes satisfaisants : " Nous réclamons pour le metteur en scène toute liberté pourvu que les moyens employés soient artistiques. "

On sait que M. Jacques Rouché a pris la direction du Théâtre des Arts dont la réouverture aura eu lieu quand paraîtront ces lignes. Ses aspirations étaient d'autant plus intéressantes à consigner qu'elles peuvent être prises pour des intentions. Elles demandent, pour qu'on les juge, à se

préciser en actes. Ne leur marchandons pas notre crédit. Les efforts de ce généreux esprit ne manqueront pas de rallier à lui les sympathies les plus agissantes, s'il sait se défendre contre toute affectation d' " esthétisme" et de " nouveauté ", s'il entend, sur un terrain gâté par la paresse et la sottise de ceux qui l'exploitent, faire œuvre forte et désintéressée, œuvre de bonne culture et de bonne conscience. Pour cela, il ne suffit pas d'embellir le théâtre. Il faut d'abord l'assainir, en en bannissant les mauvaises mœurs dont il est infecté, en le " décabotinisant ", en l'interdisant à toute niaiserie, à tout mensonge, à toute " théâtralité "; il faut enfin l'honorer, en y rappelant les grandes œuvres du passé, afin que les poètes d'aujourd'hui, repris d'un filial respect pour cette scène qu'on leur avait ternie, ambitionnent d'y monter à leur tour.

J. C.

* * *

LES MATINÉES DU SAMEDI A L'ODÉON.

M. Antoine, communiquant au journaux le programme de ses matinées du Samedi, — où seront présentés les ouvrages dramatiques de jeunes auteurs qui tous, sauf un, n'ont pas encore affrontée la scène —, y joint une lettre dont voici les dernières lignes :

" On appréciera, nous l'espérons, l'importance et la signification de cette tentative, qui n'a plus été renouvelée depuis l'époque du Théâtre-Libre et d'où peut sortir tout le mouvement théâtral de demain. "

Nous entretiendrons nos lecteurs des résultats de cette tentative, dont nous nous empressons de reproduire ici le très intéressant programme :

Les samedis 10 et 17 décembre : *Les Affranchis*, pièce en trois actes de Mme Marie Leneru.

Les 14 et 21 janvier : *L'Inquiète*, pièce en quatre actes de M. Jean Richard.

Les 4 et 11 février : *L'Armée dans la Ville*, pièce en cinq actes de M. Jules Romains.

Les 25 février et 4 mars : *La Boulangère*, pièce en trois actes de M. Jean Martet.

Les 18 et 25 mars : *La Lumière*, pièce en quatre actes de M. Georges Duhamel.

Les 15 et 22 avril : *Cœur maternel*, pièce en trois actes de M. Oscar Franck.

Les 6 et 13 mai : *Les Mages sans étoile*, pièce en trois actes de M. Edouard Schneider.

Les 27 mai et 3 juin : *Diane de Poitiers*, pièce en trois actes de M. Maurice de Faramond.

J. C.

* * *

LES ORIGINES DE LA MÉLODIE, *aux samedis de l'Opéra-Comique.*

Pour trop de gens la littérature française commence au XVIIe siècle. Pour trop de gens la musique commence à Beethoven, voire à Mozart, voire à Bach. Les grands concerts semblent ignorer même Rameau. Il est urgent de remonter aux sources. Aussi devons-nous applaudir à la création d'une chaire d'histoire de la musique dont M. Carré vient de prendre l'initiative : il a choisi pour maître M. Henry Expert. Il nous propose un enseignement par l'exemple, qu'on se rassure ! et la première année de cet enseignement nous permettra de suivre l'évolution de la mélodie du moyen âge à nos jours. Encore qu'il nous paraisse difficile, arbitraire, d'isoler la mélodie de ce qui la soutient, la réfléchit, la complique, l'entoure et l'orne, approuvons cependant : car il s'agit de la mélodie vocale, du chant nu. Nous avons eu déjà deux beaux concerts.

Pourquoi la première séance ne s'est-elle pas ouverte sur un morceau de plain-chant ? Tout ce que l'art musical va construire de plus hardi, de plus expressif, de plus noble repose sur cette ferme assise. Nous aurions aimé comparer la

ligne plus libre, moins docilement scolastique des chants d'un Guiraut de Borneil (XII[e] siècle) à celle de la mélopée religieuse dont évidemment ils dérivent. Quel accent, quel pathétique, quel imprévu tragique dans les écarts de voix, dans le brisement et dans la reprise du rythme ! Révélation aussi et du même ordre, que *la chanson courtoise*, si grave encore, du trouvère Jaufre Rudel. Il sembla qu'un courant purement populaire, né des rondes, submerge un temps cet art sévère et nu. Quel que soit le charme galant et naïf de l'exquis *Jeu de Robin et de Marion* (XIII[e] siècle), il présage un art plus facile et dont on aura vite fait de se lasser. N'oublions pas qu'à côté va grandir la polyphonie radieuse des Josquin de Prés, des Palestrina, des Vittoria dans laquelle renaît, magnifiée, la tradition. Mais M. Carré, faute de moyens, ne nous en a rien fait connaître. J'imagine qu'il aura exclu en principe de son programme toute musique religieuse; il faut le regretter : un chaînon ici est rompu. Du moins, nous avons entendu un certain nombre de quatuors profanes. Si nous ne nous y sommes pas plu autant qu'il fallait, c'est qu'ils furent exécutés, o paradoxe, à une voix ! Quand on connaît la joie rebondissante du contre-point savant d'un Clément Jannequin, d'un Claude Le Jeune, tout ce que la mélodie gagne à se répercuter en triple écho dans l'œuvre printanier des maîtres français de la Renaissance, c'est tout juste si on accorde à la ligne centrale de la mélodie isolée les qualités de grâce qu'elle possède pourtant. A la décharge de M. Expert, il est bon de dire qu'à l'époque il arrivait souvent qu'on interprétât les quatuors vocaux ainsi.

A la seconde séance nous avons presque regretté au contraire d'entendre à quatre voix des chants de Pierre Guedron et de Charles Teyssier (XVII[e] siècle) du reste moins primesautiers et vivants. On a honte de le dire : l'exécution en fut pitoyable. Ne sait-on plus mettre d'ensemble un quatuor à l'Opéra-Comique, quand précisément certains de nos musiciens nouveaux semblent vouloir en revenir à ce doux alliage des voix que nulle polyphonie orchestrale jamais ne remplace? Hâtons-nous de passer à la partie italienne du concert.

De quelle grâce virgilienne la pastorale populaire s'est-elle imprégnée lorsqu'elle renaît sur la scène avec les prédécesseurs immédiats de Monteverde et Monteverde lui-même ! Déjà une grande douceur la berce dans Caccini (1550-1615). Mais le plus important rajeunissement n'est pas là. Soudain, la déclamation pathétique, née du plain-chant jadis, s'échappe des polyphonies palestriennes et dénudée, comme au temps de Jaufre Rudel, vient seconder la parole, se fondre en elle, et donner une voix au drame musical. Il y a confluence alors du courant chanson, du courant mélopée et l'admirable accent de l'air d'*Orphée* de Jacopo Peri annonce le génie de Monteverde. De celui-ci les auditions de la Schola n'ont pas révélé toutes les beautés. Après la plainte d'*Orfeo* bien connue : " O malheureux amant " d'une montée si puissante et si neuve, un lamento d'*Arianna* et un air profondément sombre et plaintif du *Retour d'Ulysse* nous ouvrent des perspectives insoupçonnées. C'est déjà le drame lyrique — non l'opéra. Suivant quel art simple, divers, subtil, l'air s'insère dans le récit, s'y perd pour plus loin en renaître ! Aucune différenciation arbitraire ne les a encore séparés : le souci de vérité expressive domine.

Je m'en voudrais de ne pas citer pour finir, admirable même après Monteverde, cet *aria* de Frescobaldi (1583-1640) d'une sinuosité voluptueuse, d'une progression de tonalités, d'une passion et d'un modernisme qui déconcertent et ravissent : Mme Hatto le chanta délicieusement. C'est à peine si l'on soupçonne déjà un peu plus de gratuité dans le chant. La vocalise qui dès Monteverde se montre, aussi spontanée, aussi nécessaire encore que les mots, comme le tremblement même de l'âme, va s'échapper du texte, de la trame, devenir ornement et luxe, superflu. La mélodie s'épurera trop en Lulli, maître italien de musique française. En Italie au contraire, elle se perdra dans une croissante débauche...

Il est heureux de pouvoir assister, grâce aux Samedis de l'Opéra-Comique, à cette évolution singulière que nous connaissons par les livres, mais dont en fait, sans la Schola, nous ignorerions tout encore.

H. G.

***

EXPOSITION H.-E. CROSS. (*Bernheim*)

Si nous n'avons pas signalé la dernière exposition des œuvres d'Henri-Edmond Cross, c'est que, dans notre numéro de juillet, Emile Verhaeren avait parlé de ce peintre avec une éloquence et une émotion qu'inspirent seules l'amitié et une constante admiration. Les toiles récemment offertes au public ne constituaient pas une exposition rétrospective; ce n'étaient que des œuvres de la dernière période, c'est-à-dire les plus fortes et les plus mûres que Cross eût produites. Laissons la parole à Maurice Denis ; la préface qu'il écrivit à ce catalogue fait une fois de plus regretter le temps où il nous donnait avec moins de parcimonie des études critiques toujours si justes et si profitables :

" *L'écueil eût été qu'il se contentât, comme tant d'autres, d'à peu près, de réalisations aimables ou paradoxales. Mais sa volonté d'expression se faisait plus âpre, plus exigeante à mesure que croissait son désir de synthèse. Il arrivait à signifier par quelques formes simples, par quelques rapports de couleurs pures, ce qu'autrefois il ne savait dire qu'avec une multitude de nuances et de diaprures.*

C'est dans ces œuvres de la dernière période qu'apparaît tout le lyrisme de l'âme de Cross. Certes, qu'il ait participé avec audace à un mouvement important de l'évolution de l'art moderne ; qu'il ait eu le don d'assembler en d'éclatantes harmonies la force et la douceur des plus belles couleurs de la gamme ; que son intelligence ait su retrouver à travers les confusions et les ignorances quelques-uns des vrais principes de l'art et qu'il ait ainsi réalisé des œuvres du plus grand style ; qu'il ait atteint à un degré de splendeur et de luminosité qui faisait l'étonnement même de Signac, son plus fidèle admirateur et son ami ; qu'enfin, il ait vécu avec intensité ce drame intérieur du peintre qui crée lui-même ses moyens, qui se découvre laborieusement et s'efforce de toute sa volonté vers le mieux ; tout cela, nous l'estimons grandement, comme il convient. Mais il y a quelque chose de plus

dans l'œuvre de Cross. De tout cet effort de logique, de synthèse et de lumière, une tendresse se dégage, un sentiment passionné de la nature et de la vie. Dans la plénitude et la simplicité de ses grands paysages, n'admirons pas seulement la beauté objective, mais aussi le rythme intérieur, selon lequel il les ordonnait. Écoutons, dans les vibrations de ses ciels et le flamboiement de ses terrains accablés sous la chaleur du jour, le retentissement des harmonies terrestres ; mais plutôt entendons ici les palpitations d'un cœur et la voix d'une âme éblouie."

* * *

EXPOSITION ANDRÉ LHOTE. (Galerie Druet).

Cette première exposition d'un jeune artiste d'abord inquiète. Tant d'œuvres et si diverses n'indiquent-elles pas qu'à leur auteur manque cette préoccupation obstinée qui fait le génie ? N'y a-t-il pas là trop d'application à ne pas se répéter, un effort trop habile pour atteindre la richesse par la différence ?

Méfiance légitime, mais qui ne survit pas à un examen tant soit peu attentif. Ce n'est pas ici la diversité calculée, entreprise d'un artiste qui s'emploierait à distribuer entre ses toiles une parcimonieuse originalité. C'est au contraire celle de quelqu'un que la continuité même de sa recherche oblige sans cesse à tout remettre en question. Sa volonté est si bien fixée, son propos est si net que jamais il ne se persuade d'avoir touché son objet et qu'à chaque instant il découvre toute une nouvelle manière qui va l'en approcher davantage. Son abondance ne déconcerte plus si l'on comprend qu'elle est la poursuite sans découragement d'un idéal qui, — toujours se raffinant, — à mesure qu'il est de plus près assailli, se fait plus inaccessible. La disparité de ses styles, l'imprévu de tout ce qu'il invente viennent de la monotonie même de son intention et, si l'on peut dire, de son entêtement.

Mais que cherche Lhote ? Il a hérité de Cézanne l'amour de la construction. Rien ne l'émeut autant que l'agencement des objets, rien ne lui semble plus beau à représenter que la façon dont les choses sont faites, que la répartition de leurs

plans, que les visages différents et joints qu'elles offrent à la venue innombrable de l'air. Je retrouve chez lui cette délicieuse passion qui devant une maison rendait Cézanne soudain religieux. Respect des arêtes, des divisions de l'architecture, des angles et des courbes régulières.

Dans les premières toiles de Lhote le souci de la construction n'aboutit encore qu'à une sorte d'appuiement mutuel des attitudes. Elles se posent doucement les unes sur les autres comme, dans le tableau *Autour de la Chanteuse*, cet homme sur l'épaule d'une jeune fille incline la tête. Elles se replient sur le centre ; elles s'équilibrent à la façon de branches croisées. Elles puisent de la force dans la combinaison de leurs obliquités *(Suite de gestes)*. — Mais peu à peu elles se redressent. Elles s'enhardissent à se tenir séparées. C'est chaque partie du tableau que Lhote maintenant s'applique à construire : il modèle chaque corps, chaque visage, chaque objet ; il donne à chacun son volume et son assiette. En même temps la composition se déplie, s'ouvre ; les correspondances cessent de se marquer simplement par des inclinaisons. Un équilibre pesant, matériel succède à l'équilibre tout idéal par l'arabesque. Les beaux corps des *Jeux au Printemps* peuvent déchaîner leur libre danse sans craindre de briser leur union ; car ils l'emportent avec eux. — Lhote ne se contente pas de construire les solides. Il aperçoit soudain tout un monde nouveau, dont il entreprend de fixer la mobilité. D'une main légère, dans les ombres, il va modeler les feuillages, accuser leurs angles subtils, déduire leurs fines pentes inverses, façonner leur douce habitation d'air. L'air lui-même est susceptible d'être bâti. En y baignant, la figure des objets y dessine de subtils sillages. Quelques branches sur le ciel s'enchevêtrent : aussitôt il semble que leurs intervalles se creusent selon des formes régulières. Lhote tâche de représenter jusqu'aux cintres et aux coquilles de l'air, jusqu'aux suaves architectures de l'atmosphère. — Enfin l'air, en devenant sensible, oblige les objets à se construire d'une façon nouvelle. Il glisse sur leurs différentes faces et leur communique sa limpide uniformité. Il fait disparaître les saillies et les

creux inutiles, les oppositions trop faciles d'ombre et de lumière. Aussi le modelé cesse-t-il d'être obtenu par des variations du ton ; le dessin détermine sur les pleins de fines arêtes où la couleur vient se partager, pour ruisseler ensuite de toutes parts par grandes nappes comme une onde polie. Ainsi les formes apparaissent robustes comme des objets, qui, noyés dans des eaux invisibles, se façonneraient à la simplicité de leurs courants. La *Femme en deuil*, avec le long pli vertical de son voile qui divise en deux son visage et son corps, se tient ferme et suave comme l'avancement silencieux d'une proue.

J. R.

***

REVUES : *LE SUISSE ENTRE DEUX LANGUES.*

La Voile latine est une intéressante revue suisse de culture française. Elle publie, dans son N° d'Octobre une lettre de M. Albert Trachsel qu'ont irrité certains extraits d'un article de M. René Lauret paru dans les *Marches de l'Est*. *La Voile latine* donnait ces extraits dans son N° de Septembre, et M. Trachsel " aurait préféré ne pas les trouver dans cette revue. " J'ai recherché ce N° de Septembre et j'accorde qu'il y a dans l'article de M. Lauret, dans le ton de cet article, de quoi irriter un peu M. Trachsel. Mais il y a dans la lettre de M. Trachsel de quoi nous faire protester davantage.

" Je sais, dit-il, que l'on trouve des grands écrivains partout, et que toutes les langues peuvent devenir claires, belles et souples, quand elles sont maniées par des écrivains de génie et qu'en revanche toutes les langues aussi, sans en excepter le moins du monde le français, peuvent devenir lourdes, fumeuses, obscures, arythmiques et dissonantes lorsque de mauvais ouvriers les usitent (ô combien vrai !). Et il ne me semble pas, en fait de clarté, que Shakespeare, quoique n'écrivant pas en français, vous donne l'impression d'un sac de suie, ni le Dante, quoique écrivant en italien, ni H. Heine, quoique écrivant en allemand, ni Tolstoï enfin quoique écrivant en russe. Et

l'anglais de Shakespeare ou l'allemand de Heine, pour ne parler que de ceux-là, vous donnent une sensation de lumière et de clarté tout aussi intense que le français du plus clair des écrivains français. Il en est de même de la mesure, que certains écrivains français pensent être une spécialité purement française. "

Le grand intérêt que j'ai toujours porté aux littératures étrangères doit me mettre à l'abri du reproche de chauvinisme; mais, estimer que chaque langue présente au " bon ouvrier qui les usite, " comme dit M. Trachsel, d'égales ressources de clarté, de sonorité, de ductilité, etc., voici qui me paraît imprudent. Plutôt que d'être accusé d'infatuation française par M. Trachsel, c'est aux Allemands eux-mêmes que je veux faire appel :

" Un seul talent fut, par moi, porté presque jusqu'à la maîtrise : écrire en allemand, dit Gœthe ; et c'est ainsi qu'infortuné poète, je gâche dans la matière la plus ingrate, hélas ! et ma vie et mon art ! "

......Und so verderb'ich unglücklicher Dichter
In dem schlechtesten Stoff leider nun Leben und Kunst.

Une déclaration de ce genre, M. Trachsel la chercherait en vain dans notre littérature. " Quels admirables poèmes n'eussé-je pas écrits, dit Gœthe ailleurs, — si seulement la langue ne s'était montrée si ingrate ! " Et je me permets de croire que Gœthe s'y connaissait tout de même mieux que M. Trachsel, et que ce n'est point le chauvinisme franco-latin qui le faisait admirer à ce point le parler de Molière. De même Nietzsche s'insurge sans cesse contre l'épaisseur et l'informité de l'esprit tudesque ; il se félicite de ce que ses livres seront plus aisés à traduire en français qu'en allemand ! indiquant par cette boutade paradoxale qu'il n'arrive au style qu'en se rapprochant de la syntaxe française, qu'en s'écartant de la synthèse allemande.

Comment M. Trachsel explique-t-il l'attirance que tous les grands écrivains allemands ont ressentie toujours pour la littérature française, la langue française, et la France elle

même ? Heine, que M. Trachsel prend en exemple, s'est fait Parisien ; Hebbel, cet Allemand d'entre les Allemands sent le *besoin* de venir habiter quelque temps en France, sans du reste témoigner aucune sympathie pour les Français et sans parvenir à jamais bien posséder notre langue. Et de nos jours encore, les meilleurs écrivains allemands parlent le français aussi bien que M. Trachsel lui-même.

M. Trachsel aura beau dire ; à apprendre l'allemand, à lire les écrivains allemands, le profit, pour le Français (ou pour le Suisse !) n'est pas le même ; il s'en faut !

L'écrivain allemand, pour bien écrire, doit toujours lutter contre sa langue ; le français est pour ainsi dire porté par la sienne.

A. G.

* * *

COMMENT ON CUISINE LA GLOIRE :

Dans la *revue de la quinzaine*, au *Mercure de France*, la chronique des *Journaux* est tenue par un M. de Bury qui professe à l'égard de M. de Gourmont une prédilection bien touchante. Il cite tout au long, dans le N° du 1er Octobre un article de M. de Gourmont paru dans *Paris-Journal*, que M. de Gourmont " veut bien l'autoriser à reproduire." Il cite dans le N° du 1er Novembre un long extrait de l'article de M. de Gourmont sur Mallarmé, paru dans le Temps ; puis il parle de quatre autres articles, dont deux consacrés " à notre collaborateur Remy de Gourmont, qu'il n'est pas besoin de faire connaître aux lecteurs de cette revue " (non certes !).

Dans le N° du 15 Novembre, M. de Bury reproduit " la plus grande partie d'un article de Remy de Gourmont paru dans la *Dépêche* ", puis nous apprend que :

" Dans la même *Dépêche*, qui continue de se montrer le journal le plus littéraire du moment, nous trouvons un admirable article de M. Camille Mauclair sur Remy de Gourmont, un article qui ne fait pas moins d'honneur au portraitiste qu'à son modèle. " Déjà dans le N° du 1er Octobre, M. de Bury par-

lait assez longuement d'un autre article de M. Mauclair ; avec l'article de M. de Gourmont, c'est même tout ce qu'il remarquait dans la quinzaine...

Dans le temps, le bruit courut que celui qui signait R. de Bury n'était autre que Remy de Gourmont lui-même. Vous voyez bien que cela n'est pas possible. Soi-même on ne s'admire jamais tant que ça.

Aidons-nous mutuellement.

***

Souscription pour le buste de Charles-Louis Philippe que vient d'achever le sculpteur Bourdelle et qui, coulé en bronze, doit orner la tombe de notre ami à Cérilly.

PREMIÈRE LISTE :

Michel Arnauld	20	Pierre de Lanux	10
Henri Bachelin	5	Valery Larbaud	50
George Besson	10	Adrien Mithouard	20
Albert Chapon	10	Thadée Natanson	50
Paul Claudel	20	Edouard Rondeaux	3
Jacques Copeau	20	Georges Rondeaux	5
Edouard Ducoté	50	André Ruyters	20
Max Elskamp	100	Théo van Rysselberghe	25
Georges Fabri	5	Jean Schlumberger	50
Paul Fargue	50	Bernard Spycket	10
Henri Ghéon	20	Georges Valois	5
André Gide	50	Henri Vandeputte	20
Régis Gignoux	50	Emile Verhaeren	25
Francis Jourdain	50	Francis Vielé-Griffin	20

Total de la 1re liste : frs. 773

AVIS IMPORTANT.

Dorénavant le prix d'abonnement à la *Nouvelle Revue Française* sera de 15 francs pour la France, de 18 francs pour l'étranger et de 25 francs pour l'édition sur papier de luxe. Le prix de 10 francs sera maintenu à tous les membres du corps enseignant qui en feront la demande.

Le prix originel était calculé pour une brochure mensuelle de 80 pages. Le soin apporté à la typographie et à la qualité du papier ne nous permettait pas, commercialement, de numéros plus volumineux. Pourtant de nouveaux collaborateurs sont venus à nous, les articles se sont multipliés, nous avons publié des œuvres plus importantes et nos brochures n'ont cessé de grossir, jusqu'à compter ordinairement de 120 à 140 pages, quelquefois plus. Nous ne pouvions songer à restreindre une abondance de copie qui marquait la vie même de la revue. Aussi espérons-nous que nos abonnés ne nous tiendront pas rigueur de la mesure que nous sommes forcés de prendre.

Entre autres œuvres, la *Nouvelle Revue Française* publiera dans ses prochains numéros un important ensemble de *Lettres de jeunesse de Charles-Louis Philippe à Henri Vandeputte*, le nouveau drame de Paul C., *L'Otage*, un roman d'André Gide et le drame d'Emile Verhaeren. *Hélène de Sparte.*

LE COMITÉ.

* * *

Marie-Claire, le très beau roman de Marguerite Audoux, a été annoncé par erreur, dans notre n° de novembre, comme édité par la *Grande Revue ;* c'est chez *Fasquelle* qu'il a paru.

* * *

Dans notre publication de l'*Otage* de Paul C. on a dû imprimer le nom de *Coûfontaine* sans accent circonflexe chaque fois que ce nom était en capitales, notamment dans l'indication des personnages du dialogue. Nous signalons ce détail à nos lecteurs, l'orthographe des noms propres ayant ici une importance particulière.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME IV (Juillet 1910—Décembre 1910)

ANDRÉ SPIRE

JEAN TALVA

JEAN-LOUIS VAUDOYER

EMILE VERHAEREN

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

LE TRAVAIL A DOMICIL

Ses Misères == Les Remèdes

par GEORGE MÉNY

Docteur en Droit

Un fort vol. in-8 de 460 pages........................ **8 fr.**

A l'heure où le Conseil supérieur du Travail et le Parlement français so saisis de projets de réglementation du travail à domicile, l'ouvrage doctrin d'ensemble que nous présente M. Mény sera très utile à tous ceux qui veule se faire une opinion réfléchie sur cet important problème d'économie politiqu M. Mény analyse également les lois australienne et anglaise, ainsi que les pr jets français de l'Office du Travail et ceux de M. de Mun.

Les Vies nécessaires

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

2e ÉDITION

par Georges MAZE-SENCIER

Un vol. in-16 de 330 pages........................ **3 fr. 5**

Le succès prolongé de cet ouvrage s'explique, parce qu'il développ éloquemment une doctrine qui nous convie tout à la fois « à la recherche pa sionnée du succès et du bonheur, comme à l'acceptation héroïque d l'épreuve. » Ces pages disent la beauté, la grandeur des vies les plus humbl et apportent un des remèdes les plus assurés à beaucoup de ces maux do tant d'hommes souffrent aujourd'hui : le découragement, l'abattement, l manque d'énergie.

Les Fondements scientifiques du Conservatism

par TAKE ANAGNOSTIADE

Un vol. in-16.................................... **1 fr. 5**

Ce livre lance une idée tout à fait neuve et originale. L'auteur croit l'avenir d'une politique de conservation des cadres actuels, et s'élève cont toutes les tendances d'organisation nouvelle du monde. Il établit sa croyan sur des bases qu'il appelle « scientifiques » et qui sont empruntées à la phil sophie bergsonienne de l' « Evolution Créatrice ».

Imp. *L'Union Typographique,* Villeneuve-St-Georges. — Tél. 32.

SOMMAIRE du No 22.

SOMMAIRE du No 23.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
,, 10, Boulevard des Italiens.
,, Galeries de l'Odéon.
,, 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
,, Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1 bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.